



**HAL**  
open science

## ”Quand P” comme adverbial de localisation temporelle

François Gourlet

► **To cite this version:**

François Gourlet. ”Quand P” comme adverbial de localisation temporelle. Linguistique. Université Paris-Sorbonne - Paris IV, 2015. Français. NNT : 2015PA040110 . tel-04295346

**HAL Id: tel-04295346**

**<https://theses.hal.science/tel-04295346>**

Submitted on 20 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

## ÉCOLE DOCTORALE V – CONCEPTS ET LANGAGES

Laboratoire de recherche : Sens, Texte, Informatique, Histoire (STIH)

### THÈSE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Discipline : Linguistique

Présentée et soutenue par

**François GOURLET**

le 23 octobre 2015

## ***Quand P*** **comme adverbial de localisation temporelle**

### Sous la direction de :

M. Francis CORBLIN – Professeur, Université Paris-Sorbonne (Paris 4)

### Membres du jury :

M. Hans KAMP – Professeur, IMS, Stuttgart

Mme Brenda LACA – Professeur, Université Paris 8 (rapporteur)

Mme Laure VIEU – Directrice de Recherches CNRS, IRIT, Toulouse (rapporteur)

Mme Svetlana VOGELEER – Professeur, Université Libre de Bruxelles

# Remerciements

Si certaines pages de cette thèse présentent quelque pertinence, c'est grâce à l'enseignement que j'ai reçu de Francis Corblin, aux ateliers de linguistiques auxquels il m'a permis de participer, et à son exigence en tant que directeur de recherches. Si certaines pages ne présentaient pas la même pertinence, ce serait parce que Francis Corblin m'a fait confiance pour mener à bien ce travail, et je l'en remercie. Je le remercie aussi pour de très nombreuses discussions au sujet de *quand*, pour ses conseils, son écoute, et ses encouragements.

Je remercie très vivement Brenda Laca et Laure Vieu d'avoir accepté de rapporter mon travail, Hans Kamp et Svetlana Vogeleer d'avoir accepté de faire partie de mon jury.

Je dois au projet IUF « Déterminants et inférences » (resp. Francis Corblin) d'avoir pu assister à l'ESSLLI en 2011 et 2012. Ce que j'y ai appris et les rencontres que j'y ai faites m'ont été très bénéfiques dans le cadre de cette thèse. En particulier, je tiens à remercier Nicholas Asher pour une discussion très stimulante au sujet de *quand*, ainsi que Caroline Atallah et Margot Colinet pour de nombreuses discussions, notamment au sujet de *quand*.

Je tiens également à remercier les participants à l'atelier « Déterminants et inférences », à qui j'ai eu l'occasion d'exposer une partie de ce travail. Leurs questions et commentaires m'ont été très utiles.

Assurer pendant un semestre les travaux dirigés du cours de « Signification et théories linguistiques » (resp. Francis Corblin) a été pour moi une expérience particulièrement stimulante dans le cadre de mon travail de thèse, ainsi qu'un immense plaisir. Aussi, je tiens à remercier Pascal Amsili et Claire Beyssade pour leur aide dans la préparation de cet enseignement. Mes remerciements vont également aux étudiants, dont les questions et commentaires m'ont beaucoup appris.

Pendant que je faisais cette thèse, quelques centaines de collégiens ont suivi ou subi mes cours de français. Sans s'en douter, ils n'ont pas été les derniers à me rappeler quotidiennement que la sémantique de *quand* n'est pas forcément la chose la plus grave du monde, ce qui a parfois été très utile. Je les remercie tous pour leur enthousiasme, leur patience ou leur humour.

Je remercie chaleureusement les collègues du collège Paul Bert de Savigny-sur-Orge qui m'ont souvent demandé des nouvelles de ma thèse et m'ont encouragé dans ce travail. Et parce que leur soutien ou leur écoute a eu une importance particulière, je remercie particulièrement Amina, Audy, Bernard, Jean-Marc, Julie et Nathalia.

Si mettre un point final à cette thèse avait été plus facile, j'aurais seulement écrit ici que ma famille et mes amis savent ce que je leur dois et ce pour quoi je les remercie. Cela reste vrai ! Mais en fin de compte, je tiens beaucoup à remercier Antoni, Cathy, Cécile, Christine, Devan, Élise, Jean-Claude, Manuel, Thomas, Vincent et Xavier, qui pour son aide, qui pour son soutien inconditionnel, qui pour son soutien très spécial, qui pour ses encouragements précieux.

À l'époque où les phrases du genre *Quand Pierre entra, Marie téléphona* ont commencé à me préoccuper, je ne connaissais personnellement aucun Pierre ni aucune Marie. Aujourd'hui, certaines choses ont changé. En particulier, il y a une certaine Marie qui n'a aucun rapport avec les exemples de cette thèse mais dont j'ai fait la connaissance, heureusement !

# Table des matières

Introduction.....	1
Chapitre 1 : <i>Quand P, Q</i> dans quelques théories de la structure temporelle du discours.....	5
1 <i>quand/when</i> dans le cadre de la DRT.....	6
1.1 Kamp et Rohrer (1983).....	6
1.2 Hinrichs (1981, 1986) et Partee (1984).....	8
1.2.1 Le rôle discursif de <i>when</i> .....	9
1.2.2 Les points controversés.....	11
1.2.2.1 Comment la subordonnée met-elle à jour le point de référence ?.....	11
1.2.2.2 La relation chronologique entre $e_P$ et $e_Q$ .....	13
1.3 Kamp et Reyle (1993).....	16
2 Moens et Steedman (1988).....	17
3 Problèmes mis en évidence par Sandström (1993).....	19
3.1 L'interprétation avec ordre inverse est impossible.....	20
3.2 Conséquences d'un événement et état résultant d'un événement.....	22
3.3 <i>when/quand</i> bloque parfois la progression narrative.....	23
4 La proposition de Sandström (1993).....	25
4.1 Prédicats statifs et prédicats événementiels.....	25
4.2 Les adverbiaux temporels.....	26
4.3 Le discours narratif et la structure épisodique.....	27
4.4 Le traitement de <i>When P, Q</i> .....	29
4.4.1 Les subordonnées statives.....	29
4.4.2 Les subordonnées événementielles.....	30
5 Bilan et problèmes en suspens.....	33
5.1 L'intérêt de la théorie de Sandström pour traiter les données du français.....	33
5.2 Les limites de la théorie de Sandström (1993) face aux données du français.....	34
5.2.1 Si <i>Q</i> est une proposition stative.....	35
5.2.2 Si <i>Q</i> est une proposition événementielle.....	38
5.2.3 Bilan.....	40
6 Le désignatum de <i>quand P</i> est un moment.....	40
6.2.1 Laca (2005).....	41
6.2.2 Problème en suspens et nouvelle hypothèse.....	43
7 Ordre discursif et structure temporelle : le cas de « <i>quand</i> inverse ».....	44
8 Conclusion.....	52

Chapitre 2 : Rôle sémantique et propriétés discursives du contenu de <i>P</i> .....	53
1 Les propriétés discursives de <i>P</i> .....	54
1.1 Remarques sur Molendijk (1991).....	54
1.2 Les propriétés « présuppositionnelles » de <i>P</i> selon Le Draoulec (1999, 2003).....	58
1.3 L'effet dissimulant de la structure <i>Quand P, Q</i> .....	60
2 Les hypothèses de Molendijk (1991) et de Le Draoulec (1999).....	61
2.1 Dans une subordonnée orientée vers la situation d'énonciation, $e_P$ doit-il faire l'objet d'une connaissance préalable ?.....	62
2.2 Dans une subordonnée non directement orientée vers la situation d'énonciation, $e_P$ doit-il être un événement attendu ?.....	64
2.3 Conclusion.....	71
3 <i>P</i> doit s'interpréter comme la description d'une localisation temporelle.....	72
3.1 En contexte conversationnel .....	72
3.2 En contexte narratif .....	73
3.3 Conclusion.....	75
4 Qu'est-ce que « <i>quand inverse</i> »?.....	76
4.1 Un emploi déviant de la structure <i>Quand P, Q</i> .....	76
4.2 Les conditions de l'effet de sens « <i>quand inverse</i> ».....	78
4.3 Conclusion.....	81
5 Conclusion.....	82
 Chapitre 3 : Ontologie et hypothèses pour le traitement de <i>Quand P, Q</i> .....	 83
1 Le temps, les instants et les intervalles.....	83
2 Les éventualités.....	83
2.1 Événements et états.....	84
2.2 Événements duratifs et non-duratifs.....	86
3 L'actualisation temporelle des éventualités.....	88
4 Faits et états de faits.....	89
5 De la description d'éventualités à la description d'états de faits : l'aspect grammatical.....	93
6 Contribution temporelle des temps verbaux.....	96
6.1 Deux systèmes de temps.....	96
6.2 Les temps expriment une relation entre deux moments.....	99
7 Les adverbiaux de localisation temporelle.....	101
7.1 Qu'est-ce que localiser ?.....	101
7.2 Quelle entité l'adverbial localise-t-il ?.....	102
7.3 Le cas des adverbiaux ponctuels de forme <i>à+SN</i> .....	105
8 États de faits, adverbiaux et structure de l'information.....	107
9 Passé simple et imparfait.....	112
10 Les états de faits habituels.....	113
11 Contribution de <i>quand</i> à la sémantique de <i>Quand P, Q</i> .....	115

Chapitre 4 : Temps et description d'éventualité dans <i>quand P</i> ...	117
1 <i>Quand</i> [PS].....	118
1.1 Incompatibilité de <i>quand</i> [PS] avec le système de repérage déictique..	118
1.2 Le PS impose la clôture existentielle de $t_{\text{QUAND}}$ .....	119
1.3 $t_{\text{QUAND}}$ est un nouveau point de référence courant.....	122
1.4 <i>Quand</i> [PS], [ef-rétro + IMP].....	123
1.5 <i>Quand</i> [état+PS].....	126
1.5.1 La combinaison [état+PS] dans le cadre de la DRT.....	126
1.5.2 Première approche de <i>quand</i> [état+PS] : la subordonnée est réinterprétée comme décrivant un événement.....	128
1.5.3 Seconde approche : la subordonnée décrit un état.....	131
1.5.4 $s_P$ doit opposer $t_{\text{QUAND}}$ au précédent point de référence courant .....	132
1.5.5 Inférences liées à la fonction localisante de $t_{\text{QUAND}}$ .....	135
1.5.5.1 L'inscription de $t_{\text{QUAND}}$ dans la durée.....	136
1.5.5.2 Sur l'inférence que $e_Q$ a lieu au début de l'intervalle de validité de $s_P$ .....	137
1.6 Conclusion sur le PS.....	138
2 <i>Quand</i> [IMP].....	140
2.1 <i>Quand</i> [événement+IMP] reçoit nécessairement une interprétation quantifiée.....	140
2.2 Les conditions de l'interprétation spécifique de <i>quand</i> [état+IMP].....	142
2.3 Modification de la classe aspectuelle de $e_P$ en vue d'une interprétation spécifique de <i>quand</i> [IMP].....	144
2.4 <i>Quand</i> [IMP] quantifié peut être ambigu.....	145
2.5 La combinaison [événement+IMP] dans <i>quand P</i> et dans une indépendante.....	147
2.6 Conclusion sur l'IMP.....	149
3 <i>Quand</i> [PRES].....	151
4 <i>Quand</i> [PC].....	154
4.1 Propriétés conférées à $t_{\text{QUAND}}$ par le PC.....	154
4.2 <i>Quand</i> [état+PC] (vs. <i>quand</i> [état+IMP]).....	155
5 <i>Quand</i> [PQP].....	157
5.1 Propriétés conférées à $t_{\text{QUAND}}$ par le PQP.....	157
5.2 Rôles discursifs de <i>quand</i> [PQP].....	158
6 <i>Quand</i> [FUT] et <i>quand</i> [ <i>aller</i> (au PRES)+INF].....	159
7 Conclusion .....	162
Conclusion.....	165
1 Récapitulatif des investigations et conclusions.....	165
1.1 La relation entre le repère localisant et l'entité localisée.....	165
1.2 Une proposition comme description d'un repère temporel.....	166
1.3 L'objectif d'un traitement compositionnel de <i>Quand P</i> , <i>Q</i> .....	167
1.4 Composantes de la désignation d'un repère temporel par <i>quand P</i> .....	168
1.5 Contraintes de cooccurrence pesant sur l'emploi des temps dans <i>Quand P</i> , <i>Q</i> .....	169
2 Points non traités et perspectives.....	170

Appendice 1 : Deux événements reliés par <i>quand</i> . Quelle(s) relation(s) inférée(s) ?.....	174
1 La relation $e_p \leq e_Q$ ne dépend pas d'une relation causale entre $e_p$ et $e_Q$ . ....	174
2 L'ordre discursif $Q+quand+P$ n'empêche pas que $e_p$ précède $e_Q$ .....	175
3 La relation $e_p \supseteq e_Q$ ne dépend pas d'une relation partie-tout entre $e_Q$ et $e_p$ ....	177
4 $e_Q$ précède $e_p$ : un contre-exemple ?.....	178
Appendice 2 : <i>quand</i> [événement non-duratif] combiné à un adverbial ponctuel en focus.....	182
1 $Q$ accueille la forme AUX(à l'IMP)+PP et un adverbial en focus.....	182
2 $Q$ accueille la forme <i>aller</i> (à l'IMP)+INF et un adverbial en focus.....	183
Bibliographie.....	184



## Introduction

Ce travail porte sur l'interprétation des phrases de forme *Quand P, Q* ou *Q quand P* dans lesquelles *quand P* est traditionnellement considéré comme une subordonnée circonstancielle de temps. Une idée assez couramment admise dans la littérature est que *quand P* présente une similitude sémantique avec les adverbiaux de référence temporelle. En témoigne cette analyse de Borillo (1988) :

« Il faut rappeler tout d'abord que [*quand P*] exprime une ponctualité dans le temps de la même manière qu'un adverbial de référence temporelle, qu'il soit précis : *en 1980, la nuit dernière...* ou au contraire très vague : *de temps à autres, autrefois...* [...] Comme lui, il fournit un repère à une situation qui s'ancre ainsi dans le temps. (Borillo 1988 : 73)

Borillo propose les exemples (1) et (2) pour illustrer cette similitude :

- (1) *Il s'est levé à huit heures.*
- (2) *Il s'est levé quand le réveil a sonné.*

Décrivant plus explicitement le repère temporel fourni par *quand P* à la situation de la principale, Vogeleer (1999 : 302) avance qu'il est présenté comme « le temps de [la] situation/événement » décrite par la subordonnée. Se pose alors la question suivante : en présentant le moment de l'éventualité décrite par la subordonnée comme un repère pour situer dans le temps celle de la principale, *quand* contraint-il la relation chronologique qui peut s'établir entre les deux ? La réponse à cette question, le plus souvent posée au sujet de l'anglais *when*, apparaît comme un sujet de controverse dans plusieurs travaux fondateurs en sémantique temporelle, comme ceux de Kamp et Rohrer (1983), Partee (1984), Hinrichs (1981 ; 1986), Moens et Steedman (1988). Le point qui pose problème peut être mis en évidence par la comparaison des phrases (3) à (5)<sup>1</sup> :

- (3) *À huit heures, Marie téléphona.*
- (4) *Quand Pierre entra, Marie téléphona.*

<sup>1</sup> Nous empruntons les exemples (4) et (5) à Kamp et Rohrer (1983 : 253).

(5) *Pierre entra. Marie téléphona.*

Intuitivement, il semble indiscutable que l'événement Pierre entrer localise l'événement de la principale en (4) comme le moment huit heures localise l'événement de (3). Mais une autre intuition est que (4) décrit une *séquence* d'événements très similaire à celle décrite par (5). Ainsi, il n'est pas évident que *quand* contribue de quelque manière que ce soit à la relation chronologique qui s'établit entre les deux événements décrits par (4). Si toutefois il y contribue, il faut expliquer pourquoi la relation chronologique obtenue est la même que dans le cas de deux indépendantes. C'est l'objectif que s'est explicitement fixé Sandström (1993 : 40) en décrivant la sémantique de *when* dans le cadre de sa théorie du discours narratif. Mais à notre connaissance, aucune étude sur la conjonction *quand* du français ne s'est fixée le même objectif.

Or les effets de sens spécifiques aux différents temps du français, employés dans *quand P*, méritent une attention particulière. Développant la comparaison entre *quand P* et les adverbiaux de référence temporelle, Borillo (1988) ajoute, exemples (6) et (7) à l'appui :

« Comme [un adverbial de référence temporelle], [*quand P*] subit les phénomènes de variations aspectuelles dus aux temps verbaux employés ». (Borillo 1988 : 73)

(6) *Il se levait à huit heures.*

(7) *Il se levait quand le réveil sonnait.*

Cette comparaison appelle une remarque. Certes, l'adverbial *à huit heures* « subit » la « variation aspectuelle » due au temps verbal de la phrase : combiné au passé composé (*cf.* (2)), il désigne un repère unique ; dans la phrase à l'imparfait (*cf.* (6)), il sert de repère à un événement qui se répète. Mais il n'en va pas tout à fait de même pour *quand P*. Considérons les phrases suivantes :

(8) *À huit heures, il faisait un temps splendide.*

(9) *À huit heures, Pierre se rendait chez Marie.*

(10) *Quand Pierre se rendait chez Marie, il faisait un temps splendide.*

En (8) et (9), l'adverbial permet une interprétation épisodique ou une interprétation habituelle de la phrase. On peut proposer les paraphrases suivantes :

(8') *Aujourd'hui, à huit heures, il faisait un temps splendide.*

(8'') *En général, à huit heures, il faisait un temps splendide.*

(9') *Aujourd'hui, à huit heures, Pierre était **en train de** se rendre chez Marie.*

(9'') *En général, à huit heures, Pierre était **en train de** se rendre chez Marie.*

Mais en (10), *quand+IMP* impose cette interprétation habituelle de la phrase :

(10') *En général, quand Pierre se rendait chez Marie, il faisait un temps splendide.*

La comparaison de (9) et (10) montre que *quand* restreint les possibilités d'interprétation d'une proposition à l'imparfait : il interdit en (10) l'interprétation épisodique que la proposition *Pierre se rendait chez Marie* peut recevoir en (9).

Le but de notre travail est de proposer une formulation de la sémantique de *quand* qui permette d'expliquer comment il modifie l'interprétation qui serait faite d'une séquence d'indépendantes :  $[P+Q]$  ou  $[Q+P]$  lorsqu'il préfixe *P*.

Dans le chapitre 1, nous tentons d'explicitier les questions que soulève l'interprétation de *quand P, Q/when P, Q* dans différentes théories de la structure temporelle du discours. Nous tentons de motiver l'hypothèse que *quand P* doit être traité comme désignant un référent temporel, à utiliser dans l'interprétation de *Q* comme le référent d'un adverbial de localisation. Nous soulignons les problèmes qui restent en suspens pour rendre compte de la relation chronologique qui peut s'établir entre les éventualités décrites par *P* et *Q*.

Dans le chapitre 2, nous étudions les contraintes pragmatiques qui pèsent sur le contenu de *P* pour mettre en évidence le point suivant : d'une part, *P* affirme le même contenu qu'une indépendante ; d'autre part, *quand* impose de traiter ce contenu comme la description d'un référent temporel à utiliser comme celui d'un adverbial de localisation dans l'interprétation de *Q*.

Dans le chapitre 3, nous formulons, dans le cadre de la *Théorie des représentations du discours*,<sup>2</sup> les hypothèses qui nous permettront de rendre compte de la manière dont *quand* modifie l'interprétation de la proposition *P* qu'il introduit, et comment il contraint la relation chronologique qui peut s'établir entre les éventualités décrites par *P* et *Q*.

Ayant avancé que *quand* introduit une *variable* de moment  $t_{\text{QUAND}}$  à utiliser dans l'interprétation de *Q* comme le référent d'un adverbial de localisation, nous étudions dans le chapitre 4 les propriétés qui sont conférées à  $t_{\text{QUAND}}$  (quantification, position temporelle et inscription dans la durée) selon la classe aspectuelle de l'éventualité décrite par *P*, le temps verbal employé et le contexte. Nous expliquons par les propriétés ainsi conférées à  $t_{\text{QUAND}}$  les contraintes qui pèsent sur l'emploi des temps dans la principale.

---

2 Voir Kamp et Reyle (1993) et Kamp, Genabith et Reyle (2011).

## Chapitre 1 : *Quand P, Q* dans quelques théories de la structure temporelle du discours

En présentant les traitements que différents auteurs proposent de la conjonction *when/quand*, nous tenterons dans ce chapitre de mettre en évidence les problèmes que ces traitements laissent en suspens et différentes questions que soulève l'interprétation de *quand P, Q* au sujet des facteurs qui déterminent la structure temporelle du discours.

En abordant les traitements de *when* proposés dans le cadre de la DRT (section 1), nous verrons que *quand* modifie, dans la phrase de forme *quand P, Q*, la façon dont le contexte et l'ordre discursif contribuent généralement à l'interprétation des temps. En outre, nous verrons que les propositions des auteurs ne permettent pas d'explicitement la contribution de *quand* à la relation chronologique qui s'établit entre les événements décrits par *P* et *Q*. Moens et Steedman (1988) proposent une théorie qui permet d'en rendre compte explicitement (section 2). Mais Sandström (1993) montre que cette théorie fait des prédictions qui ne sont pas satisfaisantes (section 3). Dans la section 4, nous présentons la proposition de Sandström (1993) au sujet de la sémantique de *when*, dans le cadre de sa théorie du discours narratif : *when P* étant un adverbial de temps, *P* n'est pas une proposition, mais la description d'un nouveau référent temporel. Nous retenons dans la section 5 que cette proposition détermine un programme de travail : étudier la manière dont chaque temps du français contribue, employé dans *P*, à la désignation d'un repère temporel par *quand P*. Cependant, nous remettons en question une hypothèse cruciale dans la théorie de Sandström (1993), qui est qu'une subordonnée événementielle ne désigne pas un *moment* mais un *événement*. Dans la section 6, nous étudions la possibilité de dériver la relation qui s'établit entre deux événements reliés par *quand* du fait que *quand P* désigne un *moment* et donne l'instruction de s'en servir comme repère de localisation dans l'interprétation de *Q*. Enfin, la section 7 est consacrée aux phrases dites à « *quand inverse* ». Leur interprétation remet notamment en question l'hypothèse que *P* est un contenu exclusivement descriptif, et non une proposition.

# 1 *Quand/when* dans le cadre de la DRT

## 1.1 Kamp et Rohrer (1983)

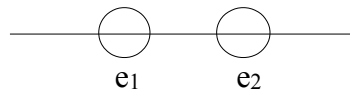
Pour Kamp et Rohrer, les propositions introduites par *quand* constituent « un contexte qui fait clairement ressortir la différence entre [passé simple et imparfait] ». Ainsi, ils proposent de comparer (1) et (2) pour mettre en évidence l'effet de sens propre à chaque temps :

(1) *Quand Pierre entra, Marie téléphona.*

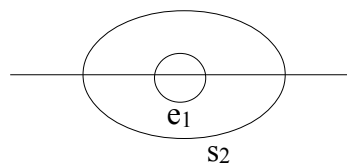
(2) *Quand Pierre entra, Marie téléphonait.*

En (1), les deux événements sont consécutifs : Marie commence à téléphoner après l'entrée de Pierre. En (2), on comprend par contre que Marie est déjà au téléphone au moment où Pierre entre. Kamp et Rohrer proposent alors de considérer qu'une proposition au passé simple introduit dans la représentation de discours un nouvel événement qui prend place après le dernier événement introduit, alors qu'une proposition à l'imparfait introduit un état qui inclut le dernier événement introduit. On obtient donc les représentations suivantes, avec  $e_1$  pour Pierre-entrer,  $e_2$  ou  $s_2$  pour Marie-téléphoner :

(1') Représentation de la structure temporelle de (1) :



(2') Représentation de la structure temporelle de (2)



L'objectif annoncé par Kamp et Rohrer (1983) étant d'expliciter l'effet de sens spécifique à chaque *temps*, ils n'expliquent pas davantage pourquoi la proposition en *quand* constitue ici le contexte le plus approprié. Au contraire, il proposent de supprimer la conjonction pour constater que l'effet de sens reste le même :

(1'') *Pierre entra. Marie téléphona.*

(2'') *Pierre entra. Marie téléphonait.*

Selon eux, (1'') et (2'') possèdent donc les mêmes structures temporelles que (1) et (2). Cette dernière affirmation, qui suggère que la conjonction ne participe pas à la structure temporelle des phrases (1) et (2), ne va pourtant pas de soi. Aussi est-elle au centre des discussions que nous présenterons dans les sections suivantes. Mais nous commencerons par expliciter un avantage que présente le choix de (1) plutôt que (1'') pour la thèse de Kamp et Rohrer (1983). Si (1'') peut effectivement recevoir la même interprétation que (1), ce n'est cependant pas la seule interprétation qu'elle permet. Dans certains contextes discursifs, (1) peut être interprétée comme mentionnant deux événements simultanés. C'est le cas en (3) :

(3) *À huit heures précises, chacun fit ce qui était prévu. Pierre entra. Marie téléphona.*

Ici, chacun des deux événements survient à huit heures précises, les deux protagonistes agissant « parallèlement ». On voit donc pourquoi (1) est plus efficace que (1'') pour étayer la thèse de Kamp et Rohrer : la représentation à laquelle mène (1'') peut varier en fonction du contexte discursif<sup>3</sup>, ce qui ne semble pas être le cas pour (1). De fait, en (3'), avec *quand*, les deux événements apparaissent de nouveau comme consécutifs ; et il semble même difficile d'identifier ces deux événements à « ce qui était prévu ».

(3') *À huit heures précises, chacun fit ce qui était prévu. Quand Pierre entra, Marie téléphona.*

3 Kamp et Rohrer (1983 : 261) remarquent eux-mêmes que dans certains contextes, une séquence de propositions au passé simple peut laisser indéterminé l'ordre des événements. Ils illustrent ce cas de figure par l'exemple suivant : *L'été de cette année-là vit plusieurs changements dans la vie de nos héros. François épousa Adèle, Jean-Louis partit pour le Brésil et Paul s'acheta une maison à la campagne.*

Comparée à (1"), la phrase (1) a donc ceci de particulier que sa structure temporelle semble plus indépendante du contexte discursif. C'est cette particularité qui a retenu l'attention de Hinrichs (1981, 1986) et Partee (1984).

## 1.2 Hinrichs (1981, 1986) et Partee (1984)

Reprenant l'ontologie temporelle de Kamp (1979), Hinrichs (1981, 1986) et Partee (1984) ont pour objectif de rendre compte de phénomènes d'« anaphore temporelle » dans le discours. Ils distinguent deux types *d'éventualités* : les *états* regroupent les éventualités non bornées (*états* et *activités* de Vendler (1967)) ; les *événements* regroupent les éventualités bornées (*achèvements* et *accomplissements* de Vendler). Leur hypothèse est que l'éventualité décrite par une phrase au *simple past* trouve sa localisation grâce à un « point de référence »<sup>4</sup> préalablement introduit dans la représentation du discours. Un état doit inclure le point de référence courant ; un événement doit être inclus dans le point de référence courant et introduit un nouveau point de référence postérieur au précédent, si bien que la valeur du point de référence courant se trouve mise à jour. Hinrichs et Partee proposent donc une théorie « anaphorique » dans la mesure où toute nouvelle éventualité trouve sa localisation temporelle grâce à un point de référence précédemment introduit ; et dynamique car elle explique comment chaque éventualité peut ou non faire progresser le point de référence courant en étant intégrée à la représentation du discours. Rappelons que le mécanisme qui explique la progression du point de référence n'est pas le même que pour Kamp et Rohrer (1983), qui considéraient qu'un événement (au passé simple en français) se situe *après* le dernier point de référence puis devient *lui-même* le nouveau point de référence du récit. Pour Hinrichs comme pour Partee, un événement est d'abord inclus *dans* le point de référence précédent, puis introduit un point de référence subséquent<sup>5</sup>. Ils justifient cette modification en se fondant sur un exemple comme :

4 Partee (1984) utilise ici le terme de « *current reference time* ».

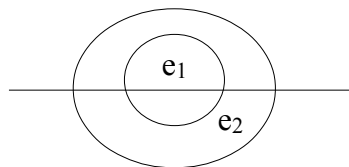
5 Borillo *et al.* (2004) proposent la métaphore suivante pour opposer les deux mécanismes : l'événement de Kamp et Rohrer « tire » le point de référence jusqu'à lui. L'événement de Hinrichs « pousse » le point de référence devant lui.



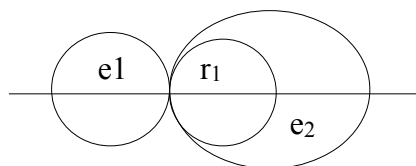
(4) *Pierre éteignit la lumière. L'obscurité était totale autour de lui.*

Ici, il faut que  $e_2$  puisse inclure le dernier point de référence sans inclure l'événement  $e_1$ . De fait, l'état d'obscurité ne peut pas être en vigueur au moment où Pierre éteint la lumière, mais seulement après. La règle proposée par Hinrichs et Partee permet donc de remplacer la représentation (4') par (4''). (« e » est ici une variable d'éventualité, qu'il s'agisse d'un état ou d'un événement.)

(4') Structure temporelle de (4) selon Kamp et Rohrer (1983)



(4'') Structure temporelle de (4) selon Hinrichs (1986) et Partee (1984)



Nous avons ici sommairement présenté les règles proposées par Hinrichs et Partee pour interpréter les phrases simples d'un discours narratif. Nous en venons maintenant au traitement proposé pour les phrases où *when* relie deux propositions.

### 1.2.1 Le rôle discursif de *when*

Selon Hinrichs et Partee, le rôle d'une subordonnée introduite par *when* est d'introduire un nouveau point de référence qui sert d'antécédent temporel pour l'interprétation de la principale. À l'échelle du discours, cela a pour effet de couper

tout lien anaphorique entre la subordonnée et le point de référence introduit par la phrase précédente. L'exemple le plus convaincant est ici donné par Partee qui compare les deux discours suivants :

(5) *People began to leave. The room was empty. The janitors came in.*

(6) *People began to leave. When the room was empty, the janitors came in.*

(Partee 1984 : 262)

Selon Partee, (4) est étrange car on ne s'attend pas à ce que la salle soit vide juste après que les gens ont commencé à en sortir. Autrement dit, il est difficile d'accepter que la seconde phrase prenne pour antécédent temporel le point de référence introduit par l'événement précédent. En (5), la subordonnée introduit en revanche un nouveau point de référence, postérieur au précédent :

« [...] we interpret 'the janitors came in' with respect to a time which is after people began to leave and just after the room became empty. » (Partee 1984 : 262)

Selon Hinrichs, la subordonnée assume ce rôle quelle que soit sa place dans la phrase (antéposée ou postposée). Aussi considère-t-il que la subordonnée doit toujours être intégrée à la représentation du discours avant la principale<sup>6</sup>. Dans le cadre de la théorie dynamique qu'est la DRT, cela signifie qu'exceptionnellement, dans une phrase de forme *Q when P*, la chronologie des événements ne dépend pas de l'ordre discursif. Ainsi, selon Borillo *et al.* (2004), l'approche de Hinrichs permet d'expliquer qu'une interprétation avec ordre inverse soit disponible pour une phrase comme :

(7) *Jean se réveilla quand la voiture s'arrêta.* (Borillo *et al.* 2004 : 286)

*Q quand P* permet d'inférer le même ordre chronologique que si l'on interprétait la séquence d'indépendantes *P.Q*.

Le bilan de ces premières remarques est que la conjonction *when* fonctionnerait comme l'indice d'une structure particulière :

<sup>6</sup> Partee n'étudie que les subordonnées antéposées et ne partage pas ici le point de vue de Hinrichs, considérant que l'ordre des propositions n'est pas sans effet sur l'interprétation de la phrase. (Voir Partee (1984), note 32 p. 283). Nous reviendrons sur ce point dans la section 7 *infra*.

- 1) qui n'entretient pas de lien anaphorique avec point de référence précédent ;
- 2) au sein de laquelle l'ordre discursif n'a pas d'effet sur la chronologie des événements.

### 1.2.2 Les points controversés

Si Hinrichs et Partee s'accordent pour dire que la subordonnée introduit un nouveau point de référence pour situer l'événement de la principale, leurs théories divergent cependant dans leurs réponses à ces deux questions :

- 1) Par quel mécanisme la subordonnée met-elle à jour le point de référence ?
- 2) Comment décrire et expliquer la relation chronologique qui s'établit entre les deux éventualités de la phrase en *when* ?

Le fait que les réponses diffèrent montre qu'il est difficile de préciser la contribution sémantique de chaque composante linguistique de la phrase en *when/quand*. Hinrichs et Partee s'interrogent essentiellement sur les effets de sens liés à la conjonction et à la classe aspectuelle des deux éventualités. Dans le cas du français, il nous faudra aussi tenir compte de la contribution des temps.

#### 1.2.2.1 Comment la subordonnée met-elle à jour le point de référence ?

Le premier point que Partee remet en question dans l'approche d'Hinrichs est celui qui concerne le traitement des subordonnées en *when* contenant un état, comme en (6) :

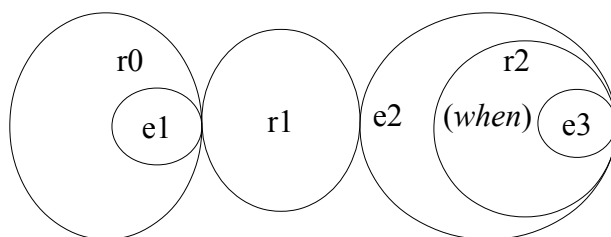
(6) *People began to leave. When the room was empty, the janitors came in.*

(Partee 1984 : 262)

Comme nous l'avons vu, un état n'est pas susceptible d'introduire un nouveau point de référence. Hinrichs en conclut que c'est la conjonction *when* qui introduit le point de référence qui sert d'ancrage temporel pour les deux éventualités de la phrase. D'après les règles proposées par Hinrichs, (6) mènerait donc à la représentation suivante<sup>7</sup> :

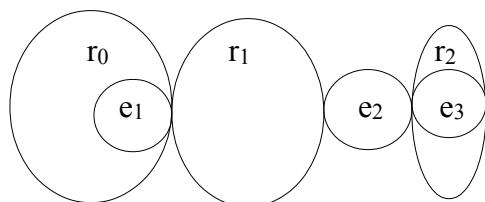
<sup>7</sup> Nous proposons les représentations (6'a) et (6'b) à partir de celles proposées par Hinrichs pour d'autres phrases. Mais Partee ne propose pas de schéma de ce type, jugeant qu'il est difficile de représenter les choses de cette manière. Nous le faisons ici pour mettre en évidence les points qui posent problème. Précisons toutefois que seules les relations d'inclusion et de

(6'a) Structure temporelle de (6) selon les règles proposées par Hinrichs (1986)



Partee ne partage pas cette analyse. Elle avance que la subordonnée stative est interprétée de manière inchoative et peut par conséquent être traitée comme décrivant l'événement : la-salle-devenir-vide.<sup>8</sup> Dès lors, c'est l'événement de la subordonnée qui comme dans le cas d'une phrase simple, introduit un nouveau point de référence juste après lui. Nous pouvons cette fois proposer la représentation suivante :

(6'b) Structure temporelle de (6) selon les règles proposées par Partee (1984)



Un argument donné explicitement par Partee<sup>9</sup> concerne la relation entre  $e_2$  et  $e_3$  dans l'approche de Hinrichs. Elle considère qu'il n'est pas possible d'affirmer que l'entrée des agents d'entretien est incluse dans l'état  $e_2$  (la-salle-être-vide). Quoique cet argument ne nous paraisse pas suffisant<sup>10</sup>, les données du français nous incitent à porter une attention particulière à ce que prédit le choix de Partee.

précédence sont significatives. Les *événements* étant tous traités comme atomiques, leur durée n'est pas représentée.

8 Hinrichs (1986 : 77) remarque aussi l'effet de sens inchoatif lié à cet état, mais il ne le décrit pas dans les mêmes termes. Pour lui, la subordonnée décrit l'état qui résulte d'un changement. Pour Partee, la subordonnée décrit l'événement que constitue le changement d'état.

9 Voir Partee (1984 : 283), note 30.

10 De fait, tant que l'entrée des agents d'entretien est traitée comme un *achèvement*, la transition illustrée ici est analogue à celle qui est illustrée en (4''), et dans laquelle Partee n'identifie aucun problème : c'est à un moment où la lumière est allumée que le personnage éteint la lumière ; l'obscurité est l'état résultant de l'événement. Tant que cet état résultant n'est pas atteint, on peut considérer que la lumière est toujours allumée.

Pour Partee, l'introduction d'un *nouveau* point de référence est le fait de l'événement de la subordonnée, selon le même mécanisme que dans le cas d'une indépendante. Donc, pour que *when P* mette à jour le point de référence courant, il faut que  $e_p$  soit un événement. En somme, l'efficacité de *when P* pour mettre à jour le point de référence dépend du contenu de *P*.

Si l'on veut traduire (6) en français, on observe le problème suivant : alors qu'une subordonnée au PS est parfaitement acceptable, une subordonnée à l'IMP ne l'est pas du tout<sup>11</sup>:

(6") *Les gens commencèrent à sortir.*

(a) *Quand la salle fut vide, les agents d'entretien entrèrent.*

(b) *\*Quand la salle était vide, les agents d'entretien entrèrent.*

Rappelons que depuis les règles formulées par Kamp et Rohrer (1983), la DRT traite une phrase au PS comme introduisant un référent d'événement et une phrase à l'IMP comme introduisant un référent d'état. Si l'on adopte cette règle, les données du français confirment que *P* doit décrire un événement pour pouvoir fournir à la principale un point de référence postérieur au précédent. Nous serons toutefois amenés à discuter cette approche (cf. chapitre 4, section 1.5). Retenons ici que la théorie de Hinrichs ne permet pas d'expliquer pourquoi *quand*[IMP] est incompatible avec une principale au PS. Comme le prédit l'approche de Partee, l'introduction d'un point de référence postérieur au précédent dépend du contenu de la subordonnée, et dans le cas du français, le PS joue un rôle crucial.

### 1.2.2.2 La relation chronologique entre $e_p$ et $e_o$

Nous venons de voir que les propositions d'Hinrichs et de Partee divergent dans la manière de traiter les subordonnées en *when* qui contiennent un état. Nous avons tenté de montrer que l'enjeu de cette divergence dépasse en fait le traitement des subordonnées statives. Il s'agit de rendre compte du mécanisme par lequel la subordonnée introduit un nouveau point de référence. Selon Hinrichs, il est introduit par la conjonction ; selon Partee, il est introduit par l'événement de la

11 La rareté de la combinaison *Quand* [imparfait], [passé simple] a été soulignée par Sandfeld (1936), Togeby (1953) et Olsson (1971).

subordonnée. Mais cette divergence a encore une autre conséquence : elle détermine les moyens dont dispose chaque auteur pour prédire la relation chronologique qui s'établit entre les deux événements de la phrase en *when*.<sup>12</sup> Selon Hinrichs, *when* introduit un point de référence qui sert d'ancrage temporel aux deux éventualités de la phrase. Selon Partee, l'événement de la subordonnée introduit un point de référence selon le même mécanisme que celui d'une phrase simple.

La conséquence du traitement proposé par Hinrichs est la suivante : si les deux éventualités sont des événements, elles sont incluses dans le même point de référence et il n'est pas possible de prédire plus précisément la relation chronologique qu'elles entretiennent. En considérant les phrases (8) à (10), Hinrichs considère que cela n'est pas un problème. De fait, deux événements reliés par *when* semblent pouvoir illustrer toutes les relations possibles : en (8),  $e_p$  et  $e_Q$  surviennent simultanément ; en (9)  $e_p$  précède  $e_Q$  ; en (10),  $e_Q$  précède  $e_p$  :

(8) *John broke his arm when he wrecked the Pinto.*

(9) *When the Smiths moved in, they threw a party.*

(10) *When the Smiths threw a party, they invited all their old friends.*

Mais il faut remarquer que dans le cas du français, un tel traitement a une conséquence importante : il remet en question l'affirmation de Kamp et Rohrer (1983) selon laquelle c'est le passé simple qui ordonne les événements dans la phrase avec *quand*, aussi bien que dans le cas de deux indépendantes. Si l'on adopte l'hypothèse d'Hinrichs, on ne peut plus prédire la relation de succession interprétée en (1).

(1) *Quand Pierre entra, Marie téléphona.*

Que l'on explique la progression du point de référence à la manière de Kamp et Rohrer (1983) ou à la manière d'Hinrichs (1986), l'hypothèse d'un point de référence unique empêche ici d'expliquer pourquoi  $e_p$  précède  $e_Q$ . De plus, cette

---

12 Voir Partee (1984), note 27 : « To make this change, we must claim that sentence initial *when*-clauses within discourse in the linear progression mode must be an event-clause and not a state-clause, since we could not otherwise characterize the introduced reference time as 'just after' the *when*-clause event. »

hypothèse nous oblige finalement à renoncer à un traitement unifié du PS, en considérant qu'exceptionnellement, dans la phrase en *quand*, le passé simple n'est pas associé à une progression du point de référence.

En traitant toute subordonnée en *when* comme décrivant un événement, Partee peut considérer que la relation chronologique interprétée avec *when* est la même que dans le cas d'une séquence d'indépendantes : par défaut, c'est la succession qui s'impose. Elle ajoute que les exceptions à cette règle qui sont signalées par Hinrichs avec les exemples (8) et (10) ne sont pas le fait de la conjonction. En effet, on trouverait le même type d'interprétations dans le cas d'une séquence d'indépendantes. Selon Partee, il s'agit typiquement de discours où l'événement  $e_Q$  est clairement perçu comme une étape de  $e_P$ .<sup>13</sup> Le fait est qu'en (10), l'envoi d'invitations participe déjà, dans une certaine mesure, au fait de faire la fête : il s'agit des préparatifs. Partee considère donc qu'il n'est pas nécessaire de recourir à des règles spécifiques pour décrire la relation chronologique interprétée entre deux événements d'une phrase en *when*. C'est aussi l'approche retenue par de Swart (1993) au sujet des phrases en *quand* qui relient deux événements en français.

Partee ne donne pas d'exemple de séquence de phrases simples pour étayer son propos, mais on ne peut que penser à l'exemple suivant, proposé par Kamp et Rohrer (1983 : 260) pour illustrer un cas de non-progression avec le passé simple :

« The first sentence in the passé simple mentions an event which can be understood as segmented into a number of separable episode, as in the following text : *L'année dernière Jean escalada le Cervin. Le premier jour il monta jusqu'à la cabane H. Il y passa la nuit. Ensuite il attaqua la face nord. Douze heures plus tard il arriva au sommet.* » (Kamp et Rohrer 1983 : 260)

L'approche de Partee, contrairement à celle d'Hinrichs, permet de prédire la relation de succession qui s'établit par défaut entre les deux événements de (1). Il semble donc qu'elle décrive mieux la relation chronologique qui s'établit entre les deux événements reliés par *quand*. Toutefois, Partee signale que la similitude entre une séquence d'indépendantes et *When P, Q* reste un point discutable et qu'il faudrait préciser les facteurs pragmatiques qui contribuent dans les deux cas à l'interprétation d'une relation de succession.<sup>14</sup>

13 Voir Partee (1984 : 282), note 25.

14 Voir Partee (1984: 283), note 26.

### 1.3 Kamp et Reyle (1993)

Le problème que pose la distinction entre *When P, Q* et une séquence d'indépendantes est développé par Kamp et Reyle (1993). En proposant de traiter les conjonctions temporelles comme exprimant une relation chronologique entre deux éventualités<sup>15</sup>, ils signalent que *when* constitue un cas particulier. De fait, ils remarquent, comme Partee (1984), que dans une séquence *When P, Q*, la relation qui s'établit entre  $e_p$  et  $e_q$  est comparable à celle qui s'établit dans le cas d'une séquence d'indépendantes.<sup>16</sup> En (11),  $e_p$  survient après  $e_q$ . Et dans le cas où l'on peut établir une relation rhétorique d'*élaboration*, comme en (12), on peut obtenir une relation d'inclusion :

(11) *Mary left when Bill arrived.*

(12) *When they built the bridge, they placed an enormous crane right in the middle of the river.*

Kamp et Reyle (1993) signalent toutefois, comme Partee (1984) que la similitude entre *P, Q* et *When P, Q* n'est que partielle. Ainsi, selon eux, (11') n'est pas une excellente paraphrase de (11), et (11'') constituerait une meilleure paraphrase.

(11') *Bill arrived. Mary left.*

(11'') *Bill arrived. Then Mary left. (Bill arriva. **Alors** Marie Partit.)*

Mais l'approche de Kamp et Reyle diffère de celle de Partee (1984) quant à l'explication de la relation chronologique interprétée en (11) :

« [...] the event of Bill's arriving is naturally interpreted as the cause of Mary's leaving. Consequently, the main clause event is understood as following the event of the when-clause. » (Kamp et Reyle 1993 : 656)

Alors que la succession était pour Partee (1984) une relation par défaut établie

15 Voir Kamp et Reyle (1993 : 651) : « [...] discourse referents for the eventuality described by the main clause and subordinate clause are connected by a condition which reflects the conjunction [...] governing the clause [...] ».

16 Nous laissons pour l'instant de côté la question de l'ordre discursif *When P, Q* ou *Q when P*. Nous avons vu *supra* (section 1.2.1) que les règles proposées par Hinrichs amènent à toujours traiter *P* comme si elle était mentionnée avant *Q*.



selon le même mécanisme qu'avec une séquence d'indépendantes, Kamp et Reyle (1993) suggèrent que la succession dépend ici de la relation causale qui est « naturellement » interprétée entre  $e_p$  et  $e_q$ .

Notons que si une relation causale est bien inférée en (11), l'analyse que Le Draoulec et Bras (2007 : 90) proposent du rôle de *alors* permet d'expliquer pourquoi (11") constitue une meilleure paraphrase que (11') : en position initiale, *alors* jouerait toujours le rôle de connecteur discursif, imposant que la proposition qu'il introduit entretienne un lien de dépendance logique avec la précédente.<sup>17</sup> Reste alors à expliquer d'où vient l'inférence d'une relation causale en (11), et pourquoi c'est  $e_p$  qui est interprété comme la cause de  $e_q$ , et non l'inverse.

Le bilan de Kamp et Reyle (1993) est le suivant. La seule contribution sémantique que l'on peut prêter à la conjonction en (11) est que le départ de Mary survient *approximativement au moment* de l'arrivée de Bill. Quant aux facteurs qui déterminent la relation chronologique *exacte* entre  $e_p$  et  $e_q$ , ils ne peuvent pas être explicités à l'aide des concepts utilisés dans le cadre de la DRT.<sup>18</sup>

## 2 Moens et Steedman (1988)

Moens et Steedman (1988) rejettent l'idée qu'une expression temporelle comme *when* nous indique directement comment situer les événements l'un par rapport l'autre, ou par rapport à un point ou un intervalle de la ligne du temps. Selon eux, la structure temporelle du discours repose aussi sur des relations de dépendance logique entre les événements et nous interprétons toujours une phrase événementielle en la reliant à un scénario. Ainsi une phrase événementielle comme :

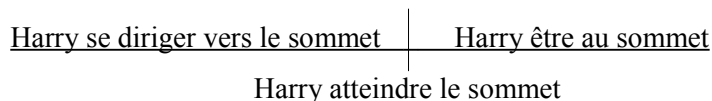
(13) *Harry reached the top.*

est interprétée comme décrivant une transition instantanée (ou *culmination*), que nous nous représentons comme typiquement précédée d'une phrase préparatoire (Harry-se-diriger-vers-le-sommet) et suivie d'un état résultant (Harry-être-au-sommet). Le référent événementiel introduit par (13) doit donc être vu comme une

17 Le Draoulec et Bras (2007) laissent ouverte la question de savoir si la relation *résultat* utilisée dans le cadre de la SDRT correspond exactement à cette relation.

18 Voir Kamp et Reyle (1993 : 657), note 74.

entité tripartite appelée *nucleus* que l'on peut représenter de la manière suivante :



Moens et Steedman affirment que seule cette structure événementielle permet de décrire correctement la relation qui s'établit entre deux événements d'une phrase avec *when*. Reprenant l'idée que le rôle discursif de la subordonnée est de désigner un nouveau référent temporel, ils ajoutent que ce référent doit constituer un *nucleus* complet et que la principale doit décrire une partie quelconque de ce *nucleus*. Ils proposent les exemples suivants :

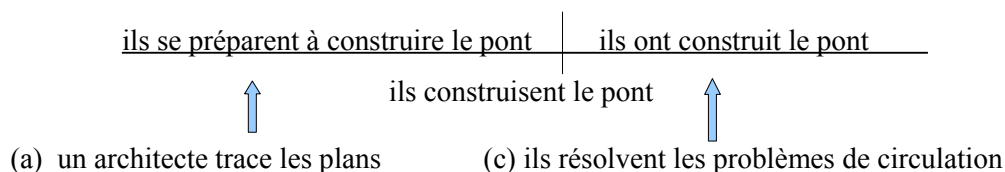
(14) *When they built the 39th Street bridge...*

(a) *a local architect drew up the plans.*

(b) *they used the best materials.*

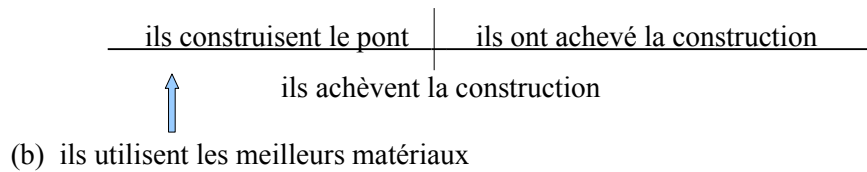
(c) *they solved most of their traffic problems.*

Ces phrases illustrent deux manières de construire un *nucleus*. En (a) et (c), la construction du pont dans son ensemble est vue comme la *culmination* du *nucleus*. En vertu de notre connaissance du monde, l'événement de la principale (a) est inclus dans sa phase préparatoire, alors que (c) est son résultat<sup>19</sup>.



En (b), la construction du pont constitue cette fois un *nucleus* complet que l'on peut décomposer. L'événement de la principale est alors inclus dans sa phrase préparatoire.

<sup>19</sup> Il n'est en fait pas évident que la résolution des problèmes de circulation doive être située *après* la construction du pont. Sandström (1993 : 192) considère plutôt qu'il s'agit d'un seul et même événement. En effet, on peut considérer que les protagonistes résolvent les problèmes de circulation *en* construisant le pont, et non *après* l'avoir construit.



Cette théorie prédit que si l'événement de la principale ne peut être reconnu comme une partie du nucleus défini par la subordonnée, la phrase ne peut pas recevoir d'interprétation satisfaisante. Cela explique selon eux le caractère étrange de (15), où il n'est pas possible de se représenter le moindre rapport de dépendance logique entre les deux événements :

(15) *When my car broke down, the sun set.*

Une telle approche rejoint celle de Hinrichs et Partee sur deux points :

- 1) La subordonnée introduit un nouveau référent.
- 2) Le référent introduit par la subordonnée constitue un ancrage anaphorique pour l'interprétation du temps de la principale.

Mais en remplaçant le point de référence par le *nucleus*, la théorie de Moens et Steedman présente les avantages suivants :

- 1) Elle rend compte d'un lien de dépendance logique entre les deux événements de la phrase, alors que la DRT ne rend compte que de relations strictement temporelles.
- 2) Elle rend compte explicitement de la manière dont  $e_0$  est situé dans le temps par rapport à  $e_p$ .

### 3 Problèmes mis en évidence par Sandström (1993)

Au sujet des théories de Partee (1984) et de Moens et Steedman (1988), Sandström (1993) admet qu'elles permettent de décrire de manière satisfaisante la relation interprétée entre les deux événements de la plupart des phrases en *when*. Mais elle considère qu'aucune ne décrit correctement le *mécanisme* selon lequel cette relation s'établit. Cette critique repose essentiellement sur trois points, que nous présentons dans les trois sections suivantes :

1) Selon la théorie de Moens et Steedman (1988), *when* permet toujours une interprétation selon laquelle  $e_Q$  fait partie de la phase préparatoire de  $e_P$ . Or selon Sandström, seuls les *procès culminés* (accomplissements) permettent cette interprétation.

2) Selon la même théorie, les conséquences d'un événement sont confondues avec son état résultant et doivent donc survenir après sa culmination. Or Sandström montre que d'autres cas de figure sont possibles.

3) Les théories de Partee (1984) et de Moens et Steedman (1988) prédisent qu'une phrase avec *when* permet, aussi bien qu'une séquence de phrases simples, une interprétation avec succession temporelle, telle que  $e_P$  précède  $e_Q$ . Or selon Sandström, *When P, Q* n'est pas toujours adapté pour paraphraser *P. Q* décrivant une séquence d'événements.

### 3.1 L'interprétation avec ordre inverse est impossible

Nous avons vu *supra* (section 2) que selon Moens et Steedman (1988), l'événement  $e_P$  introduit par *when P* comporte toujours une phase préparatoire, une culmination et un état résultant. En vertu de notre connaissance du monde,  $e_Q$  doit pouvoir être reconnu comme une partie de ce nucleus. Dès lors que  $e_Q$  est reconnu comme une partie de la phase préparatoire de  $e_P$ ,  $e_Q$  peut-être situé avant  $e_P$ . C'est ainsi que l'on peut rendre compte du fait que dans la phrase (10),  $e_Q$  précède  $e_P$  :

(10) *When the Smiths threw a party, they invited all their old friends.*

Sandström montre que ce type d'interprétation n'est pas disponible avec n'importe quelle classe aspectuelle d'événements. Elle remarque que les exemples choisis par Moens (1987) sont toujours des *procès culminés* (accomplissements) qui possèdent par définition une phase préparatoire. (*Construire un pont* renvoie à une série d'actions qui s'étend dans la durée avant que le pont soit achevé). Mais si  $e_P$  est une *culmination* (achèvement), comme en (16) et (17), cette interprétation est impossible, malgré notre connaissance du monde :

(16) ? *When the car started, I turned the ignition key.* (Moens 1987 : 111)<sup>20</sup>

<sup>20</sup> Moens (1987) remarque lui-même que sa théorie ne rend pas compte de l'étrangeté de cette phrase. Il avance que le démarrage d'une voiture est en fait ici un événement trop insignifiant

(17) ? *When the bomb exploded, I pushed the button.* (Sandström 1993 : 48)

(16) et (17) seraient au contraire optimales pour signifier respectivement que juste après le démarrage de la voiture, le locuteur a tourné la clé de contact et que juste après que la bombe a explosé, il a appuyé sur le bouton. La conclusion de Sandström est qu'il est faux que toute proposition en *when* dénote un nucleus complet dont la phase préparatoire peut inclure  $e_Q$ . Si  $e_P$  ne possède pas de phase préparatoire en vertu de sa classe aspectuelle, notre connaissance du monde ne suffit pas à lui en ajouter une. En outre, selon Sandström, cette impossibilité n'est pas ce qui distingue une phrase en *when* d'une séquence de phrases simples. C'est en fait le propre du discours narratif de ne pas autoriser d'interprétation selon laquelle l'ordre chronologique des événements est l'inverse de leur ordre de mention. En français, la différence apparaît clairement entre le PC qui permet cette interprétation en (18), et le PS qui ne la permet pas en (19).

(18) *Jean est tombé. Marie l'a poussé.*

(19) ? *Jean tomba. Marie le poussa.*

Pour faire apparaître une différence comparable en anglais, Sandström ajoute un contexte discursif qui permet de distinguer conversation (*cf.* (20)) et narration (*cf.* (21)) :

(20) A : *What happened to him ?*

B : *He fell off the balcony. Mary pushed him.*

(21) *John and Mary were standing side by side at the edge of the cliff. Suddenly, John fell. ? Mary pushed him. / Mary had pushed him.* (Sandström 1993 : 56)

En (21), la forme composée est nécessaire pour pouvoir situer  $e_2$  avant  $e_1$ .<sup>21</sup> Sandström remet donc ici en question la théorie de Moens selon laquelle *when*

---

pour que l'on puisse reconstruire sa phase préparatoire. Sandström (1993) estime que cette explication n'est pas défendable si l'on considère l'exemple (17), qui produit la même étrangeté alors que  $e_P$  ne peut pas passer pour « insignifiant ».

21 Sandström ne commente pas la contribution de *soudain* à l'ordre interprété. Mais l'effet de rupture que Le Draoulec (2005) associe à *soudain* permet d'expliquer que l'état précédent  $e_1$  ne soit plus accessible dans la proposition suivante. En français, *soudain* semble bloquer l'interprétation inverse qui est normalement possible avec le PC : *Soudain, Pierre est tombé. (?) Marie l'a poussé. / Marie l'avait poussé.*

demande toujours d'interpréter la subordonnée comme dénotant un nucleus complet. Si cette théorie pouvait sembler efficace pour expliquer la relation chronologique interprétée dans certaines phrases avec *when*, elle apparaît en fait beaucoup trop souple quant aux prédictions qu'elle autorise. Comme celle de Hinrichs (1986), elle ne permet pas d'expliquer pourquoi l'interprétation avec ordre inverse n'est pas disponible. De plus, cette théorie présentait implicitement la possibilité d'une interprétation avec ordre inverse comme une spécificité de la phrase avec *when*. Or selon Sandström, cette distinction n'est pas fondée : avec ou sans *when*, seuls les *procès culminés* (accomplissements) dénotent un événement qui comporte une phase préparatoire. L'interprétation avec ordre inverse n'est pas plus disponible avec *when* qu'avec une quelconque séquence de phrases narratives.

### 3.2 Conséquences d'un événement et état résultant d'un événement

Un autre problème que Sandström identifie dans la théorie de Moens et Steedman (1988) est le suivant : cette théorie prédit que si  $e_Q$  est la conséquence de  $e_P$ , alors  $e_P$  doit survenir après la culmination de  $e_P$ , dans la phase correspondant à son état résultant. Or Sandström souligne le fait qu'un événement peut avoir des conséquences qui surviennent avant sa culmination. Elle donne une illustration de cette possibilité avec la phrase suivante, déjà commentée par Hinrichs (1986 : 74) :

(22) *When Bill wrote a novel, John built a sailboat.* (Sandström 1993 : 66)

Selon Hinrichs, cette phrase permet une interprétation selon laquelle John a construit un bateau à voile en réaction au travail de Bill, dans une sorte de compétition où John cherche à égaler Bill en matière de créativité. Une telle interprétation permet de considérer que  $e_Q$  est la conséquence de  $e_P$ . Or il est dans ce cas tout à fait possible que John ait commencé son travail avant que Bill ait terminé le sien. Il est seulement nécessaire que Bill ait commencé avant John<sup>22</sup>. Afin de traiter notamment ce type d'exemple, Sandström définit une relation qui

<sup>22</sup> Au sujet de cet exemple, Hinrichs (1986) s'oppose ici explicitement à l'analyse de Heinamaki (1978 : 26), qui estime que les deux événements doivent se succéder strictement.

appartient aux différentes variantes de la relation de conséquence. Il s'agit de la relation *response* : l'événement  $e_Q$  est perçu comme la réaction d'un agent sensible à la survenue de  $e_P$ .

### 3.3 *when/quand* bloque parfois la progression narrative

Sandström observe que les approches de Partee (1984) et de Moens et Steedman (1988) présentent le point commun suivant : dans les deux cas, la relation de succession interprétée dans *When P, Q* ou *P, Q* est expliquée de la manière suivante : *P* introduit un référent situé après  $e_P$ , ce référent constituant un ancrage anaphorique pour localiser  $e_Q$ . Il faut donc, dans les deux théories, que  $e_P$  appartienne à la classe aspectuelle requise pour introduire un tel référent. Selon Partee,  $e_P$  doit introduire un « point de référence » juste après lui. C'est pourquoi elle considère qu'une proposition introduite par *when* décrit toujours un événement, et jamais un état (*cf. supra*, section 1.2.2.1). Selon Moens et Steedman,  $e_P$  doit introduire un état résultant. C'est pourquoi ils considèrent que *when P* est toujours interprété comme dénotant un nucleus complet, doté d'un état résultant (*cf. supra*, section 2). Le problème que Sandström met en évidence est le suivant : ces théories prédisent que deux indépendantes *P, Q* décrivant une succession d'événements pourront toujours être paraphrasées par *When P, Q*. Or ce n'est pas le cas. De fait, trois classes aspectuelles d'éventualités permettent à une phrase simple d'introduire un référent situé après l'événement qu'elle décrit. Les *culminations* (achèvements) et les *procès culminés* (accomplissements) dénotent une transition entre deux états contradictoires ; ils introduisent donc par définition un état résultant qui est en vigueur dès lors que la culmination est atteinte. Les événements ponctuels que sont les *points* ne dénotent pas une transition entre deux états contradictoires. Sandström considère toutefois que ces événements impliquent un état subséquent : le fait que l'événement a eu lieu.

Ainsi, on peut rendre compte de la succession des événements en (23), chacun étant anaphoriquement relié à l'état résultant du précédent.

(23) *He raised the glass to his mouth, emptied it in one gulp, burped loudly, and set the glass back on the counter.* (Sandström 1993 : 69)

Or, si l'on relie ces indépendantes par *when/quand*, les phrases obtenues semblent très peu appropriées pour indiquer la même succession.

(24) ? *When he raised the glass to his mouth, he emptied it in one gulp.*

(25) ? *When he emptied the glass he burped loudly.*

(26) ? *When he burped he set the glass back on the counter.*

(Sandström 1993 : 70)

C'est l'emploi d'une forme composée dans la principale qui permet de signifier optimalement une succession temporelle :

(26') *When he had burped loudly he put the glass back on the counter.*

(Sandström 1993 : 202)

Borillo (1988) fait une remarque analogue pour le cas où la subordonnée décrit un accomplissement :

« Avec *quand*, il semble que le passé simple mette l'accent sur la phase de déroulement, alors que le passé antérieur donne la situation comme ayant abouti. »

(Borillo 1988 : 84)

(27a) *Quand il traversa la rue, tout le monde le suivit des yeux.*

(27b) *Quand il eut traversé la rue, il s'assit sur le bord du trottoir.*

(Borillo 1988 : 84)

Notons que si l'on remplace le passé antérieur par le passé simple en (27b), la phrase suggère étrangement que  $e_Q$  survient avant la fin de  $e_P$ , ce qui n'est pas compatible avec notre connaissance du monde :

(27c) ? *Quand il traversa la rue, il s'assit sur le bord du trottoir.*

Seules les subordonnées décrivant une pure *culmination* (un achèvement) permettent selon Sandström la même succession temporelle au *simple past* ou au *perfect*<sup>23</sup> :

23 Borillo (1988 : 84) fait là aussi une remarque analogue en comparant *quand*[passé simple] et *quand*[passé antérieur] en français : « [...] il n'y a pas de grande différence à employer l'un ou l'autre temps quand il s'agit d'une situation de type achèvement. Ce qui est apporté dans un cas par le temps accompli, l'est par le mode d'action et le perfectif dans l'autre. »



(28a) *She slipped on a patch of ice and almost fell. When she **had recovered** her balance, she looked behind. Nothing.*

(28b) *She slipped on a patch of ice and almost fell. When she **recovered** her balance, she looked behind. Nothing.*

Le problème mis en évidence par Sandström est donc le suivant : si l'on veut expliquer la progression narrative par le fait que chaque nouvel événement est anaphoriquement lié à l'état résultant du précédent, il faudrait considérer que certains événements (les achèvements) comportent un état subséquent dans les subordonnées en *when* aussi bien que dans les indépendantes, alors que d'autres (les accomplissements et les *points*) ne comportent un état résultant que dans une indépendante. Selon Sandström, on ne peut opter pour une telle approche si l'on veut formuler des règles compositionnelles permettant de traiter les séquences d'indépendantes aussi bien que les phrases en *when*.

## 4 La proposition de Sandström (1993)

Sandström (1993) ne propose pas seulement une théorie des *when-clauses*, mais plus globalement une théorie du discours narratif dont les *when-clauses* constituent la « pierre de touche ». <sup>24</sup> L'idée qui fonde cette approche est la suivante : d'une part, une *when-clause* joue le rôle d'un adverbial temporel ; d'autre part, nous devons établir une relation entre les deux événements de la phrase. Selon Sandström, une théorie efficace du discours narratif doit pouvoir dériver cette relation du fait que la *when-clause* joue le rôle d'un adverbial. Il s'agit donc de s'assurer que les règles qui interviennent dans l'interprétation des indépendantes et des adverbiaux rendent bien compte de la relation qui s'établit entre les deux événements de *When P, Q*.

### 4.1 Prédicats statifs et prédicats événementiels

Sandström considère que dans le discours narratif, les *moments* (instants ou intervalles) et les *événements* appartiennent à deux domaines de référence distincts. Ainsi, les événements ne sont pas considérés comme des *propriétés*

---

<sup>24</sup> Voir Sandström (1993 : 40).

d'intervalles de temps, mais comme des *entités* d'une autre sorte, qui occupent une place sur la ligne du temps. Moments et événements constituent respectivement les arguments de deux types distincts de prédicats : les prédicats statifs et les prédicats événementiels. Une différence cruciale apparaît alors entre les expressions linguistiques dénotant l'un ou l'autre de ces deux types de prédicats : alors que les expressions qui dénotent un prédicat statif ne dénotent qu'une propriété pour instant, les expressions qui dénotent un prédicat événementiel ont la particularité de dénoter aussi l'entité que le prédicat prend pour argument.

Les rôles discursifs d'une phrase événementielle et d'une phrase stative peuvent donc être distingués dans les termes suivants. Une phrase comportant un prédicat d'événement a le pouvoir d'introduire un événement comme référent de discours. L'expression dénotant le prédicat d'événement est le moyen linguistique par lequel l'entité événementielle est introduite dans la représentation du discours. Une phrase comportant un prédicat d'état a seulement pour effet d'appliquer une propriété à un moment  $t$  déjà disponible dans la représentation du discours. Sandström (1993 : 85) compare de ce point de vue les interprétations de (29) et (30) :

(29) *John switched off the light.*

(30) *The room was dark.*

La phrase (29) permet d'introduire un référent de discours  $e$ . On assigne ensuite à ce référent la propriété  $\lambda e.[John-switch-off-the-light](e)$ , ce qui permet d'ajouter à la DRS la condition  $[John-switch-off-the-light](e)$ . La phrase (30) ne permet d'introduire qu'une propriété pour instant  $\lambda t.[The-room-be-dark](t)$  et n'introduit pas de référent de discours  $t$ , si bien qu'il faut que ce référent soit fourni par ailleurs.

## 4.2 Les adverbiaux temporels

Sandström (1993 : 103) appelle adverbiaux temporels (« *temporal adverbials* ») les expressions qui permettent d'explicitier la localisation temporelle de l'éventualité décrite par la phrase en désignant un référent « temporel ». Ce référent temporel peut appartenir à deux domaines de référence distincts : au

domaine des événements (« *event realm* »), ou au domaine des moments (« *time realm* ») qui regroupe les points ou intervalles de la ligne du temps. Sandström appelle « *time adverbials* » les expressions qui dénotent un moment.

Dans une phrase événementielle, un *time adverbial* précise la localisation temporelle de l'événement. Le fait que l'événement occupe déjà par définition une place dans le temps entraîne certaines contraintes de cooccurrence avec les adverbiaux. Ainsi les adverbiaux ponctuels ne sont compatibles qu'avec les événements ponctuels ou de durée typiquement restreinte (cf. (31a-c)). Et les adverbiaux qui dénotent un intervalle étendu doivent pouvoir inclure tout l'intervalle d'occurrence de l'événement (cf. (31d-e)).

(31) a. *At 7.30, John came home.*

b. ? *At 7.30, John wrote a novel.*

c. *At 7.30, John baked a cake.*

d. *In the evening, John baked a cake.*

e. ? *In the evening, John wrote a novel.* (Sandström 1993 : 105)

Dans une phrase stative, un *time adverbial* fournit l'argument du prédicat statif. Si l'adverbial dénote un intervalle, la proposition exprimée par le prédicat statif doit pouvoir être vérifiée à n'importe quel point de cet intervalle<sup>25</sup>.

### 4.3 Le discours narratif et la structure épisodique

Sandström admet que dans l'interprétation d'un discours narratif, le moment de l'énonciation est « mis entre parenthèses » et ne constitue plus l'origine du repérage temporel. Elle définit une structure épisodique  $\mathcal{E}$  comme un ensemble d'événements qui correspond à une sous-structure de la représentation d'un discours narratif. Cette structure dynamique « grandit » chaque fois qu'elle est mise à jour par l'incorporation d'un nouvel événement. Celui-ci repousse la limite de la structure épisodique jusqu'à un nouveau point du temps qui représente un certain stade de développement de la structure épisodique, appelé E-state. Le

<sup>25</sup> C'est la raison pour laquelle Sandström utilise de manière générale le terme de « *extended adverbial* » plutôt que celui de « *frame adverbial* » introduit par Bennett et Partee (1978). Combiné à un état, un adverbial étendu n'a pas, selon Sandström, la fonction d'« encadrer ». Voir Sandström (1993), note 30 p. 104.

« ciment » qui assure sa cohérence est la relation de *consequentiality*, qui doit relier chaque nouvel événement à la structure épisodique en cours. Ainsi, soit  $e_n$  le dernier événement incorporé à la structure épisodique et  $e_{n+1}$  un nouvel événement, on peut incorporer  $e_{n+1}$  à  $\mathcal{E}_n$  si l'une des conditions suivantes est remplie :

- 1) causalité :  $e_n$  est la cause de  $e_{n+1}$  ;
- 2) *response* :  $e_{n+1}$  apparaît comme une réaction à  $e_n$  ;
- 3) *enablement* : E-state( $\mathcal{E}_n$ ), le dernier E-state atteint suite à l'incorporation de  $e_n$  à  $\mathcal{E}_{n-1}$ , réunit les conditions appropriées pour que  $e_{n+1}$  ait lieu, tandis que E-state( $\mathcal{E}_{n-1}$ ) ne réunissait pas ces conditions ;
- 4)  $e_n$  et  $e_{n+1}$  sont des éléments d'un ensemble non-ordonné d'événements  $E$  et il existe une relation de causalité ou de *response* entre  $E$  et un précédent événement  $e_{n-1}$ .

Chacune de ces quatre conditions permet de vérifier que  $e_{n+1}$  est relié à la structure épisodique par une relation de *consequentiality*.

Un autre type de relation permet d'incorporer un événement à la structure épisodique sans la mettre à jour : la relation *subevent*. Celle-ci comporte deux sous-relations :

- 5) La relation *part-of* :  $e_{n+1}$  est une partie constitutive de  $e_n$  ;
- 6) La relation *identity* :  $e_{n+1}$  est le même événement que  $e_n$ .

Cette théorie du récit permet de rendre compte de la manière dont les événements du récit sont ordonnés dans le temps : c'est la relation de *consequentiality* qui explique la progression du récit. Mais notons qu'ici, la *consequentiality* ne passe pas nécessairement par l'introduction d'un état résultant. De plus, dans les six relations qui autorisent l'incorporation d'un événement à la structure épisodique, aucune ne permet une interprétation avec ordre inverse, telle que  $e_{n+1}$  précède strictement  $e_n$ . Ceci est en accord avec l'hypothèse de Sandström que ce type d'interprétation est impossible dans un contexte narratif, comme nous l'avons vu *supra*, section 3.1.

#### 4.4 Le traitement de *When P, Q*

Sandström (1993) décrit la sémantique de *when* dans les termes suivants :

« [...] when carries an instruction to use the complement of when to locate a bounded temporel referent. » (Sandström 1993 : 184)

Elle avance en outre qu'une phrase de forme *When P, Q*, ne comporte pas deux propositions, mais un adverbial temporel (*when P*) et une seule proposition : *Q*. Ainsi, le rôle de *when P* est d'isoler un référent temporel borné qui sera utilisé dans l'interprétation de *Q*. La conséquence sur l'interprétation de *P* est la suivante :

« A proposition, as the denotation of an event, process, or state sentence, asserts the occurrence an event or process, or that a state holds or held. A when-clause does not do this. In a when-clause, an event, process or state expression only denotes the corresponding predicate, and carries an instruction to locate a referent to which that predicate applies. » (Sandström 1993 : 182)

Il faut alors distinguer le cas où *P* décrit un état et celui où *P* décrit un événement. Nous avons vu (*cf. supra*, section 4.1) que selon Sandström, les prédicats statifs n'introduisent pas de *référent* temporel dans la représentation du discours, mais seulement une *propriété* de moment. Il faut donc s'attendre à ce qu'un prédicat statif ne soit pas toujours efficace pour isoler un référent temporel borné. Quant aux prédicats événementiels, ils prennent pour argument et introduisent en discours un référent d'événement (*cf. supra*, section 4.1) et non un référent du domaine des moments. Il faut donc s'attendre à ce qu'une subordonnée événementielle ne joue pas exactement le même rôle qu'un *time adverbial* (*cf. supra*, section 4.2). L'événement  $e_Q$  étant relié à un événement et non à un moment, le type de relation qu'il entretient avec ce référent sera différent.

##### 4.4.1 Les subordonnées statives

Sandström avance que ces subordonnées ne reçoivent une interprétation satisfaisante que si elles permettent d'individuer un référent temporel borné, capacité que ne possède pas intrinsèquement un prédicat statif. Deux groupes de subordonnées statives remplissent cette condition. Le premier est constitué par les subordonnées dont le prédicat statif s'applique à un intervalle étendu clairement

identifiable. Le prédicat statif est alors interprété comme un prédicat pour *phase* d'état, cette phase étant définie comme l'intervalle maximal pendant lequel l'état est en vigueur<sup>26</sup>. Ainsi en (32), le prédicat statif définit un intervalle qui correspond à l'enfance du locuteur :

(32) *When I was a child, the Social Democrats were in office.*

(Sandström 1993 : 186)

Le second groupe de subordonnées statives permettant d'individuer un référent borné est constituée par celles qui sont interprétées comme décrivant le résultat d'un changement attendu dans le contexte introduit par le discours précédent. La subordonnée dénote alors l'instant où l'état vient *juste* d'entrer en vigueur :

(33) *He got out and stood on the empty sidewalk, waiting. I walked on steadily, neither slackening my pace nor changing direction. [...] **When I was level with him** he stepped in front of me.* (Sandström 1993 : 190)

Notons que cette analyse diffère de celle que proposait Partee (*cf. supra*, section 1.2.2.1). Selon Partee (1984), une telle subordonnée décrit un *événement* ; il s'agit de la transition que constitue l'entrée en vigueur de l'état. Selon Sandström, la subordonnée désigne un *instant* où la transition a déjà eu lieu et où l'état est par conséquent proprement en vigueur. Sur ce point, l'analyse de Sandström rejoint celle de Hinrichs (1986) (*cf. section 1.2.2.1*). Mais elle propose en outre de rendre compte du fait que le référent de la subordonnée est ponctuel. Cela tient au fait que dans le contexte introduit par le discours précédent, on est déjà capable d'inférer par avance l'existence d'un instant qui vérifiera l'état décrit par la subordonnée. Ainsi, cet instant est « déjà connu en un certain sens »<sup>27</sup>, et c'est ce qui permet au prédicat statif de la subordonnée de fonctionner comme une propriété identifiante de cet instant.

#### 4.4.2 Les subordonnées événementielles

Nous ne considérerons ici que l'analyse que fait Sandström des structures qui combinent une subordonnée événementielle avec une principale événementielle.

<sup>26</sup> *Cf.* Sandström (1993 : 184).

<sup>27</sup> Voir Sandström (1993 : 185). Nous traduisons.

Nous avons vu que dans la littérature sur *when*, ce cas de figure pose un problème particulier en ce qu'il est difficile de concilier l'intuition que *when* exprime la simultanéité et la relation interprétée entre les deux événements, qui peuvent avoir deux localisations distinctes. Les auteurs sont alors amenés à modifier les règles selon lesquelles une relation s'établit habituellement entre les deux événements (c'est le cas de Hinrichs, pour qui l'événement de la subordinée n'introduit plus de point de référence) ou à considérer que la conjonction ne participe pas à la relation qui s'établit (c'est le cas de Partee, pour qui la relation entre les deux événements est exactement la même que dans le cas de deux indépendantes). L'approche de Sandström permet un traitement de *When P, Q* qui, d'une part, utilise les mêmes règles que dans le cas de deux indépendantes, d'autre part, rend compte des contraintes spécifiquement introduites par la sémantique de *when*.

Comme nous l'avons vu *supra* (section 4.3), Sandström identifie un nombre limité de relations logiques par l'intermédiaire desquelles une proposition indépendante peut intégrer un nouvel événement à la structure épisodique. Or ce sont les mêmes relations qui peuvent s'établir entre  $e_p$  et  $e_q$  dans la phrase de forme *When P, Q*. Les phrases (34) et (35) illustrent respectivement les relations *part-of* et *identity*, qui sont les deux réalisations possibles de la relation *subevent* :

(34) *When he cooked the meat, he put in salt.* (Sandström 1993 : 196)

(35) *When John signed this statement, he committed perjury.*

(Sandström 1993 : 197)

Les trois phrases suivantes illustrent respectivement les trois réalisations possibles de la relation de *consequentiality* : *causality*, *response*, *enablement* :

(36) *When Sue put poison in her husband's whisky, he died.*

(Sandström 1993 : 197)

(37) *When I smiled at him, he began to cry.* (Sandström 1993 : 199)

(38) *When she reached him she said to his ear : [...]* (Sandström 1993 : 199)

Il reste alors à préciser les contraintes spécifiquement introduites par *when*. Chaque fois qu'une indépendante incorpore un événement  $e_n$  à la structure épisodique, celui-ci a pour effet de porter la structure jusqu'à un nouveau E-state.

Ainsi, au moment d'incorporer un nouvel événement  $e_{n+1}$ , le récepteur a accès à ce E-state, ce qui l'autorise à incorporer  $e_{n+1}$  par l'intermédiaire d'une relation d'*enablement*. Il n'en va pas de même dans l'interprétation d'une phrase de forme *When P, Q*. Parce que *when P désigne* exclusivement le référent d'événement  $e_p$ ,  $e_p$  est le seul référent auquel le récepteur peut relier  $e_q$  pour incorporer ce dernier à la structure épisodique. La conséquence est la suivante : si  $e_p$  ne comporte pas d'état résultant en vertu de sa classe aspectuelle, la subordonnée n'introduit pas davantage d'état résultant, et  $e_q$  ne peut pas être relié à  $e_p$  par une relation d'*enablement*. La théorie de Sandström permet ainsi de rendre compte du fait que (39') n'est pas une bonne paraphrase pour la séquence narrative (39). De fait, la subordonnée ne dénote que la transition que constitue l'accomplissement (ou *culminated process*) je-poster-la-lettre, et non son état résultant. Ce dernier n'est donc pas accessible pour que puisse s'établir une relation d'*enablement* entre  $e_p$  et  $e_q$  ; d'où l'intuition que (39') n'est pas appropriée pour décrire une succession d'événements.

(39) *I posted the letter and walked towards the shop.*

(39') ? *When I posted the letter I walked towards the shop.*

(Sandström 1993 : 200)

Sandström avance que les achèvements (ou *culminations*) dénotent en revanche un changement d'état, rendant disponible un état résultant<sup>28</sup>. Ceci lui permet de rendre compte du fait qu'une phrase comme (40') est une bonne paraphrase pour (40), où  $e_p$  est un achèvement et dénote donc un changement d'état comportant un état résultant :

(40) *She reached him, and said something in his ear.*

(40') *When she reached him, she said something in his ear.*

(Sandström 1993 : 200)

Dans les deux phrases,  $e_q$  peut être relié par une relation de type *consequentiality* à l'état résultant de  $e_p$  et peut donc survenir après  $e_p$ .

---

28 Voir Sandström (1993 : 203).



## 5 Bilan et problèmes en suspens

### 5.1 L'intérêt de la théorie de Sandström pour traiter les données du français

Toutes les approches des phrases en *when/quand* que nous avons évoquées jusqu'ici rendent compte du fait que *quand P* a vocation à introduire un référent temporel utilisé dans l'interprétation de la principale. Une question que soulève cette approche est la suivante : par quel mécanisme *quand P* permet-il de désigner un référent temporel ? Nous avons vu *supra* (section 1.2.2.1) que dans le cas du français, l'hypothèse de Hinrichs (1986), selon laquelle la conjonction introduit un point de référence qui sert d'ancrage anaphorique aux deux propositions, n'est pas satisfaisante. De fait, elle ne permet pas d'expliquer l'inacceptabilité de l'imparfait en (41)<sup>29</sup> :

(41) *Les gens commencèrent à sortir (e<sub>1</sub>). Quand la salle \*était vide (e<sub>p</sub>), les agents d'entretien entrèrent (e<sub>0</sub>).*

Ce que prédit la théorie de Hinrichs pour (41), c'est qu'il existe un point de référence situé après *e<sub>1</sub>* qui vérifie *e<sub>p</sub>*. Or en français, cette interprétation requiert l'emploi du PS :

(42) *Les gens commencèrent à sortir. Quand la salle fut vide, les agents d'entretien entrèrent.*

Reconsidérons maintenant la sémantique de *when* selon Sandström :

« [...] *when* porte une instruction d'utiliser le complément de *when* pour isoler un référent temporel borné. » (Sandström 1993 : 184)

Cette formulation nous permet de commenter le contraste entre (41) et (42) dans les termes suivants : contrairement au PS, l'IMP ne permet pas à *quand P* d'introduire le référent temporel requis dans l'interprétation d'une principale au PS.

<sup>29</sup> Nous reprenons en (41) et (42) les exemples (6"a) et (6"b) cités *supra* (section 1.2.2.1).

Ainsi, une partie de notre travail (*cf.* chapitre 4) sera d'étudier les propriétés que le temps de *P* confère au référent temporel introduit par *quand P*, afin d'expliquer les contraintes de cooccurrence qui pèsent sur l'emploi des temps dans *P* et *Q*.

## 5.2 Les limites de la théorie de Sandström (1993) face aux données du français

Certaines prédictions de la théorie de Sandström (1993) s'avèrent peu satisfaisantes dans le cas du français. Le point crucial que nous allons ici remettre en question est le suivant : selon Sandström, une subordonnée *événementielle* introduit un référent appartenant au domaine des *événements* et non au domaine des *moments*. Après avoir rappelé l'avantage que présente cette hypothèse dans la théorie de Sandström (1993), nous tâcherons de mettre en évidence les problèmes qu'elle pose face aux données du français.

Selon Sandström (1993), les événements sont des *entités* et ne sont aucunement considérés comme des *propriétés* de moment. C'est pourquoi, même si *when P* a toujours vocation à définir un *référent temporel*, le référent d'une subordonnée événementielle appartient au domaine des *événements* et non à celui des *moments*. Ce dernier point est crucial dans la théorie de Sandström, puisqu'il permet un traitement unifié de la progression narrative dans *When P, Q* et dans une séquence d'indépendantes *P.Q*. Dans *When P, Q*, le référent  $e_P$  introduit par la subordonnée ne constitue pas un simple repère temporel pour localiser  $e_Q$ , comme le ferait un référent de moment. Il s'agit d'un référent *événementiel*, et c'est à ce titre qu'il peut être lié à  $e_Q$  par une relation de conséquence, cette relation expliquant la succession chronologique entre  $e_P$  et  $e_Q$  (*cf. supra*, section 4.4.2).

Or cette théorie a les deux conséquences suivantes :

- 1) Dans une phrase où *P* décrit un *événement* et *Q* un *état*, le prédicat d'état de *Q* prend pour argument *l'événement*  $e_P$  et non pas un *moment*.<sup>30</sup> Son argument n'est donc pas un référent du même domaine que dans le cas d'une indépendante.<sup>31</sup>
- 2) Dans une phrase où  $e_P$  et  $e_Q$  sont deux *événements*, l'explication de leur relation chronologique repose sur la cohérence de la structure épisodique :  $e_Q$  est

<sup>30</sup> Voir Sandström (1993 : 191).

<sup>31</sup> Selon Sandström (1993 : 166, 168), l'argument temporel d'une phrase stativale est « un point de la ligne du temps correspondant au dernier E-state de la structure épisodique courante ». Mais elle n'évoque pas la possibilité qu'il s'agisse d'un événement.

postérieur à  $e_P$  car il doit être intégré à la structure épisodique comme une conséquence de  $e_P$ .

Dans les sections 5.2.1 et 5.2.2, nous étudierons les problèmes que posent chacun de ces deux points. En mettant en perspective plusieurs études sur *quand*, nous montrerons que le premier point ne paraît pas justifié. En ce qui concerne le second, nous montrerons qu'il nous empêche d'adopter la même théorie que Sandström pour expliquer la relation chronologique entre  $e_P$  et  $e_Q$ .

### 5.2.1 Si $Q$ est une proposition stative

Nous venons de voir que selon la théorie de Sandström (1993), dans *When P, Q*, si  $P$  décrit un événement et  $Q$  un état, alors le prédicat d'état de  $Q$  prend pour argument le référent d'événement  $e_P$  et non un référent de *moment*, contrairement au cas où l'état est mentionné dans une indépendante. La question que nous posons ici est la suivante : peut-on, dans une phrase avec *quand*, identifier une contrainte pesant sur la relation entre  $e_P$  et  $e_Q$  qui confirme :

- 1) que le prédicat d'état caractérise l'événement  $e_P$  plutôt qu'un *moment* ;
- 2) qu' $e_P$  et  $e_Q$  n'entretiennent pas la même relation que dans le cas d'une séquence d'indépendantes ?

Il est généralement admis qu'un simple recouvrement entre  $e_P$  et  $e_Q$  n'est pas suffisant pour justifier l'emploi de *quand*. Ainsi, alors que (43) ne pose pas de problème, Vogeleer et De Mulder (1998) remarquent qu'il est difficile de trouver un contexte qui justifie (44) :

(43) *Jean sortit du cinéma. Au même moment, Michel regardait la télé chez lui.*

(44) ? *Quand Jean sortit du cinéma, Michel regardait la télé chez lui.*

Vogeleer et De Mulder (1998) développent l'analyse de Sandström (1993 : 194) selon laquelle de telles phrases sont *perspectivisées* et font l'hypothèse que la relation entre  $e_P$  et  $e_Q$  obéit à une contrainte de point de vue : dès lors que  $e_P$  implique un protagoniste  $a_P$  capable de perceptions et que la situation  $e_Q$  est susceptible d'être perçue,  $e_2$  est décrite du point de vue de  $a_P$ . Il faut donc que  $e_Q$  puisse être perçue par  $a_P$ , condition qui est plus facilement satisfaite en (45) :

(45) *Quand Jean entra, Michel regardait la télé.*

Ainsi formulée, cette contrainte peut renforcer l'hypothèse que l'état  $e_Q$  ne caractérise pas seulement un instant. On peut en effet remarquer que Berthonneau et Kleiber (1993) commentent notamment une phrase de cette forme pour tester l'hypothèse que l'imparfait est un temps « anaphorique méronomique », c'est-à-dire qu'une situation rapportée à l'IMP entretient avec son antécédent une relation de type *partie-tout*. L'exemple analysé par Berthonneau et Kleiber (1993) est le suivant :

(46) *Quand Paul entra, Marie faisait la vaisselle.*

Selon eux, le « tout » antécédent de  $e_Q$  serait « le cadre ou la situation dans lequel survient l'événement  $e_P$  ». La relation *partie-tout* serait satisfaite dans la mesure où  $e_Q$  apparaît comme un « ingrédient du cadre spatio-temporel » où a lieu l'entrée de Pierre. C'est ce qui permettrait de comprendre que Marie se trouve dans la pièce où entre Pierre. Deux remarques s'imposent toutefois :

1) Selon Berthonneau et Kleiber (1993 : 70), « l'extension d'un tel cadre est soumise à différents facteurs qui la rendent variable ». Même si le point de vue du personnage pourrait donner une limite à ce cadre (qui ne contiendrait que les situations que le personnage peut percevoir), il est difficile de considérer, conformément à l'approche de Sandström, que c'est précisément l'événement  $e_P$  qui constitue l'argument du prédicat statif de la principale.

2) Kleiber et Berthonneau ne commentent pas l'emploi de *quand* et n'attribuent cet effet de sens qu'à l'imparfait. Ils n'explicitent aucune différence entre les interprétations de (46) et de (47) :

(47) *Paul entra. Marie faisait la vaisselle.*

Si l'hypothèse méronomique de Berthonneau et Kleiber (1993) permet d'envisager la possibilité que l'argument du prédicat statif de la principale ne soit pas seulement un *moment* dans une phrase comme (46), elle ne permet pas de considérer pour autant qu'il s'agisse là d'une spécificité des phrases en *quand*.

La manière dont Sandström (1993 : 161) commente l'interprétation des indépendantes statives dans le récit ne nous permet pas davantage de les distinguer d'une principale stative avec *quand*. Elle affirme en effet que l'interprétation d'une phrase stative exige la prise en compte du contexte discursif et qu'une relation de seul recouvrement temporel n'est pas suffisante pour rendre la phrase acceptable. Elle compare les deux séquences suivantes :

(48) *J'ouvris la porte. Mes cheveux étaient longs.*

(49) *J'ouvris la porte. Mes cheveux étaient mouillés et le brusque courant d'air froid me fit frissonner.*

Pour Sandström, c'est la *pertinence* de la proposition stative qui distingue ces deux exemples. En (48), on ne voit pas en quoi la longueur des cheveux du personnage constitue une information pertinente par rapport à l'action d'ouvrir la porte. En (49), le fait qu'il ait les cheveux mouillés peut expliquer la sensation de froid qu'il ressent en ouvrant la porte, si bien que le discours s'interprète sans difficulté.

Or le Draoulec (1999) décrit de manière très similaire les critères qui rendent acceptable une phrase en *quand* qui relie un événement et un état :

« la cohérence de la narration est assurée à partir du moment où la principale devient suffisamment pertinente pour donner lieu à un enchaînement ».

(Le Draoulec 199 : 104)

Même si la relation de cohérence entre  $e_P$  et  $e_Q$  est d'abord difficile à établir, le discours subséquent peut donc rendre la phrase acceptable, comme le signale Sandström au sujet de (49). Notons maintenant que de cette manière, il est possible de rendre acceptable la phrase (44) que Vogeleer et De Mulder (1998) jugent étrange hors contexte. Imaginons par exemple que Michel et Jean avaient rendez-vous à la sortie du cinéma ; la principale devient ici pertinente, ce qui rend la phrase acceptable :

(44') *Quand Jean sortit du cinéma, Pierre regardait la télé chez lui. Il n'avait pas vu l'heure.*

La phrase de forme *Quand P, Q* semble certes interdire qu'aucune relation de cohérence ne soit établie entre *P* et *Q*. Toutefois, on n'observe pas de contrainte assez spécifique à *Quand P, Q* pour motiver l'hypothèse que dans cette les phrases de cette forme seulement, le prédicat d'état décrit par *Q* prend pour argument l'événement  $e_P$  plutôt que le moment où  $e_P$  a lieu. L'analyse des phrases où *Q* décrit un état ne nous semble donc pas motiver l'hypothèse qu'une subordonnée événementielle dénote un événement plutôt qu'un instant. Nous en venons maintenant aux phrases où  $e_Q$  est un événement.

### 5.2.2 Si *Q* est une proposition événementielle

Selon Sandström, l'interprétation d'un récit suppose la construction d'une structure épisodique mise à jour par chaque nouvel événement. Un événement ne peut être intégré à cette structure que s'il peut être vu comme une conséquence de son dernier stade de développement. Cette relation assure la cohérence du récit. Elle explique aussi pourquoi chaque nouvel événement se situe après le dernier point du temps atteint par la structure épisodique.

Sandström propose d'expliquer par le même mécanisme la relation qu'une phrase de forme *When P, Q* permet d'établir entre les événements  $e_P$  et  $e_Q$  : *when P* introduit un référent événementiel  $e_P$  qui constitue la dernière mise à jour de la structure épisodique ;  $e_Q$  est ensuite intégré à la structure épisodique en vertu d'une relation de conséquence avec  $e_P$ .

Une telle théorie suppose que l'ordre chronologique des événements reliés par *when* dépende de règles qui régissent la construction de la structure épisodique dans un discours narratif coupé de la situation d'énonciation (*cf. supra*, section 4.3). Un problème se pose alors dans le cas du français : s'il est souvent admis qu'un récit au PS est coupé de la situation d'énonciation<sup>32</sup>, de Swart et Molendijk (2002) montrent que ce n'est pas le cas d'un récit mené au PC. Selon eux, le passé composé reste, même dans un contexte narratif, un temps déictique qui situe l'événement avant un point de référence R qui coïncide avec le présent du narrateur (point S de Reichenbach). En outre, ils montrent que la succession des événements est loin d'être aussi systématique qu'avec le passé simple. Or en comparant (1) et (50), on constate que dans une phrase de forme *Quand P, Q*, les

32 Voir chapitre 3 section 6.1.

événements entretiennent la même relation chronologique avec le PC qu'avec le PS :

(1) *Quand Pierre entra, Marie téléphona.*

(50) *Quand Pierre est entré, Marie a téléphoné.*

De plus, alors que nous avons évoqué *supra* (section 3.1) la possibilité d'une interprétation inverse dans le cas de deux indépendantes au passé composé, cette possibilité disparaît si  $e_p$  et  $e_q$  sont reliés par *quand*. Alors que (51) autorise une interprétation selon laquelle  $e_q$  est la cause de  $e_p$ , (52) semble signifier que Marie a poussé Pierre après (le début de) sa chute.

(51) *Pierre est tombé. Marie l'a poussé.*

(52) *Quand Pierre est tombé, Marie l'a poussé.*

Le point qui nous intéresse ici est le suivant : on ne peut considérer qu'un événement rapporté au PC est pas intégré à la structure temporelle du discours comme mettant à jour une structure épisodique (telle que définie par Sandström). Dès lors, la succession interprétée avec *Quand P, Q* au PC ne peut donc pas s'expliquer par le mécanisme décrit par Sandström.

Revenons maintenant sur l'intérêt de considérer que *quand P* désigne un événement et non un moment. Cette hypothèse permet à la fois de traiter *quand P* comme un adverbial temporel (dénnotant un référent du domaine des événements) et de prédire une relation de *conséquence* entre  $e_Q$  et le référent de *quand P*, cette relation expliquant la succession temporelle :  $e_p < e_Q$ . Or, si  $e_Q$  n'est pas traité comme mettant à jour la structure épisodique d'un discours narratif, rien ne permet plus de prédire une relation de *conséquence* entre les deux événements de la phrase en *quand*. On ne peut donc plus dériver la succession temporelle du fait que *quand P* dénote un événement plutôt qu'un instant. Dès lors, nous n'avons plus d'argument pour motiver cette hypothèse.

### 5.2.3 Bilan

En traitant la subordonnée événementielle comme désignant un référent du domaine des *événements*, Sandström propose de concilier le fait que la subordonnée joue le rôle d'un adverbial de localisation temporelle (ce qui pourrait favoriser l'inférence d'une relation de simultanéité entre  $e_P$  et  $e_Q$ ) et le fait que cependant, les deux événements se succèdent. Si les deux propositions contiennent un événement, il ne s'agit pas d'établir une relation temporelle entre  $e_Q$  et un instant, mais une relation de conséquence entre  $e_Q$  et l'événement  $e_P$ .

La relation de conséquence entre événements, qui est selon Sandström intrinsèque au discours narratif, pourrait suffire à expliquer pourquoi  $e_P$  précède  $e_Q$  dans une phrase de forme *Quand P, Q* au PS, dans un récit coupé de la situation d'énonciation. Mais le fait que la même relation chronologique soit observée dans une phrase au PC suggère que cette relation doit trouver une autre explication.

Nous avons vu que  $e_P$  a un double statut : c'est à la fois un événement et un repère temporel utilisé dans l'interprétation de la principale. Sandström propose d'expliquer la relation chronologique entre  $e_P$  et  $e_Q$  en la dérivant uniquement de la relation logique (de conséquence) que  $e_Q$  entretient avec l'événement  $e_P$ . Dans la section suivante, nous avancerons l'hypothèse que la succession chronologique peut être dérivée de la relation qui existe entre  $e_Q$  et le *repère temporel* que constitue  $e_P$ .

## 6 Le désignatum de *quand P* est un moment

Il est souvent admis qu'une subordonnée temporelle est utilisée pour *localiser* l'événement de la principale (Heinämäki (1978), Kamp et Reyle (1993 : 651)). Il est plus rare que la subordonnée soit explicitement décrite comme une expression *référentielle*. Toutefois, Rohrer (1977 : 6) et Hamann (1989 : 31) avancent explicitement que les subordonnées temporelles relèvent de la même catégorie sémantique que les adverbiaux temporels parce qu'elles sont utilisées pour *désigner un intervalle de temps*. Au sujet de *quand* en français, Vogeleer (1999 : 302) reprend l'hypothèse de Sandström (1993 : 182) selon laquelle *when* ne relie pas deux propositions, mais transforme la subordonnée en un constituant temporel qui permet de désigner un référent utilisé dans l'interprétation de la principale.



Mais alors que Sandström (1993) considère que le désignatum de *when P* est l'événement  $e_P$ , Vogeleeer (1999 : 302) avance que *quand P* désigne un référent présenté comme « *LE temps d'une situation/événement* [ $e_P$ ] ». D'une part, cette formulation permet de considérer que *quand* agit comme la fonction « trace temporelle »  $\tau$  introduite par Krika (1989 : 97) en ce qu'il s'applique à un événement pour renvoyer son intervalle d'occurrence. D'autre part, si *quand* transforme *P* en un constituant temporel, on peut s'attendre à ce que le désignatum de *quand P* soit utilisé de la même manière que celui d'un adverbial du type de ceux que Sandström (1993) appelle « *time adverbials* ». Ces deux derniers points sous-tendent l'analyse que propose Schaden (2007) de la contribution temporelle de *quand* :

« [...] d'abord, *quand* se combine à la subordonnée, sélectionne la trace temporelle de son éventualité et la met en relation avec un intervalle *i*. Ensuite, cet intervalle *i* va localiser l'intervalle d'assertion de la principale comme le ferait une expression temporelle localisante. » (Schaden 2007 :158)

L'hypothèse qui nous intéresse ici est que dans une phrase *Quand P, Q* où *P* décrit un événement, *quand* donne l'instruction d'utiliser  $\tau(e_P)$  dans l'interprétation de *Q* comme on utiliserait le référent introduit par un adverbial de temps. Nous allons tout d'abord voir comment, en se fondant sur cette hypothèse, Laca (2005) propose d'expliquer la relation chronologique qui s'établit entre  $e_P$  et  $e_Q$  dans le cas où  $e_P$  est un événement ponctuel et  $e_Q$  un événement duratif (section 6.2.1). Puis nous verrons que l'explication proposée par Laca (2005) ne permet pas de rendre compte de tous les cas où  $e_P$  précède  $e_Q$ . Nous avancerons finalement que pour expliquer l'interprétation d'une succession temporelle dans *Quand P, Q*, il est nécessaire de revenir sur la relation qui peut s'établir entre un événement et le référent temporel utilisé pour le localiser dans le cas où ce dernier est ponctuel. Nous ferons ici l'hypothèse que le référent temporel précède alors strictement l'événement (section 6.2.2).

### 6.2.1 Laca (2005)

Laca souscrit à l'hypothèse de Vet (2002) qu'un temps « perfectif » (comme le PS) exige que l'événement soit entièrement inclus dans l'intervalle dénoté par

l'adverbial qui le localise. Un problème se pose cependant pour rendre compte de l'interprétation de (53), où l'événement est duratif alors que l'intervalle dénoté par *à 1h30* est ponctuel :

(53) *À 1h30, Marie-Cécile déjeuna.* (Laca 2005 : 54)

Pour résoudre ce problème, Vet (2002) fait appel à la notion de coercion : l'événement ne pouvant être inclus dans l'intervalle dénoté par l'adverbial, on réinterprète la phrase comme décrivant seulement une partie de l'événement qui satisfait cette condition, en l'occurrence le *début* de l'événement. Laca (2005) parle de « transfert inceptif » : (53) peut être paraphrasé par *À 1h30, Marie-Cécile commença à déjeuner*. Selon Laca (2005), la succession interprétée en (54) admet une explication analogue.

(54) *Quand nous arrivâmes à la maison, Marie pleura.* (Laca 2005 : 54)

On peut formuler cette explication de la manière suivante : Marie-pleurer ne pouvant être inclus dans l'intervalle  $\tau(e_p)$ , c'est seulement Marie-commencer-à-pleurer qui est inclus dans cet intervalle.  $\tau(e_p)$  coïncide donc seulement avec le début de  $e_q$ .

Dans le cadre de l'hypothèse que *quand P* désigne l'intervalle  $\tau(e_p)$ , l'analyse proposée par Laca (2005) permet de dériver la relation chronologique entre  $e_p$  et  $e_q$  du seul fait que  $\tau(e_p)$  est utilisé pour localiser  $e_q$ . Cette approche présente un premier avantage : elle nous dispense de recourir à une relation de conséquence entre les deux événements pour expliquer pourquoi ils ne sont pas simultanés, mais se succèdent. De plus, Vet (2002 : 190) remarque que si un événement non ponctuel est combiné à un adverbial ponctuel, l'adverbial localise le début et non la fin de l'événement. Dès lors, la parallèle entre *quand P* et *À 1h30* permet aussi de prédire que dans *Quand P, Q* (avec  $e_p$  ponctuel et  $e_q$  duratif),  $\tau(e_p)$  coïncide toujours avec le début et jamais avec la fin de  $e_q$ . On n'a donc pas besoin de supposer que  $e_q$  est toujours une conséquence de  $e_p$  (et non l'inverse) pour rendre compte du fait que c'est toujours  $e_q$  qui succède à  $e_p$ . Cette contrainte chronologique s'explique par la relation qui s'établit entre l'événement  $e_q$  et l'intervalle de temps  $\tau(e_p)$  dénoté par l'adverbial. Cependant, nous allons voir

maintenant que l'hypothèse d'un transfert inceptif ne suffit pas à expliquer l'interprétation séquentielle de *Quand P, Q*.

### 6.2.2 Problème en suspens et nouvelle hypothèse

Notons que l'approche de Laca (2005) ne prédit une relation de succession que si  $e_P$  est ponctuel alors que  $e_Q$  est duratif. Or cette prédiction ne paraît pas satisfaisante si l'on compare (55) et (56), qui combinent deux événements non-duratifs :

(55) *Quand Marie éternua, Pierre sursauta.*

(56) *Quand Pierre sursauta, Marie éternua.*

Alors que notre connaissance du monde supporte facilement l'inférence d'une relation de conséquence en (55), la phrase (56) décrit une séquence d'événements plus étrange, l'*ordre chronologique* étant l'inverse de celui de (55). Le point qui pose problème est ici le suivant : puisque les deux événements sont ponctuels, il n'y a aucune raison de supposer ici que  $e_Q$  est trop duratif pour être inclus dans  $\tau(e_P)$  ; il n'est pas non plus possible de considérer que  $\tau(e_P)$  inclut seulement le début de  $e_Q$ . La relation de succession temporelle ne peut donc pas s'expliquer par le phénomène de coercion évoqué par Vet (2002) et Laca (2005). Dès lors, il semble nécessaire d'admettre ici que  $e_P$  précède strictement  $e_Q$ .<sup>33</sup>

Considérons maintenant les deux phrases suivantes :

(57) *Quand Marie éternua, Pierre sursauta.*

33 Notons que c'est en ces termes qu'Olsson (1971) décrit la relation entre les deux événements de (i), où seul  $e_P$  est ponctuel :

(i) *Quand il mourut, une complainte exprima en terme touchant la douleur de la France.*

« La première action (mourir) est entièrement terminée avant la deuxième (exprimer la douleur de la France) ait lieu. Aussi ne peuvent-elles coïncider sur aucun point de leur durée. Il n'est pas question de simultanéité, même partielle, ici. » (Olsson 1971 : 41).

De Swart (2010) porte le même jugement sur la relation qui s'établit en (ii) :

(ii) *Quand il entra, tous se levèrent d'un mouvement spontané.*

« [...] il semble inévitable de construire une relation temporelle où l'événement décrit par la principale fait suite à celui rapporté par la subordonnée, sans recouvrement temporel ». (de Swart 2010 : 88).

Enfin, au sujet de (iii) et (iv), Vlach (1993 : 239, 258) parle de succession immédiate.

(iii) *Max left when Mary arrived.* (Vlach 1993 : 239)

(iv) *I'll call you when I reach Chicago.* (Vlach (1993 : 258)

(58) *À huit heures précises, Pierre sursauta.*

Si *quand* est une instruction d'utiliser  $\tau(e_p)$  comme le référent d'un adverbial temporel, il faudrait pouvoir considérer qu'il existe au moins un principe commun dans la façon dont nous situons  $e_Q$  par rapport à  $e_p$ , et celle dont nous situons  $e_Q$  par rapport à l'instant dénoté par *huit heures précises*. Puisqu'il nous paraît clair que (57) reçoit une interprétation séquentielle, il nous semble pertinent de faire l'hypothèse suivante : *si une phrase événementielle comporte un adverbial de temps ponctuel, le référent de l'adverbial précède tout juste l'événement.*

On peut objecter qu'il n'est pas évident qu'en (58), Marie sursaute juste après l'instant dénoté par l'adverbial *à huit heures précises*. Il reste aussi à expliquer pourquoi une expression localisante comme *quand P* (ou *à+SN*) permet d'établir une relation de succession immédiate entre son référent et l'événement qu'il localise, plutôt qu'une simultanéité exacte. De fait, ni *quand* ni *à* n'expriment explicitement une relation de succession. De Swart (1999 : 355) suppose au contraire que la contribution sémantique de *at* et *when* est une relation de recouvrement.

## **7 Ordre discursif et structure temporelle : le cas de « *quand inverse* »**

Nous avons vu *supra* (section 1.2.1) que selon les règles formulées par Hinrichs (1981, 1986) dans le cadre de la DRT, le contenu de *P* doit toujours être intégré à la représentation du discours avant celui de *Q*. Rappelons que ce traitement permet d'expliquer que dans une séquence *Q+quand+P* au PS, l'ordre discursif ne reflète pas l'ordre chronologique des événements. Or en considérant l'exemple (59), de Swart (1999) considère qu'une telle approche n'est pas satisfaisante.

(59) *Nous étions à l'étude quand le proviseur entra, suivi d'un nouveau habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre.*

(Flaubert, *Madame Bovary*)

Selon de Swart, cette phrase véhicule l'effet de sens caractéristique des « *narrative when-clauses* » (ou des subordonnées à *quand* « inverse » selon le terme en usage dans la littérature francophone) :

« The effect is that « suddenly » something happens within the context given by the stative main clause. » (de Swart 1999 : 337)

Le problème identifié par de Swart est alors le suivant. La postposition de la subordonnée étant une condition nécessaire de l'effet « *quand* inverse », il apparaît que l'ordre des propositions n'est pas entièrement neutre dans l'interprétation de la phrase. En (59), la postposition de *quand P* est nécessaire pour que la survenue de l'événement  $e_p$  soit présentée comme une information nouvelle par rapport au contexte décrit par la principale. Or pour rendre compte de cet effet de sens, il faudrait selon de Swart intégrer  $e_p$  à une DRS déjà enrichie par le contenu de  $Q$ , ce que la théorie de Hinrichs ne permet pas. Le problème consiste donc à concilier :

- 1) le rôle phrastique d'adverbial de *quand P*, qui requiert selon Hinrichs que  $e_p$  soit introduit dans la DRS avant le contenu de  $Q$ .
- 2) le statut discursif du référent  $e_p$ ,  $P$  présentant l'existence de cet événement comme une information nouvelle par rapport au contenu de  $Q$ .

Parmi les effets de sens liés à la postposition de l'adverbial, de Swart (1999 : 343) estime que celui qui est propre au *quand* « inverse » est de nature pragmatique et n'affecte pas les conditions de vérité de la phrase. Nous allons ici remettre en question ce dernier point.

Quand il s'agit de décrire la relation chronologique interprétée dans les phrases à *quand* canoniques qui combinent une subordonnée événementielle et une principale stative, on parle de « recouvrement (partiel) » (*cf.* Hinrichs 1986 : 75, Borillo 1988 : 78), d' « inclusion » (*cf.* Kamp et Reyle 1993 : 656, Sandström 1993 : 109), d' « incidence » (*cf.* Borillo 1988 : 78, Laca 2005 : 54) ou de « chevauchement » (*cf.* Schaden 2007 : 26), l'idée étant toujours que l'état décrit par la principale est en vigueur au moment  $\tau(e_p)$ . Il est donc intéressant de constater que dans la littérature sur les phrases à *quand* inverse, qui présentent la même combinaison [ $Q$  stative +  $P$  événementielle], certains auteurs évoquent une notion de succession temporelle :

« La principale [...] décrit un état qui *précède*<sup>34</sup> l'événement décrit par la subordonnée » (Vogeleer 1999 : 311)

« La postposition de la subordonnée [...] est nécessaire pour que l'ordre des propositions soit iconique de l'ordre dans lequel les situations se sont déroulées. » (Le Draoulec 2006 : 43)

Toutefois, les mêmes auteurs ne renoncent pas à une relation de recouvrement/inclusion. Celle-ci est encore explicitement évoquée par Vogeleer (1998) :

« La situation e1 introduite par *quand* est localisée à l'intérieur de l'intervalle associé à e2 ; elle clôt cet intervalle en mettant fin à e2. » (Vogeleer 1998 : 93)

Et Declerck (1997) affirme au sujet des mêmes phrases :

« [...] there is sequential ordering only in the sense that the [head-clause] situation starts before the [*when*-clause] situation. » (Declerck 1997 : 215)

La coexistence d'une relation de recouvrement et de l'intuition d'une succession temporelle trouve une explication dans l'analyse de Vogeleer (1998 : 92) qui souligne l'importance, dans une phrase comme (60), du point de vue du protagoniste a<sub>q</sub> (ici Jean) mentionné dans la principale.

(60) *Jean lisait le journal quand Michel entra.* (Vogeleer 1998 : 81)

Le moment initial auquel a<sub>q</sub> accède à la situation e<sub>q</sub> (qui est une activité de a<sub>q</sub> lui-même) est interprété comme localisé avant le temps de son accès à e<sub>p</sub>, qui coïncide avec le moment où e<sub>p</sub> se produit. Le point de vue du personnage permet donc selon Vogeleer une rupture entre deux temps d'accès non simultanés. Ceci amènerait le récepteur à reconstruire une succession temporelle alors que la relation chronologique entre e<sub>p</sub> et e<sub>q</sub> peut encore être décrite comme un cas de recouvrement.

Cette analyse semble suggérer que la structure temporelle d'une phrase à

---

34 Vogeleer (1999) souligne.

*quand* inverse est la même que celle d'une phrase à *quand* canonique. Pourtant, selon Vogeleer (1998 : 93), une phrase à *quand* inverse comme (60) peut être correctement paraphrasée par (61), où *soudain* relie deux indépendantes :

(61) *Jean lisait le journal. Soudain, Michel entra.*

Une telle paraphrase appelle un commentaire important. Si nous considérons que (61) possède la même structure temporelle que (60), il n'est pas possible de maintenir pour (60) l'hypothèse que fait Hinrichs au sujet des subordinées canoniques, à savoir que *P* fournit le point de référence de *Q*. Vogeleer (1998 : 92) avance explicitement que « [*e<sub>P</sub>*] ne constitue pas un point de référence pour la description de [*e<sub>Q</sub>*] ». Et de Swart (1999 : 337) remarque que cela semble implicitement admis par Kamp et Rohrer (1983) lorsqu'ils commentent (59) :

(59) *Nous étions à l'étude quand le proviseur entra, suivi d'un nouveau habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre.*

(Flaubert, *Madame Bovary*)

Selon Kamp et Rohrer, cet incipit de roman illustre le fait qu'un récit peut débuter avec une phrase à l'imparfait sans qu'aucun antécédent temporel n'ait été fourni par un adverbial de temps. Ils y voient « un procédé stylistique qui exploite la présupposition que le lecteur doit déjà posséder un point de référence temporel auquel peut être ancré l'état décrit par la phrase »<sup>35</sup>.

Le point qui nous intéresse ici est la structure temporelle que l'on fera correspondre à cette séquence de propositions. Si *Q* possède un point de référence présupposé, et que nous interprétons *P* (en (60) et (61)) selon les règles que Kamp et Rohrer proposent pour l'interprétation d'une indépendante, alors le passé simple demande de situer *e<sub>P</sub>* après le point de référence de *Q*. On obtient donc la structure temporelle suivante (*r<sub>Q</sub>* étant mis pour le point de référence de *Q*) :  $e_Q \supseteq r_Q < e_P$ .

De notre point de vue, cette représentation ne présente qu'un seul problème : elle permet que *e<sub>P</sub>* soit situé *largement* après *r<sub>Q</sub>*, et ne permet donc pas de distinguer (59) et (62) du point de vue de leur structure temporelle :

35 Voir Kamp et Rohrer (1983), note 3 page 259. (Nous traduisons) En reformulant cette analyse, de Swart (1999) ajoute que le lecteur *accommode* cette présupposition.

(62) *À un moment, nous étions à l'étude. Plus tard, le proviseur entra.*

Comme le souligne Saez (2011), l'interprétation inverse de *Q quand P* nécessite une relation de « concomittance » entre  $e_Q$  et  $e_P$  :

« [ $e_P$ ] ne saurait interrompre soudainement une situation qui ne se situerait pas dans le même espace-temps qu'elle ». (Saez 2011 : 277)

Ainsi, selon Saez (2011), une phrase à *quand* inverse peut être paraphrasée par : *Q. Soudain, à ce moment-là, P*. La structure temporelle de (64) serait donc la même que celle de (63).

(63) *Nous étions à l'étude quand le proviseur entra.*

(64) *(À un moment), nous étions à l'étude. Soudain, à ce moment-là, le proviseur entra.*

On peut alors décrire la structure temporelle de (63) et (64) dans les termes suivants :

- 1) Il existe un instant  $r_Q$  (présupposé en (63) selon Kamp et Rohrer) qui constitue le point de référence de *Q*. Cet instant  $r_Q$  vérifie l'état  $e_Q$ .
- 2) En (64), *à ce moment-là* indique que le même instant  $r_Q$  est utilisé comme un point de repère pour situer  $e_P$ . D'après l'hypothèse que nous avons formulée *supra* (section 6.2.2),  $e_P$  est donc situé juste après  $r_Q$ . Si *quand* inverse impose la même contrainte en (63), on obtient, pour les deux discours, la structure temporelle suivante :  $e_Q \supseteq r_Q \leq e_P$ .

La conséquence de l'interprétation inverse sur la structure temporelle de la phrase est donc la suivante : au lieu de constituer le point de référence de *Q*,  $\tau(e_P)$  est situé juste après ce point de référence.

Cette analyse nous permet de rendre compte de l'intuition d'une succession temporelle dans l'interprétation de la phrase à *quand* inverse. De fait,  $e_P$  se situe juste après  $r_Q$  et constitue un nouveau point de référence. L'interprétation de *P* met donc à jour la position du point de référence courant par rapport à celle qu'il occupait dans l'interprétation de *Q*. En outre, comme il n'est pas absolument

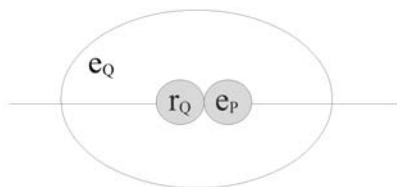


nécessaire que  $e_P$  interrompe  $e_Q$  dans une phrase à *quand* inverse,<sup>36</sup> le fait que  $r_Q$  précède  $\tau(e_P)$  n'empêche pas que  $e_Q$  puisse recouvrir  $e_P$ , exactement comme dans le cas d'un *quand* canonique. Ce qui distingue les deux interprétations est donc la relation entre  $r_Q$  et  $\tau(e_P)$ , mais pas nécessairement la relation entre  $\tau(e_P)$  et  $\tau(e_Q)$ . Considérons par exemple (63) et admettons que  $e_P$  n'interrompe pas  $e_Q$ . On obtiendra respectivement les représentations (63') et (65') pour (63) et sa variante canonique (65) :

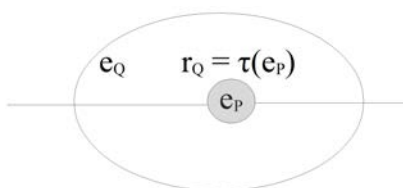
(63) *Nous étions à l'étude quand le proviseur entra.*

(65) *Quand le proviseur entra, nous étions à l'étude.*

(63') Structure temporelle de (63) (*quand* inverse)



(65') Structure temporelle de (65) (*quand* canonique)



Notons enfin que même si  $e_P$  interrompt  $e_Q$ , on peut considérer que  $e_Q$  recouvre  $e_P$  tant que  $e_P$  est un *achèvement*. Reconsidérons (60) :

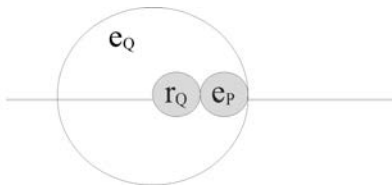
(60) *Jean lisait le journal quand Michel entra.* (Vogeleer 1998 : 81)

Supposons que Michel entre dans la pièce où Jean lit le journal et que cette action

<sup>36</sup> Voir chapitre 2, section 4.2.

soit assez soudaine pour qu'on puisse la considérer comme dépourvue de durée. Si  $e_P$  (Michel-entrer) a pour conséquence l'interruption de  $e_Q$  (Jean-lire-le-journal), alors  $e_Q$  ne cessera d'être vrai qu'après que  $e_P$  aura eu lieu. On peut donc proposer la représentation (60') pour la structure temporelle de (60) :

(60') Structure temporelle de (60) (*quand inverse*)



Nous avons jusqu'ici étudié des exemples de phrases telles que l'effet de sens inverse n'affecte pas la relation chronologie entre  $e_P$  et  $e_Q$ , mais seulement, selon notre hypothèse, la relation entre  $r_Q$  et  $\tau(e_P)$ . Il convient maintenant de remarquer que si  $e_P$  est un *accomplissement*, il est possible que le *début* de  $e_P$  mette fin à l'état  $e_Q$ , si bien que  $e_Q$  ne recouvre pas  $e_P$ . C'est le cas dans la phrase suivante :

(66) *Pierre était tranquillement assis sur le bord du trottoir quand soudain, il traversa la rue en courant.*

Notons que dans le cas d'une interprétation canonique de *Quand P, Q*, on obtient au contraire une relation de recouvrement qui est difficilement conciliable avec notre connaissance du monde, d'où le caractère étrange de (67)<sup>37</sup> :

(67) # *Quand Pierre traversa la rue en courant, il était tranquillement assis sur le bord du trottoir.*

La comparaison de (66) et (67) nous permet de constater que l'interprétation inverse de *Q quand P* peut finalement modifier les conditions de vérité qui seraient celles de la phrase canonique.

Résumons l'effet de *quand* sur la structure temporelle d'une séquence de

<sup>37</sup> L'emploi de l'adverbe *soudain* semble nécessaire en (64) pour que la phrase ne reçoive pas la même interprétation que (65).

propositions :

1) Une première approche, notamment représentée par Kamp et Rohrer (1983), est la suivante : dans un récit au passé simple, le dernier événement mentionné prend généralement place dans le temps après le point de référence de la phrase précédente. Ce constat fonde la règle suivante : dans une séquence d'indépendantes  $Q, P$ ,  $e_P$  est situé après le point de référence précédemment constitué par  $\tau(e_Q)$ .

2) Les règles formulées par Hinrichs (1981, 1986) pour le traitement de *Q when P* (cf section 1.2.1) permettent la prédiction suivante, qui est confirmée dans la plupart des cas : *quand* neutralise l'effet de l'ordre discursif sur la structure temporelle de la phrase. La règle est donc ici : avec *Q quand P* ou *Quand P, Q*,  $e_Q$  est situé après le point de référence précédemment constitué par  $\tau(e_P)$ .

3) Les phrases à *quand* « inverse » suggèrent finalement que d'autres facteurs peuvent toutefois neutraliser l'effet de la sémantique de *quand*. Dans certaines conditions que nous aurons à préciser,<sup>38</sup> avec l'ordre *Q quand P*,  $e_P$  prend place dans le temps juste après le point de référence de *Q*, qui vérifie le prédicat statif  $e_Q$ .

Certains auteurs estiment que les subordonnées à *quand* inverse constituent un cas exceptionnel, à laisser hors de la théorie selon laquelle *Quand P* est un adverbial de temps. C'est notamment le cas de Sandström (1993 : 3). Mais de Swart (1999 : 344) remarque qu'un tel choix est difficilement défendable si l'on considère que la postposition n'est pas une place exceptionnelle pour un adverbial de temps. De plus, Vogeleer (1998) souligne le fait que :

« [...] le terme de *quand* inverse désigne non pas une propriété de surface, par exemple, la postposition de la subordonnée, mais une interprétation particulière que permet, dans certaines conditions, un *quand* postposé. » (Vogeleer 1998 : 79)

Nous avons observé ici que dans les phrases à *quand* inverse, le contenu de *P* postposé joue un rôle discursif comparable à celui d'une indépendante en ce qu'il met à jour la position du point de référence *après* l'interprétation de la proposition précédente, *Q*. Ainsi, il semble bien que *quand P* ne soit pas traité comme un adverbial de temps dans l'interprétation de *Q*.

---

38 Voir chapitre 2, section 4.2.

## 8 Conclusion

En nous fondant sur la proposition de Sandström (1993) au sujet de la sémantique de *when*, nous avons retenu l'hypothèse suivante : dans une phrase de forme [*Quand+P+Q*] ou [*Q+quand+P*], *quand* donne l'instruction de traiter *P* comme la description d'un référent temporel à utiliser dans l'interprétation de *Q*. Suivant notamment Vogeleer (1999), nous avons retenu l'hypothèse que ce référent n'est pas l'événement  $e_P$ , comme l'avance Sandström (1993), mais *l'intervalle d'occurrence* de cet événement, donc un moment du temps. Un problème qui reste en suspens concerne la relation chronologique qui s'établit entre deux événements *non-duratifs* reliés par *quand*. Dans le cadre de l'hypothèse que *quand* fait de  $\tau(e_P)$  un repère pour localiser  $e_Q$ , comment rendre de compte du fait que  $e_P$  *précède*  $e_Q$  ? Pourquoi semble-t-il impossible d'inférer l'ordre inverse,  $e_Q$  précédant  $e_P$ , ou un recouvrement exact ? Dans le chapitre 3, nous tenterons de montrer qu'il existe deux manières tout aussi naturelles de relier l'intervalle d'occurrence d'un événement et le repère temporel qui le localise. La première est l'inférence d'une relation de recouvrement ; la seconde est l'inférence d'une relation de succession immédiate, le repère de localisation précédant l'événement. Nous tenterons d'explicitier dans l'appendice 1 certains facteurs qui déclenchent l'une ou de l'autre de ces inférences dans l'interprétation de *Quand P, Q*. Nous avons enfin avancé, dans la section 7, que dans les phrases à *quand* inverse, *quand* ne neutralise plus l'effet de l'ordre discursif des propositions sur la structure temporelle de la phrase. Quoique ces phrases puissent être considérées comme un emploi très particulier de la structure *Q quand P*, elles constituent un cas où *P* assume un rôle discursif comparable à celui d'une indépendante. Elles soulèvent donc la question suivante : dans quelle mesure l'interprétation canonique de *quand* modifie-t-elle les propriétés discursives de la proposition assertée par *P* ? Nous tenterons de répondre à cette question dans le chapitre 2.

## Chapitre 2 : Rôle sémantique et propriétés discursives du contenu de *P*

Parmi les expressions qui jouent le rôle d'adverbial de référence temporelle, les subordinées temporelles (dont *Quand P*) présentent la particularité suivante : l'expression *P* préfixée par la conjonction se présente sous la même forme qu'une indépendante exprimant une proposition complète. L'objectif de ce chapitre est de répondre à la question suivante : dans quelle mesure le rôle d'adverbial conféré à *quand P* modifie-t-il les propriétés discursives du contenu propositionnel de *P* ? Dans la première section, nous revenons sur l'idée, très répandue dans la littérature, que la proposition exprimée par *P* doit être traitée comme une *présupposition*. En étudiant notamment les propositions de Molendijk (1991) et de Le Draoulec (1999, 2003), nous montrons que les propriétés discursives (dites présuppositionnelles) de *P* ne suffisent pas à considérer ce contenu comme une présupposition ; nous proposons de le traiter comme une assertion dissimulée.<sup>39</sup> Dans la section 2, nous discutons l'hypothèse de Molendijk (1991) selon laquelle la subordinée doit décrire un événement « déjà connu » ou « pas inattendu », ainsi que les critiques formulées par Le Draoulec (1999) au sujet de cette hypothèse. Si Le Draoulec montre que ces contraintes ne sont pas toujours en vigueur, il reste à préciser à quelles conditions elles le sont ou non. Nous tentons de montrer dans la section 3 que la seule contrainte qui pèse invariablement sur le contenu de *P* est liée à son rôle sémantique dans la structure *Quand P, Q* : ce contenu doit être pertinent en tant que description du repère temporel utilisé dans l'interprétation de *Q*. Enfin, dans la section 4, nous proposons de traiter les phrases à *quand* « inverse » comme un cas très particulier dans lequel la conjonction de plusieurs facteurs permet de faire passer la proposition *P* au premier plan des contenus véhiculés par la phrase de forme *Q quand P*. On constate alors que le rôle discursif de *P* entre en conflit avec le rôle phrastique qui lui est conféré par *quand*, au point que *quand P* n'est plus traité comme un adverbial de temps.

---

39 Nous empruntons le terme à Vogeleer (1999 : 314).

## 1 Les propriétés discursives de *P*

Un point globalement admis dans la littérature est que la subordonnée se distingue d'une indépendante en ce que son contenu est présenté comme une « présupposition ». Mais on sait qu'il existe plusieurs conceptions de la présupposition, si bien que comme le souligne Martin (2006 : 166), les auteurs divergent ici sur ce que signifie « présupposer ». Nous ne commencerons donc pas par retenir une conception particulière de la présupposition, mais discuterons les approches de plusieurs auteurs afin de préciser les propriétés du contenu véhiculé par *P* dans la structure *quand P, Q*.

### 1.1 Remarques sur Molendijk (1991)

Molendijk (1991) avance qu'en employant une subordonnée introduite par *quand*, le locuteur suppose que son interlocuteur a déjà connaissance de l'événement  $e_p$  que décrit cette subordonnée<sup>40</sup>. Il fonde cette règle sur l'idée suivante, liée au rôle d'adverbial de la subordonnée :

« it does not make sense to localise a fact with respect to something that is not known ». (Molendijk 1991 : 243)

Il distingue ensuite le cas de subordonnées employées dans une conversation (subordonnées « directement orientées vers la situation d'énonciation »), et celui des subordonnées employées dans un récit (subordonnées « non directement orientées vers la situation d'énonciation »). La première règle est la suivante :

(1) *Quand*-clauses that are oriented to the speech-situation :

The fact of the *quand*-clause is assumed by the speaker to be already part of the hearer's knowledge. (Molendijk 1991 : 255)

En formulant cette règle, Molendijk n'emploie pas le terme de « présupposition ». Toutefois, il signale par ailleurs que si l'événement décrit par *P* ne fait pas préalablement partie des connaissances du récepteur, cet événement sera présenté comme si c'était le cas, phénomène qu'il compare explicitement à

---

<sup>40</sup>« [...] *quand* presupposes the presence in the hearer's mind of certain pre-existing knowledge about the fact reported by the clause containing this connective. » (p. 247)

« l'accommodation de présupposition »<sup>41</sup> définie par Lewis (1979). En commentant cette analyse, Le Draoulec (1999) estime que :

« [Les] observations [de Molendijk] sont parfaitement conformes à la conception pragmatique "classique" de la présupposition - conception selon laquelle le matériau présupposé doit faire l'objet d'une connaissance préalable commune au locuteur et à son interlocuteur. »<sup>42</sup> (Le Draoulec 1999 : 92)

Cette conception de la *présupposition* est retenue par d'autres auteurs, qui ont également recours à la notion d'accommodation de présupposition pour décrire l'interprétation des subordonnées en *when* employées dans le récit. C'est d'abord le cas de Sandström (1993) :

« A when-clause treats its referent as a known referent ; a narrative clause presents it as new. A narrative main clause always adds an event referent to the discourse universe, and updates the episodic structure ; interpreting a when-clause may result in an event being added to the discourse universe, but this addition is the result of accommodation, since referring to an event in a when-clause is equal to presupposing the existence of that event. » (Sandström 1993 : 204)

De même, en décrivant l'interprétation particulière à laquelle donnent lieu les *narrative when-clauses* (qui correspondent aux subordonnées dites « inverses » en français), de Swart (1999 : 357) affirme que l'événement de la subordonnée est à la fois « présupposé » et présenté comme une « nouvelle situation ». Elle ajoute le commentaire suivant :

« [...] such a combination of presupposed and new information is treated by appealing to the notion of accommodation. [...] The presupposition is not present in the context yet but is added in order to keep the utterance interpretable. »  
(de Swart (1999), p. 357)

Compte tenu de ces analyses, il est important de souligner le fait que selon Molendijk (1991), la règle de connaissance préalable pose un problème dans le cas des propositions employées dans un récit :

« Now narratives typically report facts that are not "known beforehand". So it can be concluded from the occurrence of *quand*-clauses in this type of discourse that *quand* does not always have the value described in [(1)]. » (Molendijk 1991 : 248)

41 Voir Molendijk (1991 : 297).

42 Le Draoulec fait plus explicitement référence à Stalnaker (1973, 1974) et Karttunen (1974). Voir Le Draoulec (1999 : 92), note 3.

Il formule alors la règle suivante :

(2) *Quand*-clauses that are not directly oriented to the speech-situation :

The speaker (narrator) assumes that the fact of the *quand*-clause is considered by the hearer (reader) as one of those facts that were more or less expected .

(Molendijk 1991 : 250)

Molendijk considère que cette seconde règle peut être considérée comme une version affaiblie de la première. Il nous semble toutefois important de souligner le point suivant : un événement « attendu » est un événement dont l'existence (dans le monde raconté) n'est pas encore *avérée*. Dès lors, la seconde règle formulée par Molendijk nous permet de mettre en évidence un point commun entre une indépendante et une subordonnée en *quand* employées dans un récit : toutes deux informent le récepteur du fait que l'événement a *effectivement* lieu, ce contenu précis n'étant pas censé appartenir à ses connaissances préalables. Molendijk n'explique pas ce point commun, mais contrairement à Sandström (1993) et de Swart (1999), il n'évoque ni « présupposition » ni « accommodation de présupposition » dans l'interprétation des subordonnées employées dans un récit. Et de fait, on peut au moins remettre en question le recours à l'accommodation pour décrire l'interprétation de ces subordonnées.

### ***Problème posé par le recours à l'accommodation***

Nous avons vu que Sandström (1993) et de Swart (1999) ont recours à l'accommodation de présupposition pour décrire l'interprétation de la subordonnée parce que son contenu serait présenté comme appartenant aux connaissances partagées alors qu'il constitue une information nouvelle pour le récepteur. Certes, dans le cas d'une accommodation, le récepteur ajuste ses connaissances en y ajoutant une présupposition qui constitue pour lui une information nouvelle. Mais on sait aussi qu'une accommodation n'est nécessaire que si une présupposition *manque* au moment où elle est requise pour interpréter un énoncé. Rappelons ici la première formulation proposée par Lewis (1979) :

« Say something that requires a missing presupposition, and straightaway that presupposition springs into existence [...] » (Lewis 1979 : 339)

Si l'on considère le cas des subordonnées en *quand*, il convient de répondre aux



deux questions suivantes :

- 1) À quelle étape de l'interprétation la présupposition que  $e_p$  a eu lieu est-elle requise ?
- 2) Cette présupposition est-elle *manquante* à cette étape de l'interprétation ?

Pour répondre à la première question, rappelons la raison pour laquelle Molendijk suppose que le locuteur doit décrire dans la subordonnée un événement déjà connu de l'interlocuteur : il serait vain de chercher à préciser la localisation de  $e_Q$  à l'aide d'un événement dont l'interlocuteur n'a pas connaissance. Ainsi, il faudrait que le récepteur sache que  $e_p$  a eu lieu pour que *quand P* puisse remplir son rôle sémantique d'adverbial, c'est-à-dire pour que *quand P* désigne un référent temporel.

Pour répondre à la seconde question, considérons cette remarque de Von Fintel (2000) :

« We saw that sentence presuppositions are requirements that the common ground needs to be a certain way for the sentence to do its intended job, namely updating the common ground. Thus, the common ground must satisfy the presuppositional requirements before the update can be performed, not actually before the utterance occurs. » (Von Fintel 2000 : 8-9)

Supposons que l'interprétation de *quand P* consiste à opérer la mise à jour suivante : identifier, par l'intermédiaire de  $e_p$ , un référent temporel. Dans ce cas, il est certes nécessaire que le récepteur admette l'existence de  $e_p$  avant d'opérer la mise à jour demandée par l'adverbial *quand P* ; mais il n'y a pas d'exigence que le récepteur connaisse l'existence de  $e_p$  avant que le locuteur n'énonce *quand P*. Il suffit que le récepteur apprenne l'existence de  $e_p$  en même temps qu'il interprète *quand P* pour que ce contenu appartienne aux connaissances partagées au moment où cela est requis. Si, comme nous l'avons supposé dans la section précédente, une subordonnée employée dans un récit véhicule l'information que  $e_p$  a lieu, alors cette information n'est pas manquante au moment où elle est requise pour que *quand P* joue son rôle d'adverbial. Le recours à l'accommodation n'est donc pas justifié dans ce cas.

En décrivant l'interprétation d'une subordonnée dont le contenu n'est pas préalablement connu du récepteur, Molendijk (1991 : 247) évoque seulement un phénomène *similaire* à l'accommodation de présupposition. On peut maintenant préciser les limites de cette similitude. Le récepteur doit intégrer à ses

connaissances le contenu véhiculé par *P* pour identifier le désignatum de *quand P*, et donc avant de porter un jugement de vérité sur la phrase complète dans laquelle *quand P* joue le rôle d'adverbial de temps. On peut donc estimer que si le récepteur porte un jugement de vérité sur la phrase complète sans objection concernant le contenu propositionnel de *P*, il accepte *tacitement* de tenir ce contenu pour vrai. C'est ce dernier point qui rappelle l'accommodation. Mais contrairement à ce qui se passe dans le cas d'une accommodation, il ne revient pas au récepteur d'ajuster l'état des connaissances partagées pour interpréter la phrase complète. De fait, le contenu qu'il ajoute à ses connaissances est *explicitement* véhiculé par *P*, et n'est donc pas *manquant* au moment où il est requis pour que *quand P* joue son rôle d'adverbial.

### ***Bilan***

Quoique l'hypothèse centrale de Molendijk (1991) soit celle d'une contrainte de connaissance préalable à l'énoncé de *quand P*, nous avons vu qu'il n'emploie pas le terme de « présupposition » dans le cas d'un récit. Notre premier bilan est que dans ce cas au moins, le critère d'appartenance *préalable* aux connaissances partagées n'est pas efficace pour affirmer que le contenu de *P* est « présupposé » au sens pragmatique du terme. De fait, le locuteur (ou narrateur) n'est pas censé faire comme si le contenu de la subordonnée appartenait aux connaissances du récepteur *préalablement* à l'énoncé de *quand P*. Ce n'est donc pas non plus ce critère qui permet de distinguer l'interprétation de la subordonnée de celle d'une indépendante, du moins dans le cas d'un récit. L'une comme l'autre ont pour rôle discursif de mettre à jour la représentation du discours en y introduisant un nouvel événement, la survenue de cet événement étant présentée comme une information nouvelle.

## **1.2 Les propriétés « présuppositionnelles » de *P* selon Le Draoulec (1999, 2003)**

Le Draoulec (1999) propose de rendre compte autrement que Molendijk (1991) des contraintes qui régissent l'emploi de *quand P*. Admettant que la subordonnée temporelle est une construction présupposante, elle se fonde sur la

loi d'enchaînement formulée par Ducrot (1991) pour faire l'hypothèse suivante : « le contenu de la subordonnée ne doit pas soutenir de relation d'enchaînement avec les énoncés environnants »<sup>43</sup>. Ainsi, « l'utilisation d'une subordonnée temporelle suppose qu'on ne lui donne aucun rôle explicite dans l'argumentation ».<sup>44</sup> Le Draoulec (2003) illustre ce point par l'exemple suivant, où il est particulièrement difficile d'interpréter la seconde phrase comme l'explication de l'événement décrit par *P* :

(3) *Mathilde est partie en vacances quand elle a obtenu des jours de congé supplémentaires. (?) En effet, elle avait énormément travaillé sur un projet difficile.* (Le Draoulec 2003 : 179)

Il convient ici de remarquer que le test utilisé par Le Draoulec ne permet pas de distinguer les *présuppositions* de tous les types de contenus qui peuvent être véhiculés par un énoncé. Ainsi, Jayez (2010) signale que les *implicatures conventionnelles* telles que définies par Potts (2005) donnent aussi difficilement lieu à un enchaînement. Si l'on se réfère au « principe d'attachement » formulé par Jayez (2010), le test proposé par Le Draoulec permet cependant de préciser à quel type de contenu la subordonnée ne correspond pas. Le « principe d'attachement » est le suivant :

« In linguistic communication, the AI content provides the preferred site for attachment. » (Jayez 2010 : 332)

Le test proposé par Le Draoulec montrerait donc que la subordonnée ne correspond pas au *contenu mis en discussion* par la structure *Quand P, Q*.

Un autre critère évoqué par Le Draoulec pour mettre en évidence le caractère présuppositionnel de *P* est le fait que l'existence de *ep* continue d'être admise malgré les différentes manipulations de (4a) proposées dans les exemples (4b-d) :

(4a) *Pierre dormait quand Marie est partie.*

(4b) ***Ce n'est pas vrai que Pierre dormait quand Marie est partie.***

43 Martin (2006) signale que cela est peut-être contestable concernant la relation entre *P* et l'énoncé qui précède, mais elle ne développe pas cette critique. Voir Martin (2006 : 168), note 36.

44 Voir Le Draoulec (1999 : 99).

(4c) *Est-ce que Pierre dormait encore quand Marie est partie ?*

(4d) *Si Pierre dormait quand Marie est partie, ils ne se sont pas parlé.*

(Le Draoulec 2003 : 179)

Or la capacité d'un contenu à résister à ces différentes manipulations syntaxiques ne prouve pas non plus qu'il s'agisse précisément d'une présupposition. De fait, Potts (2005 : 39) rappelle que les implicatures conventionnelles résistent aux mêmes manipulations syntaxiques. Et selon Simons *et al.* (2010 : 316), cette propriété (dite de « projection ») est en fait commune à tous les contenus qui ne répondent pas à la question en débat (*Question Under Discussion*) correspondant au topique du discours.

Le bilan de ces remarques est que les différentes propriétés évoquées par Le Draoulec ne permettent pas d'affirmer que dans la structure *quand P, Q*, le contenu propositionnel de *P* doit être traité comme une *présupposition*. Elles indiquent en revanche que ce contenu n'est pas soumis à l'évaluation du récepteur. Il reste que, comme le souligne Le Draoulec (2006) avec l'exemple (5), l'enchaînement ne pose aucun problème avec une subordonnée introduite par un *quand* inverse :

(5) *Julien était perdu dans ses rêves quand Marie appela à l'aide. Il bondit aussitôt à son secours.* (Le Draoulec 2006 : 44)

Ici, on identifie sans difficulté une relation de type *résultat* entre *P* et la phrase subséquente. Ainsi, Le Draoulec estime que les subordonnées introduites par un *quand* inverse ne sont pas présuppositionnelles. Et d'après le principe d'attachement formulé par Jayez (2010), *P* présente dans ces phrases les propriétés d'un contenu mis en discussion. Un point important ici est que *quand* n'empêche donc pas toujours *P* de constituer un contenu mis en discussion. Il reste à préciser à quelles conditions *P* possède ou non cette propriété.

### 1.3 L'effet dissimulant de la structure *Quand P, Q*

Sandström (1993) décrit le rôle sémantique de la proposition introduite par *when* dans les termes suivants :

« [...] a *when*-clause is a temporal adverbial, where a temporal adverbial is any non-argument constituent of the sentence which provide a temporal referent (from the time or event realm) which is used in interpreting the claim made by the sentence as a whole. » (Sandström 1993 :184)

En se fondant sur cette analyse, Vogeleer (1998 : 84) va jusqu'à considérer qu'« une phrase avec *quand* [canonique (et non inverse)] exprime non pas deux, mais une seule proposition ». Dans le cas d'une subordonnée thématique antéposée, comme en (6), Vogeleer (1999) considère que :

« l'assertion porte sur la validité de la principale (la situation  $e_2 = \langle \text{Jean regarde la télévision} \rangle$ ) pour le temps  $t_{e1}$  ». (Vogeleer 1999 : 302)

(6) *Quand je suis arrivé, Jean regardait la télévision.*

Toutefois, en nous fondant sur les remarques de Molendijk (1991), nous avons souligné le fait que dans le cas d'un récit au moins, *P* véhicule une proposition qui peut être interprétée comme une information nouvelle, au même titre que l'*assertion* véhiculée par une indépendante. Nous n'irons donc pas jusqu'à dire que la structure *Quand P, Q* ne véhicule qu'une seule assertion. Mais les analyses proposées par Sandström et Vogeleer permettent d'expliquer pourquoi l'assertion véhiculée par *P* n'est pas mise en discussion : *quand P* devant être traité comme un constituant référentiel dans l'interprétation de la structure complète, le contenu propositionnel de *P* est nécessairement relégué à l'arrière-plan de la proposition exprimée par cette structure, seule soumise à l'évaluation du récepteur.

## **2 Les hypothèses de Molendijk (1991) et de Le Draoulec (1999)**

En nous fondant sur les remarques de Molendijk (1991), nous avons avancé dans la section précédente que, dans le cas d'un discours narratif au moins, *P* véhicule une proposition *assertée*, l'assertion portant sur la survenue de l'événement  $e_p$ . Toutefois, nous n'avons pas encore discuté l'hypothèse centrale de Molendijk (1991), hypothèse selon laquelle l'emploi de *quand P* impose que l'événement décrit par *P* soit préalablement connu du récepteur dans la conversation, et « plus ou moins attendu » dans un récit. Rejetant l'hypothèse de

Molendijk (1991), Le Draoulec (1999) soutient que la seule contrainte que l'on puisse faire valoir est la suivante : « l'utilisation d'une subordonnée temporelle suppose qu'on ne lui donne aucun rôle explicite dans l'argumentation ». <sup>45</sup> En discutant les exemples que Le Draoulec (1999) oppose à l'hypothèse de Molendijk (1991), nous développerons les deux points suivants :

- 1) Employé dans la conversation, *quand P* ne suppose pas toujours une connaissance préalable de  $e_P$  par le récepteur ; la contrainte évoquée par Molendijk ne s'applique en fait qu'à un emploi particulier de *quand P*.
- 2) Dans un discours narratif, il est possible d'utiliser *P* pour décrire un événement inattendu. Mais cela n'est possible que dans certaines conditions, ce dont l'hypothèse de Le Draoulec ne rend pas compte.

## **2.1 Dans une subordonnée orientée vers la situation d'énonciation, $e_P$ doit-il faire l'objet d'une connaissance préalable ?**

Rappelons ici la règle formulée par Molendijk :

- (1) *Quand*-clauses that are oriented to the speech-situation :  
The fact of the *quand*-clause is assumed by the speaker to be already part of the hearer's knowledge. (Molendijk 1991 :255)

Pour illustrer cette contrainte, Molendijk propose de considérer que (7) sera difficilement acceptable si Marc n'est pas censé savoir que la femme du locuteur est partie à Londres :

(7) *Ecoute, Marc, quand ma femme est partie pour Londres hier, elle a oublié de...*

Il arrive toutefois, signale Molendijk, que  $e_P$  ne soit pas connu du récepteur ; le locuteur fait alors comme si c'était le cas, phénomène que Molendijk compare à l'accommodation de présupposition. Il propose de considérer l'exemple (8), énoncé dans une situation où deux collègues discutent des conditions de travail favorables que leur offre leur université, et où le récepteur ne sait pas que le locuteur a auparavant travaillé à Cambridge :

---

45 Voir Le Draoulec (1999 : 99).

(8) *Quand je travaillais à l'université de Cambridge, les conditions étaient plus favorables encore.*

Il propose pour (8) la paraphrase suivante :

(8') *Faisons comme si vous saviez que j'ai travaillé à Cambridge. Je peux vous dire que les conditions y étaient plus favorables encore.*

La principale critique formulée par Le Draoulec (1999) au sujet de cette approche est que Molendijk (1991) ne précise pas clairement à quelles conditions il est légitime ou non de mentionner dans la subordonnée un événement inconnu du récepteur : pourquoi le recours à l'accommodation serait-il possible en (8), mais pas en (7) ? Le Draoulec considère finalement qu'il n'existe pas de contrainte de connaissance préalable dans l'emploi de *quand P*. À l'appui de cette thèse, elle signale que certains contextes peuvent rendre acceptable l'énoncé de (7), que Molendijk juge étrange. Elle propose d'imaginer une situation où le locuteur veut convaincre Marc d'emprunter le Tunnel sous la manche :

(9) *Écoute, Marc, quand ma femme est partie hier pour Londres, les bateaux fonctionnaient très mal.*

Selon Le Draoulec, ce qu'il importe ici de faire comprendre à Marc, c'est que le transport maritime n'est pas fiable. Le contenu de la subordonnée permet alors « de certifier l'information en en donnant l'origine, et de préciser la destination des bateaux » (p. 99). Cette analyse montre qu'il n'est pas nécessaire que  $e_p$  soit préalablement connu pour que *Quand P* reçoive une interprétation acceptable. Rappelons toutefois que Molendijk (1991) fondait explicitement son hypothèse sur l'idée suivante : il serait vain de chercher à préciser la localisation de l'événement de la principale à l'aide d'un événement que l'on ne connaît pas. Or Le Draoulec ajoute au sujet de (9) :

« Dans la mesure où le procès de la subordonnée n'est pas connu de l'interlocuteur, il ne peut proprement lui servir à se repérer dans le temps. La précision temporelle, importante ici, repose sur la présence de l'adverbe *hier*. »

(Le Draoulec 1999 : 98, note 10)

Un point que Le Draoulec n'explique pas mais qui nous intéresse ici est que si la subordonnée de (9) n'a pas vocation à fournir un repère temporel précis, son acceptabilité n'invalide pas entièrement l'hypothèse de Molendijk. De l'acceptabilité de (9), on peut seulement conclure que l'hypothèse de Molendijk est trop forte : elle ne s'applique pas à tous les emplois de *quand P*, parce que l'événement  $e_p$  n'a pas toujours vocation à fournir un repère précis sur la ligne du temps.

## 2.2 Dans une subordonnée non directement orientée vers la situation d'énonciation, $e_p$ doit-il être un événement attendu ?

Nous avons vu que pour les subordonnées employées dans le récit, Molendijk (1991) modifie la règle d'emploi formulée pour les subordonnées employées dans la conversation. La seconde règle est la suivante :

- (2) *Quand*-clauses that are not directly oriented to the speech-situation :  
 The speaker (narrator) assumes that the fact of the *quand*-clause is considered by the hearer (reader) as one of those facts that were more or less expected .  
 (Molendijk 1991 : 250)

Pour illustrer cette contrainte, Molendijk observe que la subordonnée de (10) est parfaitement acceptable, alors que celle de (11), qui décrit un événement inattendu, est « bizarre » :

(10) *Marc se leva et se remit en route. Quand, après deux heures de marche, il atteignit une forêt, il...*

(11) *Marc se leva et se remit en route. Quand il tomba, il...*

Selon Molendijk, cette règle d'attendu peut être considérée comme une version affaiblie de la règle de connaissance préalable. Il considère en effet qu'un événement attendu est un événement dont on sait déjà, en vertu de connaissances générales, qu'il est typiquement susceptible de se produire dans le contexte introduit par le récit. Dès lors, ayant rejeté la règle de connaissance préalable, Le Draoulec (1999), suppose que la règle d'attendu ne se vérifie pas davantage.



Considérant (10) et (11), elle estime que « Molendijk traite de façon inéquitable les deux exemples, en refusant au second les précisions qu'il apporte au premier » (p. 101). Ainsi, elle propose de considérer que la subordonnée de (11) devient plus facilement acceptable en (12) :

(12) *Marc se leva et se remit en marche. Quand, après deux heures de marche épuisante, il tomba, il tenta d'appeler à l'aide.*

Il nous semble toutefois qu'en ajoutant ici la précision « après deux heures de marche épuisante », on rend justement la chute du protagoniste moins inattendue, car il est possible d'interpréter cette précision comme explicitant la cause de sa chute. Ainsi, de notre point de vue, cet exemple n'invalide pas l'hypothèse de Molendijk (1991) mais a plutôt tendance à l'étayer.

Une exception plus évidente à la règle formulée par Molendijk est signalée par Molendijk lui-même, qui remarque que le discours suivant est beaucoup plus acceptable que (11), alors que l'événement de la subordonnée est inattendu :

(13) *Charles Moravagine était un homme très sympathique. Il aimait ses enfants. Il adorait sa femme. Quand, un jour, il fut arrêté par la police pour l'avoir assassinée, tout le monde fut donc fort surpris.*

Selon Molendijk, le cas général est que si *P* mentionne un événement inattendu, ce contenu entre en conflit avec la contrainte d'attendu imposée par *quand*, ce qui produit un énoncé « bizarre », comme en (11). Mais il remarque que dans des cas exceptionnellement acceptables, comme celui de (13),

« la [subordonnée] est normalement suivie d'une principale dont le contenu est compatible avec l'idée de surprise créée par ce conflit chez le lecteur ».

(Molendijk 1991 : 252)

Molendijk ne précise pas plus explicitement quel type de contenu peut être compatible avec cette idée de surprise. Mais Le Draoulec (1999) remarque qu'il n'est pas nécessaire que la principale exprime précisément une réaction de surprise, comme en (13). Selon elle :

« tout ce qui permet d'assurer la continuité du propos (autres types de réactions, explications du geste, conséquences...) est également acceptable. »

(Le Draoulec 1999 : 103)

Elle propose les exemples suivants :

(14) *Quand, un jour, il fut arrêté par la police pour l'avoir assassinée,...*

(a) *personne ne le soupçonna.*

(b) *tout le monde lui trouva d'excellentes d'excuses.*

(c) *tous ses amis se mirent à le détester.*

(d) *sa vie bascula.*

(e) *la rumeur se répandit que son comportement n'avait, en fait, jamais été très clair.*

De notre point de vue, les continuations proposées en (14) par Le Draoulec sont toutes liées à l'idée de conséquence : (a) est la négation d'une conséquence attendue en vertu de nos connaissances générales (généralement, quand un individu est arrêté pour meurtre, un certain nombre de personnes le soupçonnent d'être coupable) ; (b) décrit une conséquence atypique ; (c-e) sont interprétés comme décrivant une conséquence directe de  $e_P$ . Il n'est donc pas évident que la principale puisse accueillir des contenus aussi variés que ne le suggère Le Draoulec. De plus, on remarque que (c-e) décrivent une conséquence dont l'intérêt informatif est particulièrement élevé, puisqu'il s'agit d'un renversement de situation affectant le principal protagoniste. Or, il nous semble possible de montrer que ce type de contenu a ici une grande importance dans l'acceptabilité de la subordonnée.

### ***Comment le contenu de Q peut rétablir l'acceptabilité d'un événement surprenant en P***

Nous avons retenu *supra* (section 1.3) l'hypothèse que *Quand P, Q* dissimule l'assertion véhiculée par *P* à l'arrière-plan de l'assertion principale. On peut alors estimer qu'en utilisant *Quand P, Q*, le narrateur prend en charge l'idée que la survenue de  $e_P$  peut être reléguée à l'arrière-plan de celle de  $e_Q$ . Supposons par

ailleurs qu'à cause de l'intérêt informatif que présente un événement inattendu, un tel événement mérite typiquement de figurer au premier plan de l'information. Cela suffit pour que *quand* déclenche chez le récepteur la présomption suivante : *le narrateur considère que  $e_p$  n'est pas particulièrement intéressant, donc que  $e_p$  n'est pas inattendu.*

Le jugement d'inacceptabilité que Molendijk porte sur une subordonnée comme celle de (11), qu'il qualifie de « bizarre », admet alors l'explication suivante : le récepteur considérant  $e_p$  comme un événement inattendu, il a le sentiment que le narrateur n'accorde pas à cet événement l'importance qu'il mérite. Toutefois, en employant *Quand P, Q*, le narrateur n'a pas pris en charge le jugement que  *$e_p$  n'est pas intéressant*, mais seulement celui que  $e_p$  peut être relégué à l'arrière-plan de  $e_Q$ . Notons maintenant que dans (14 c-e),  $e_Q$  décrit une conséquence de  $e_p$ , et que cette conséquence apparaît comme particulièrement intéressante parce qu'elle constitue un retournement de situation par rapport au contexte précédent. Il s'avère alors qu'en employant la structure *Quand P, Q*, le narrateur a mis en relief cette conséquence, lui réservant le premier plan de l'information. Il ne voulait pas spécialement dire que  $e_p$  n'a rien d'inattendu, et il ne voulait absolument pas dire que  $e_p$  n'est pas intéressant ; au contraire, la phrase complète présente finalement  $e_p$  comme un événement lourd de conséquence.

Notre bilan est ici le suivant : dans la mesure où *Quand P, Q* relègue à l'arrière-plan de l'information le contenu asserté par *P*, il n'est généralement pas approprié d'utiliser *P* pour décrire un événement que le récepteur jugera particulièrement digne d'être mis en discussion parce qu'il est inattendu ou particulièrement lourd de conséquences dans le monde raconté. Cela est toutefois possible si le contenu de *Q* est typiquement de nature à souligner l'importance de l'événement  $e_p$ , et donc à annuler la présomption que le narrateur mentionne  $e_p$  dans la subordonnée *parce qu'il estime que cet événement ne mérite pas d'être mis en discussion*. Nous avons vu que dans les exemples proposés par Le Draoulec, les principales (c) ou (d) satisfont cette condition en décrivant le renversement de situation qui résulte de  $e_p$  ; dans l'exemple (13) proposé par Molendijk, la principale satisfait cette condition en soulignant le caractère inattendu de  $e_p$  aux yeux de protagonistes.

Revenons maintenant aux exemples (14 a-b) proposés par Le Draoulec. Dans ces phrases, le contenu de la principale ne contribue certes pas à souligner le

caractère remarquable de l'événement  $e_P$ . Mais considérée dans son intégralité, la séquence narrative produit bien, nous semble-t-il, l'effet que Molendijk qualifie de « bizarre ». Selon nous, le problème est le suivant : reléguant à l'arrière-plan un événement que le récepteur ne peut considérer que comme très intéressant (car inattendu et potentiellement lourd de conséquences), le narrateur semble ne pas partager le jugement du récepteur, et la principale ne donne aucun indice du contraire.

(15) *Charles Moravagine était un homme très sympathique. Il aimait ses enfants. Il adorait sa femme. Quand, un jour, il fut arrêté par la police pour l'avoir assassinée, personne ne le soupçonna.*

Par ailleurs, on peut expliquer pourquoi ces énoncés ne sont pas aussi inacceptables que ne le prédit l'hypothèse de Molendijk : bien qu'étonnante pour le récepteur, la manière dont l'information est présentée est cohérente par rapport au jugement des protagonistes, qui ne veulent faire aucun cas de l'événement décrit par  $P$ . Précisément parce qu'elle est déviante, la dissimulation de  $e_P$  à l'arrière-plan de l'information sert ici la stratégie d'un narrateur qui adopte ironiquement le point de vue des protagonistes.

### ***Problème posé par l'hypothèse de Le Draoulec (1999)***

L'analyse proposée par Molendijk (1991) contient l'idée que l'acceptabilité d'une subordonnée décrivant un événement inattendu ne peut être sauvée que par un certain type de contenu dans la principale. Ainsi, Molendijk considère que (16) est moins acceptable que (13) parce que la principale n'est pas compatible avec l'idée de surprise déclenchée par le contenu de la subordonnée.

(16) ? *Charles Moravagine était un homme très sympathique. Il aimait ses enfants, il adorait sa femme. Quand, un jour, il fut arrêté par la police pour l'avoir assassinée, ses enfants logeaient chez une tante.*

Rejetant l'hypothèse d'une contrainte d'attendu, Le Draoulec considère que le problème de (16) n'est pas lié au caractère inattendu de  $e_P$ , mais à « l'absence d'à-

propos » de la principale. Ainsi, elle propose de considérer que la même phrase devient parfaitement acceptable en (17), où la principale joue « un rôle médiateur entre ce qui précède et ce qui suit ».<sup>46</sup>

(17) ... *Quand un jour, il fut arrêté par la police pour l'avoir assassinée, ses enfants logeaient chez une tante. Il fut donc, heureusement, assez facile de leur épargner le tapage médiatique.*

De notre point de vue, la continuation imaginée ici par Le Draoulec ne rétablit pas entièrement l'acceptabilité de (16). Bien qu'elle confère plus de pertinence à la principale, elle ne justifie toujours pas que *Quand P* soit utilisé pour décrire un événement inattendu. Ici encore, l'exemple proposé par Le Draoulec ne reprend pas le discours précédant la subordonnée. Or, si l'on reconstitue la séquence narrative dans son intégralité, il nous semble que l'on peut difficilement la trouver naturelle :

(18) ? *Charles Moravagine était un homme très sympathique. Il aimait ses enfants. Il adorait sa femme. Quand un jour, il fut arrêté par la police pour l'avoir assassinée, ses enfants logeaient chez une tante. Il fut donc, heureusement, assez facile de leur épargner le tapage médiatique.*

Selon nous, le problème est ici le suivant : les trois phrases qui précèdent *Quand P* tendent vers la conclusion que Charles Moravagine est un père et un mari aimant ; puis la structure *Quand P, Q* et la phrase suivante tendent vers la conclusion que les circonstances de son arrestation ont été favorables à ses enfants. En reléguant le contenu de *P* dans la subordonnée, le narrateur semble prendre en charge l'idée que ce contenu ne mérite pas d'être mis en discussion, mais constitue seulement la description d'un repère temporel. Or on peut s'attendre à ce que cette idée gêne considérablement le récepteur.

Dès lors, on peut revenir sur l'hypothèse de Le Draoulec (1999) que l'absence d'enchaînement sur le contenu de la subordonnée « suffit à écarter la nécessité de toute autre condition d'emploi ».<sup>47</sup> Notons que dans le cas des subordonnées

<sup>46</sup> Voir Le Draoulec (1999 : 103).

<sup>47</sup> Voir Le Draoulec (1999 : 99).

employées dans la conversation, Le Draoulec remarque elle-même que pour le récepteur, certains contenus *doivent* donner lieu à un enchaînement. Ainsi, elle suppose que si une linguiste française énonce (19), son interlocuteur risque « de ne pas [lui] faire grâce d'un minimum d'explication », <sup>48</sup> compte tenu du caractère surprenant de l'information véhiculée par la subordonnée :

(19) *Quand j'étais chasseur de baleine en Alaska, je souffrais beaucoup du froid.*

Le Draoulec admet ici que si le récepteur trouve  $e_p$  particulièrement surprenant, il pourra refuser le fait que le locuteur n'enchaîne pas sur ce contenu l'interrompre avec une question du type : *Comment, tu as chassé la baleine en Alaska ?* Or il nous semble que le problème est le même dans le cas du récit : en (18) comme en (19), la phrase est « gênante » parce que le narrateur semble considérer que  $e_p$  ne présente pas assez d'intérêt pour être mis en discussion, ce qui ne correspond pas au jugement du récepteur. L'hypothèse de Molendijk (1991) est certes trop forte. Mais en proposant une approche moins restrictive, Le Draoulec (1999) ne rend finalement plus compte de la contrainte qui fonde l'hypothèse de Molendijk.

Notre bilan sera ici le suivant. L'hypothèse de Molendijk (1991) rend compte d'une contrainte orientée vers le récepteur : celui-ci admet difficilement que la survenue de  $e_p$  soit reléguée à l'arrière-plan de l'information s'il juge que cet événement est particulièrement intéressant dans le contexte introduit par le discours précédent. Mais contrairement à ce que prédit l'hypothèse de Molendijk, le fait de mentionner dans  $P$  (donc à l'arrière-plan) un événement inattendu (donc qui présente un grand intérêt informatif pour le récepteur) ne rend pas forcément l'énoncé inacceptable. En effet, ce procédé ne signifie pas définitivement que le narrateur ignore l'intérêt que présente l'événement : le contenu de  $Q$  peut finalement annuler cette présomption et rendre l'énoncé acceptable.

L'hypothèse de Le Draoulec (1999) est orientée vers le narrateur : si celui-ci relègue la survenue de  $e_p$  dans la subordonnée, il prend en charge l'idée que ce contenu ne constitue pas le contenu principal de la structure *Quand P, Q* ; il ne doit donc pas enchaîner sur ce contenu précis dans la phrase suivante. Moins

---

48 Voir Le Draoulec (1999 : 100).

restrictive que celle de Molendijk, cette hypothèse présente un avantage : elle n'exclut pas la possibilité que  $e_p$  décrive un événement inattendu. Mais en retenant uniquement cette hypothèse, Le Draoulec ne rend pas compte du problème suivant : si le narrateur ne veut pas laisser penser (à tort) au récepteur qu'il relègue  $e_p$  à l'arrière-plan *parce qu'il juge que  $e_p$  ne mérite pas d'être mis en discussion*, il faut impérativement que le contenu de  $Q$  annule cette présomption. Or, comme nous l'avons vu, cela n'est possible que si  $Q$  décrit une réaction de surprise (le narrateur montre ainsi qu'il n'ignore pas le caractère surprenant de l'événement) ou une conséquence qui constitue un retournement de situation par rapport au contexte introduit par le discours précédent (le narrateur montre ainsi qu'il n'ignore pas l'importance de la survenue de  $e_p$  dans le monde raconté).

### 2.3 Conclusion

Concernant les subordinées employées dans la conversation, les exemples analysés par Le Draoulec (1999) montrent qu'une connaissance préalable de  $e_p$  par le récepteur n'est pas requise pour tous les emplois de *Quand P*. Nous avons avancé que cette contrainte ne se vérifie que si le récepteur est censé utiliser l'événement  $e_p$  pour identifier un moment précis de la ligne du temps. Il nous reste à préciser l'utilisation que le récepteur fait de ce contenu dans les autres cas.

Concernant les subordinées employées dans le récit, la consistance de l'hypothèse d'une contrainte d'attendu est globalement discutable. D'une part, Molendijk avance seulement que  $e_p$  doit être *plus ou moins* attendu ; d'autre part, il évoque le cas de phrases qui sont acceptables alors même que  $e_p$  est *très* inattendu, si bien que tous les degrés d'expectation semblent finalement possibles. Il reste toutefois à préciser à quelles conditions. En nous fondant sur les exemples proposés par Molendijk (1991) et Le Draoulec (1999), nous avons tenté d'explicitier les conditions particulières dans lesquelles il n'est pas impossible d'utiliser  $P$  pour décrire un événement *très* inattendu. Mais si l'on fait l'hypothèse que, dans la conversation comme dans le récit, *quand P* joue le rôle d'adverbial de temps, la question qui se pose est maintenant la suivante : quelle peut-être la pertinence de la description de l'événement  $e_p$  si cet événement n'est pas assez connu ou attendu du récepteur pour lui fournir un repère temporel identifiable, au même titre qu'un adverbial comme *à huit heures* ou *la semaine dernière* ?

### 3 *P* doit s'interpréter comme la description d'une localisation temporelle

Le bilan de la section 2 est que *quand* n'impose pas nécessairement que *P* décrive un événement déjà connu ou attendu. Nous allons maintenant tenter de montrer que dans une conversation aussi bien que dans un récit, la contrainte qui pèse sur le contenu de *P* est liée à son rôle dans la phrase : parce que *quand P* est un adverbial de temps, l'intégralité du contenu de *P* doit être pertinente en tant que description du repère temporel utilisé dans l'interprétation de *Q*.

#### 3.1 En contexte conversationnel

En étudiant des contextes conversationnels dans lesquels *P* peut décrire un événement inconnu de l'interlocuteur, Le Draoulec (1999) fait la remarque suivante :

« le contenu de la subordonnée est une reprise au moins partielle d'un élément de la situation. » (Le Draoulec 1999 : 97)

Pour illustrer ce point, elle imagine la situation suivante : A et B sont deux voisines de train. A, en pleurs, confie à B qu'elle vient de perdre son amant. Peu compatissante, B réplique :

(20) *Moi, quand mon mari m'a quittée, je n'ai pas versé une larme.*

Le commentaire de Le Draoulec est le suivant :

« On reste là [...] dans le même registre des « ruptures de couple » : *mon mari m'a quitté* répond à *j'ai perdu mon amant*. » (Le Draoulec 1999 : 97)

Le dialogue imaginé par Le Draoulec admet selon nous l'analyse suivante. La question mise en débat par la locutrice de (20) est : *Qui réagit comment au moment d'une rupture ?* Dans ce contexte, le contenu de *P* permet d'identifier un exemplaire du type de moment dont il doit être question dans la phrase. Pour expliciter la stratégie de B, on pourrait reformuler (20) de la manière suivante :



(20') *Moi, au moment où mon mari m'a quittée – peu importe à quel moment c'était, l'important est que j'avais à ce moment-là le même genre de problème que vous aujourd'hui –, je n'ai pas pleuré. Vous pourriez donc vous aussi ne pas pleurer aujourd'hui.*

Même si A n'avait pas connaissance de l'événement  $e_P$  et que par conséquent cet événement ne peut pas lui servir à identifier une zone précise de la ligne du temps,  $P$  permet d'isoler un moment en en donnant une description suffisante pour la conclusion vers laquelle tend la phrase (20).  $P$  remplit donc entièrement sa fonction en tant que description du repère temporel utilisé dans l'interprétation de  $Q$ .

### 3.2 En contexte narratif

Reconsidérons les exemples proposés par Le Draoulec (1999) pour illustrer le fait que dans un récit, si  $e_P$  est inattendu,  $Q$  ne décrit pas forcément une réaction de surprise :

- (14) *Quand, un jour, il fut arrêté par la police pour l'avoir assassinée,...*
- (a) *personne ne le soupçonna.*
  - (b) *tout le monde lui trouva d'excellentes excuses.*
  - (c) *tous ses amis se mirent à le détester.*
  - (d) *sa vie bascula.*
  - (e) *la rumeur se répandit que son comportement n'avait, en fait, jamais été très clair.*

Nous avons souligné le fait que dans tous ces exemples,  $e_Q$  peut être conçu comme une conséquence de  $e_P$ . On peut aussi bien souligner le fait que  $e_P$  est toujours conçu comme la cause de  $e_Q$ . Reconsidérons maintenant la fonction localisante de *quand P* et supposons, comme nous l'avons fait au chapitre 1 (section 6.2), qu'un bon moyen de localiser  $e_Q$  soit de désigner un moment qui précède tout juste  $e_Q$ . Le fait que  $e_P$  soit conçu comme la cause de  $e_Q$  permet précisément l'inférence que  $e_P$  précède tout juste  $e_Q$ . Dès lors, en désignant le moment de  $e_P$ , *quand P* remplit son rôle localisant.

Il est ici intéressant de remarquer que dans un contexte conversationnel, il est toujours possible de décrire la localisation d'un événement à l'aide d'une subordonnée introduite par *quand* décrivant la cause de cet événement :

(21) A - *Quand as-tu cassé ce verre ?*

B - *(Je l'ai cassé) quand je l'ai fait tomber.*

A - *Quand l'as-tu fais tomber ?*

B - *(Je l'ai fait tomber) quand je l'ai lâché.*

Si A cherche à savoir dans quelle zone de la ligne du temps l'événement  $e_Q$  a eu lieu, et qu'il n'avait pas connaissance des événements que B mentionne dans *quand P*, les réponses de B ne lui sont, en contexte, d'aucune utilité. Cependant, les phrases énoncées par B sont irréprochables au plan sémantique car le contenu de *P* est efficace pour décrire un repère temporel.

Notre bilan concernant les phrases proposées en (14) est le suivant : le fait que le contenu de *P* décrive la cause de  $e_Q$  rend ce contenu approprié pour décrire le repère temporel utilisé dans l'interprétation de *Q*. Ainsi, le caractère attendu de  $e_P$  n'est pas une condition nécessaire pour que *P* remplisse sa fonction localisante dans la phrase. Notons cependant que le caractère inattendu de  $e_P$  ne participe nullement à ce que *P* remplisse sa fonction localisante. Ainsi, décrire un événement inattendu dans *P* n'est jamais une manière « normale » d'utiliser la structure *Quand P, Q*. Vogeleer (1999) analyse ce procédé dans les termes suivants :

« Dans le cas de la postposition, l'emploi des subordonnées à information « nouvelle » constitue une stratégie narrative particulière qui permet à l'auteur de superposer deux points de vue différents : celui du narrateur (ou d'un personnage qui raconte quelque chose), pour lequel l'information est « donnée » et celui d'un personnage au moment où il reçoit l'information comme « nouvelle ».<sup>49</sup>

(Vogeleer 1999 : 304)

(22) *Je fus stupéfaite quand elle m'annonça, quelques semaines plus tard, qu'elle avait rompu avec son fiancé. (Beauvoir, Mémoires d'une jeune fille rangée)<sup>50</sup>*

49 Comme le souligne Vogeleer (1999 : 310), il ne s'agit pas toujours pour le personnage d'être surpris par une *information*, comme en (22). Le personnage peut aussi être directement confronté à *l'événement* qui le surprend. C'est ce que nous illustrons ici avec l'exemple (23). Cependant, dans les deux cas, ep cause eq.

50 Exemple cité par Vogeleer (1999: 310).

(23) *Il attendait maintenant, sa montre à la main, et il tressaillit d'étonnement quand deux petits coups furent frappés contre le bois où il tenait collée son oreille, car il n'avait entendu aucun bruit de pas dans la ruelle.* (Maupassant, « Notre cœur »)

Vogeleer n'étudie ici que le cas de *quand P* postposé. Mais il nous semble que cette analyse s'applique aussi bien aux structures, illustrées par (14), où *quand P* est antéposé. Reprenant le terme employé par Vogeleer (1999) pour caractériser la subordonnée postposée de (22), nous parlerons d'une subordonnée « temporelle causale » dans le cas de (23) comme dans celui de (22).

### 3.3 Conclusion

Dans *Quand P, Q* (ou *Q quand P*), *quand P* est un adverbial de temps ; le contenu de *P* n'est donc pas mis en discussion : il a pour seule fonction de décrire un référent temporel utilisé comme repère de localisation dans l'interprétation de *Q*. Ainsi, il n'est généralement pas approprié de se servir de *P* pour rapporter un événement inattendu, ou particulièrement digne d'être mis en discussion. Dans une conversation, le locuteur s'exposerait à être interrompu. C'est ce qu'illustre le dialogue suivant, imaginé par Le Draoulec (1999 : 101) :

(24) - *Quand j'étais chasseur de baleine en Alaska, je souffrais beaucoup du froid.*  
- *Comment, tu as chassé la baleine en Alaska ?*

Dans un récit, la mention d'un événement inattendu en *P* constitue une utilisation très particulière de la structure *Quand P, Q*, qui trouve généralement sa justification dans une stratégie destinée à ménager un « coup de théâtre ». Cet effet repose précisément sur le fait qu'il n'est normalement pas approprié de se servir de *P* pour rapporter un événement inattendu. Et une condition nécessaire de l'acceptabilité de ce genre de phrase est qu'une relation causale entre  $e_P$  et  $e_Q$  permette de concevoir le contenu de *P* comme une description de la localisation temporelle de  $e_P$ . La subordonnée est alors « temporelle causale » (Vogeleer, 1999). Quel que soit le contexte, la contrainte qui s'exerce sur le contenu de *P* est donc directement liée à sa fonction phrastique : ce contenu doit être pertinent en

tant que description du repère temporel utilisé dans l'interprétation de *Q*. *P* n'est donc pas censée véhiculer plus d'information qu'il n'en faut pour remplir cette fonction dans la phrase.

## 4 Qu'est-ce que « *quand inverse* »?

### 4.1 Un emploi déviant de la structure *Quand P, Q*

Nous avons vu dans la section précédente que le narrateur d'un récit peut mentionner en *P* un événement inattendu, mais qu'il s'agit là d'une utilisation très particulière de la structure *Quand P, Q*

- 1) qui n'est acceptable que si *quand P* joue encore son rôle phrastique d'adverbial de localisation ;
- 2) par laquelle le narrateur joue avec le fait que dans *Quand P, Q*, le contenu de *P* n'est pas mis en discussion.

Dès lors, les caractéristiques de l'interprétation « inverse » de *Q quand P* sont particulièrement surprenantes. Reconsidérons l'exemple cité par de Swart (1999) :

(25) *Nous étions à l'étude quand le proviseur entra, suivi d'un nouveau habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre.*

Tout se passe dans cette phrase comme si le contenu de *P* n'était plus soumis aux contraintes qui sont normalement imposées par la sémantique de *quand*. De fait, ce contenu est acceptable alors qu'il n'a aucun rôle localisant dans l'interprétation de *Q*.

Au plan discursif, une propriété caractéristique des subordonnées à *quand inverse*, soulignée par Le Draoulec (2006), est qu'elles donnent lieu à un enchaînement. Ainsi, en (26), la seconde phrase s'interprète sans difficulté comme une conséquence de l'événement décrit par *P* :

(26) *Julien était perdu dans ses rêves, quand Mathilde appela à l'aide. Il bondit aussitôt à son secours.* (Le Draoulec, 2006 : 44)

Or comme nous l'avons vu *supra* (section 1.2), cette propriété est selon Jayez (2010) la caractéristique d'un contenu mis en discussion par la phrase.

Dans le cadre de l'hypothèse que *quand* impose d'interpréter *P* comme la description d'un repère temporel, les structures à *quand* inverse soulèvent donc la question suivante : comment parvient-on à faire de ces structures une interprétation qui entre très nettement en conflit avec la contribution sémantique de *quand* ?

Il nous semble intéressant de reconsidérer ici les termes dans lesquels Vogeleer (1999) analyse l'interprétation des subordonnées véhiculant une information « nouvelle », selon qu'elles sont antéposées ou postposées.

« Dans le cas de l'antéposition, les subordonnées à *quand* qui contiennent une information « nouvelle » sont ressenties comme « bizarres » ou « déviantes » (*cf.* Molendijk, 1991). Dans le cas de la postposition, l'emploi des subordonnées à information « nouvelle » constitue une stratégie narrative particulière qui permet à l'auteur de superposer deux points de vue différents. Celui du narrateur (ou d'un personnage qui raconte quelque chose), pour lequel l'information est « donnée », et celui d'un personnage au moment où il reçoit l'information comme « nouvelle ». » (Vogeleer 1999 : 304)

Nous ferons ici plusieurs remarques :

- 1) Certaines subordonnées antéposées rapportant un événement inattendu sont en fait jugées acceptables par Molendijk (1991) (*cf.* (13)). Nous avons supposé qu'elles le sont parce qu'une relation causale entre *ep* et *eq* permet à *quand P* de jouer son rôle localisant dans l'interprétation de *Q*. Et si la mention d'un événement inattendu en *P* peut être jugée déviante au plan pragmatique, elle trouve toutefois une justification littéraire (dans la recherche d'un effet de « coup de théâtre »).
- 2) Comme l'interprétation des subordonnées temporelles causales rapportant un événement inattendu, l'interprétation des subordonnées à *quand* inverse consiste à trouver une justification littéraire à un emploi déviant de la structure *Quand P, Q*.
- 3) Compte tenu de la contribution sémantique de *quand*, les subordonnées à *quand* inverse devraient en principe être jugées aussi déviantes que celles considérées comme telles par Molendijk (1991), car le contenu de *P* ne peut plus être traité comme la description d'un repère temporel.
- 4) Le caractère déviant des structures à *quand* inverse trouve une justification

littéraire, là où celui des subordonnées antéposées n'en trouve pas.

Si l'on compare les subordonnées à *quand* inverse aux subordonnées antéposées jugés déviantes, on constate que les premières se distinguent des secondes par la propriété suivante : leur contenu est mis en discussion. Nous allons maintenant tenter de montrer que c'est sur cette propriété que repose la justification littéraire qui explique leur acceptabilité.

#### 4.2 Les conditions de l'effet de sens « *quand* inverse »

Deux propriétés formelles de la phrase sont généralement reconnues comme des conditions nécessaires de l'effet de sens « *quand* inverse » :

- 1) l'ordre discursif  $Q+quand+P$  ;
- 2) le contraste entre une principale stativale et une subordonnée événementielle.

Notons que si l'on inverse l'ordre des propositions de (25), le contenu de  $P$  n'est plus mis en discussion ; dès lors, si  $e_P$  est un événement inattendu, on obtient en (27) une phrase semblable à celles que Molendijk (1999) juge inacceptables :

(27) ? *Quand le proviseur entra, suivi d'un nouveau habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre, nous étions à l'étude.*

Et la phrase (23) permet de constater que si  $Q$  est événementielle, le contenu de  $P$  n'est pas non plus mis en discussion, même si  $e_P$  est inattendu. En effet, *car* n'introduit pas l'explication de  $P$ , mais l'explication du contenu asserté par la structure complète, c'est-à-dire le fait que le personnage tressaille au moment décrit par  $P$ .

(23) *Il attendait maintenant, sa montre à la main, et il tressaillit d'étonnement quand deux petits coups furent frappés contre le bois où il tenait collée son oreille, car il n'avait entendu aucun bruit de pas dans la ruelle.* (Maupassant, « Notre cœur »)

Il est cependant connu que l'ordre discursif  $Q+quand+P$  et le contraste entre une principale stativale et une subordonnée événementielle ne sont pas des conditions suffisantes pour obtenir un *quand* inverse. Le point qui nous intéresse ici est que

ces conditions sont nécessaires mais pas suffisantes pour que le contenu de *P* soit mis en discussion.

L'hypothèse que nous avons faite *supra* (section 1.3) permet de considérer que le facteur qui empêche cette mise en discussion est la contribution sémantique de *quand* : en imposant de traiter le contenu de *P* comme la description d'un repère temporel utilisé dans l'interprétation de *Q*, *quand* dissimule la proposition assertée par *P* à l'arrière-plan de celle assertée par la structure complète. Dès lors, il est intéressant de constater que dans bien des exemples de phrases à *quand* inverse, le narrateur a recours à des expressions comme *soudain* ou *tout à coup*, qui ne contribuent en rien à la description d'un repère temporel, mais mettent en relief la survenue de  $e_p$ , c'est-à-dire le contenu *asserté* par *P* (cf. (28) et (29)).

(28) *Pécuchet venait d'en remettre la note à Bouvard quand tout à coup le tonnerre retentit et la pluie tomba.* (Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*)<sup>51</sup>

(29) *Ils étaient convenus, elle et Rodolphe, qu'en cas d'événement extraordinaire, elle attacherait à la persienne un petit chiffon de papier blanc, afin que, si par hasard il se trouvait à Yonville, il accourût dans la ruelle, derrière la maison. Emma fit le signal ; elle attendait depuis trois quarts d'heure, quand tout à coup elle aperçut Rodolphe au coin des halles.* (Flaubert, *Madame Bovary*)

Et dans l'exemple (25), *P* véhicule bien plus d'informations que celles qui seraient requises pour décrire un repère temporel.

(25) *Nous étions à l'étude quand le proviseur entra, suivi d'un nouveau habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre.*

L'interprétation « inverse » de *quand* peut encore être déclenchée si, en vertu de notre connaissance du monde, les éventualités décrites par *P* et *Q* favorisent typiquement l'inférence d'une relation de contraste entre les deux propositions. C'est le cas dans la phrase (30) :

(30) *Il avait décidé de continuer quand un pneu creva.* (Borillo 1988 : 80)

<sup>51</sup> Exemple cité par Benzitoun (2006 : 23, 247, 249) et Saez (2011 : 35, 171).

L'interprétation que l'on fait de (30) correspond très exactement à celle qui caractérise les phrases à *quand* inverse selon Olsson (1971) :

« Dans un cas spécial de postposition, il est question d'un *quand* qui interrompt soudain l'action de la principale, sans que le lecteur y soit préparé par ce qui précède. C'est le *quand* dit « inverse ». » (Olsson 1971 : 80)

Mais les exemples (28) et (29) permettent de considérer que l'effet de sens que décrit Olsson ne caractérise que certaines phrases à *quand* inverse. En effet, en (29), les phrases qui précèdent *Q quand P* révèlent qu'Emma a agi dans le but de provoquer l'arrivée de Rodolphe ; et c'est précisément cet événement qu'elle attend dans le contexte décrit par *Q*. Il paraît donc difficile d'admettre que  $e_P$  interrompt  $s_Q$  « sans que le lecteur y soit préparé ». Précisons que selon Vogeleer (1998), l'interprétation « inverse » de *quand* dans une phrase comme (29) nécessite que l'on attribue au personnage mentionné par *Q* le jugement que  $e_P$  est inattendu. Et l'on peut certes récupérer l'idée qu'après « trois quarts d'heure d'attente », l'espoir d'Emma de voir arriver Rodolphe n'est plus à son maximum. Mais si l'on admet que cette phrase véhicule une notion d' « inattendu », on peut encore suspecter que celle-ci n'est liée qu'à la contribution de *soudain*<sup>52</sup>. Car il nous semble que l'effet de sens « *quand* inverse » reste intact si l'on remplace *soudain* par une expression véhiculant l'idée contraire :

(29') *Emma fit le signal ; elle attendait depuis trois quarts d'heure, quand enfin elle aperçut Rodolphe au coin des halles.*

(29'') *Emma fit le signal ; elle attendait depuis trois quarts d'heure quand, comme prévu, elle aperçut Rodolphe au coin des halles.*

Reconsidérons maintenant le constat, fait par Olsson (1971), que la subordonnée « interrompt l'action de la principale ». Dans l'exemple (28), la périphrase *venir de* indique que l'action (de remettre la note) est déjà achevée au moment où le tonnerre retentit. Et même si l'on traite *Q* comme décrivant l'état résultant de l'action (Pécuchet-venir-de-remettre-la-note-à-Bouvard), cet état n'est pas interrompu par  $e_P$ . (Le tonnerre ne met pas fin au fait que Pécuchet vient de remettre la note à Bouvard.)

<sup>52</sup> Olsson (1971 : 80) écrit que « des adverbes tels que *tout à coup*, *soudain*, soulignent parfois ce que l'action a d'inattendu ». Et Vogeleer (1998 : 93) avance que l'effet de surprise « fait partie du sens lexical de *soudain* ».



Le bilan que nous tirons de ces remarques est que le caractère inattendu de  $e_P$  ou l'interruption de  $s_Q$  par  $e_P$  sont fréquemment, mais pas nécessairement des composantes de l'effet de sens « quand *inverse* ».

En commentant l'exemple (30), Borillo (1988) fait la remarque suivante :

« [...] on veut donner à la subordonnée toute sa valeur événementielle. »

(Borillo 1988 : 80)

Declerck (1997) observe de même au sujet des *narrative when-clauses* :

« Narrative [*when-clauses*] represent their situation as prominent, i.e. as central to the narrative, or at least relatively important. [...] This foregrounding function is what distinguishes narrative [*when-clauses*] from preposed [*when-clauses*] which move the action ahead in time. » (Declerck 1997 : 215)

Selon nous, ces auteurs décrivent ce qui caractérise l'ensemble des phrases à *quand inverse*. Notre hypothèse est la suivante : on fait une interprétation « inverse » de la structure [*Q stative + quand + P événementielle*] dès lors qu'il est *manifeste* qu'en dépit des contraintes liées à la sémantique de *quand*, le narrateur met tout en œuvre pour que *P* ne soit plus traitée comme la description d'un repère temporel et que son contenu propositionnel (c'est-à-dire l'assertion que  $e_P$  a lieu) passe à l'avant-plan de celui de *Q*. Dans ces conditions, la survenue de  $e_P$  est traitée comme le contenu mis en discussion par la phrase.

### 4.3 Conclusion

Dans le cadre de la théorie selon laquelle *quand P* est dans la structure *Quand P, Q* un adverbial de temps, on peut regarder les phrases à *quand inverse* comme une utilisation particulièrement déviante de la structure *Quand P, Q*. Alors que la contribution sémantique de *quand* implique de reléguer le contenu propositionnel de *P* à l'arrière-plan de l'information véhiculée par la phrase, le narrateur utilise différents facteurs de mise en relief pour que le contenu propositionnel de *P* passe finalement au premier plan. Ce qui permet d'expliquer l'acceptabilité de ces phrases, c'est que leur caractère déviant est conventionnellement reconnu comme un procédé littéraire destiné à mettre particulièrement en relief la survenue de  $e_P$ .

Vogeleer (1998) avance que l'interprétation « inverse » de *quand* requiert la superposition de deux points de vue : celui du narrateur, et celui d'un personnage qui est surpris par l'événement de la subordonnée. Il nous semble que si la mise en relief (déviant) de la survenue  $e_p$  doit trouver une justification littéraire, celle-ci ne peut en effet résider que dans l'importance que revêt l'événement aux yeux d'un personnage. Mais comme nous avons tenté de le montrer, les événements surprenants ne sont pas les seuls à justifier une telle mise en relief. Un événement très attendu, par exemple, peut aussi faire l'affaire.

## 5 Conclusion

Nous avons avancé dans ce chapitre que comme une indépendante, une subordonnée introduite par *quand* qui décrit un événement affirme que cet événement a lieu. Ainsi, comme le souligne Le Draoulec (1999), il n'est pas nécessaire que l'événement qu'elle décrit appartienne aux connaissances partagées par les interlocuteurs, ni que cet événement soit attendu. Nous avons tenté de montrer que la seule contrainte qui pèse sur le contenu de la subordonnée est liée à son rôle phrastique : ce contenu doit être pertinent en tant que description d'un repère temporel utilisé dans l'interprétation de  $Q$ . En outre, parce que *quand* dissimule le contenu asserté par  $P$  à l'arrière-plan de celui asserté par  $Q$ , il n'est généralement pas approprié, au plan pragmatique, d'utiliser  $P$  pour rapporter un événement que le récepteur pourrait juger particulièrement digne d'être mis en discussion. Ainsi,  $P$  doit en principe avoir pour seule fonction de décrire le repère temporel utilisé dans l'interprétation de  $Q$ .

## Chapitre 3 : Ontologie et hypothèses pour le traitement de *Quand P, Q*

Considérant différentes propriétés de *Quand P, Q*, nous avons admis d'une part que *P* peut asserter le même contenu qu'une indépendante, d'autre part que *quand P* est un adverbial de temps, *quand* donnant l'instruction d'interpréter *P* comme la description d'un référent temporel à utiliser dans l'interprétation de *Q*. L'objectif du présent chapitre est de formuler les hypothèses qui nous permettront d'expliquer la façon dont, préfixant *P* dans une séquence d'indépendantes *P+Q* (ou *Q+P*), *quand* modifie l'interprétation de cette séquence de propositions.

### 1 Le temps, les instants et les intervalles

Suivant notamment Sandström (1993 : 92), nous admettrons que le temps est un ensemble dense d'instant ordonnés par une relation de précédence. Nous emploierons le terme d'*instant* et le symbole de variable *i* pour désigner un élément du temps conçu comme n'ayant pas de durée ; le terme d'*intervalle* et le symbole de variable *I* pour désigner l'ensemble des instants compris entre deux instants  $i_1$  et  $i_2$  tels que  $i_1 < i_2$ .

La notation  $[i_1 ; i_2]$  désignera l'intervalle incluant tous les instants situés entre  $i_1$  et  $i_2$ , y compris  $i_1$  et  $i_2$ . Nous dirons alors que  $i_1$  est l'*instant initial* et que  $i_2$  est l'*instant final* de cet intervalle. La notation  $]i_1 ; i_2[$  désignera l'intervalle incluant tous les instants situés entre  $i_1$  et  $i_2$ , à l'exclusion de  $i_1$  et  $i_2$ . Nous dirons alors que  $i_1$  est la *borne initiale* et que  $i_2$  est la *borne finale* de cet intervalle.

Nous parlerons de *moment* et utiliserons le symbole de variable *t* pour désigner indifféremment instants et intervalles.

### 2 Les éventualités

Dans le cadre de la DRT, il est courant de traiter tout prédicat verbal pourvu de ses arguments comme une description d'*éventualité*.<sup>53</sup> Un avantage que présente

---

53 Voir notamment de Swart (1998 : 349).

cette approche est qu'elle permet un traitement unifié des prédicats verbaux, comme introduisant un *marqueur de référence* dans la représentation de discours. Toutefois, cette approche ne fait pas consensus dans la littérature sur *quand/when*. Ainsi, Sandström (1993) considère que les prédicats statifs ne doivent pas être traités comme introduisant un référent de discours. Quelle que soit l'approche que l'on adopte, le domaine des éventualités apparaît comme particulièrement hétérogène d'un point de vue ontologique. Nous présentons donc ici les distinctions qui nous seront utiles dans le cadre de ce travail.

## 2.1 Événements et états

Sandström (1993 : 80) souligne le point suivant : en proposant de traiter les événements comme des individus d'un certain type, Davidson (1967) n'a jamais avancé que les états devaient aussi être traités de cette manière. Ainsi, selon Sandström, une approche proprement davidsonienne des prédicats verbaux fait la distinction suivante : les prédicats d'événements introduisent un référent de discours alors que les prédicats statifs ne le font pas. Par exemple, la description d'éventualité événementielle *John éteindre la lumière* dénote un événement, considéré comme un *individu*. Elle permet donc d'introduire un référent *e* dans la représentation du discours. En revanche, une description d'éventualité stative comme *la pièce être sombre* ne dénote qu'une *propriété* pour référent temporel :  $\lambda t. \text{la-pièce-}\hat{e}\text{tre-sombre}(t)$ . Le référent temporel auquel s'applique cette propriété doit donc être introduit par des moyens indépendants. Cette approche contient l'idée, importante dans le cadre de notre étude, que seuls les événements peuvent être conçus comme des objets possédant nécessairement un intervalle d'occurrence borné. Le moment dont un *état* est une propriété doit plutôt être conçu, selon Sandström, comme un intervalle de vérité de la proposition exprimée par la *description d'éventualité* stative.<sup>54</sup>

Dans le cadre de la DRT, les auteurs ne font pas toujours explicitement de distinction ontologique entre événements et états. Ainsi, Hinrichs (1986) considère que pour la simplicité du système, les états peuvent, au même titre que les événements, être traités comme introduisant un référent « e » dans la

---

<sup>54</sup> Voir Sandström (1993), p.87.

représentation du discours<sup>55</sup>. Cependant, Kamp et Reyle (1993) adoptent sur ce point une approche intermédiaire. D'une part, ils considèrent qu'une description d'éventualité stative introduit un référent de discours dans la DRS. D'autre part, ils admettent qu'elle ne décrit pas une entité de même sorte qu'une description d'éventualité événementielle :

« Events involve some kind of change, whereas states do not : that a state obtains over some interval *i* means that some condition remains in force for a duration of *i*. The occurrence of an event, in contrast, seems to imply that some condition, which obtains when the event begins, is terminated by the event and gets replaced by another, « opposite » condition. » (Kamp et Reyle 1993 : 507)

Tout en étant introduit comme un objet dans la DRS, un état est ici décrit comme une *condition* susceptible d'être *en vigueur* sur un certain intervalle de temps. Un événement est en revanche conçu comme une transition entre deux conditions de DRS. En nous fondant sur ce dernier point, nous admettons :

- 1) que l'intervalle d'occurrence d'un événement possède nécessairement deux bornes temporelles ;
- 2) que sa borne initiale est le dernier instant vérifiant la condition de DRS dont l'événement interrompt la validité ;
- 3) que sa borne finale est le premier instant qui vérifie la condition de DRS résultant de l'événement.

Parmi les éventualités qui ne sont pas des événements, on distingue couramment les *activités* et les *états* par le trait [+/- dynamique].<sup>56</sup> Cette distinction n'étant pas cruciale dans le cadre de notre travail, nous utiliserons le mot *état* comme un terme générique pour désigner toute éventualité qui n'est pas un événement.<sup>57</sup>

Suivant Kamp et Reyle (1993), nous traiterons ici les descriptions d'*états* et d'*événements* comme introduisant respectivement un référent *s* et *e* dans la DRS. Nous verrons *infra* (section 3) que la nature stative ou événementielle de l'éventualité décrite par une proposition contraint la relation que la proposition peut établir entre l'éventualité et un moment du temps.

---

55 Hinrichs (1986) considère que les *événements* proprement dit sont des entités atomiques et que les états sont des événements duratifs.

56 Voir Vendler (1967).

57 Dans ce chapitre, nous retiendrons d'autres sortes d'éventualités, que nous appellerons des *états de faits*.

## 2.2 Événements duratifs et non-duratifs

Nous utiliserons ici la restriction de sélection que Laca (2004 : 90) prête à la périphrase *commencer à* pour distinguer événements duratifs (cf. (1)) et non-duratifs (cf. (2)) :

(1) *Pierre a commencé à traverser la rue.*

(2) # *Pierre a commencé à atteindre le sommet.*

Comrie (1976 : 43) remarque que même si l'on filme pour le visionner au ralenti un événement comme Pierre-atteindre-le-sommet, il semblera toujours impossible d'isoler un instant où la transition est en cours. D'après la structure que nous avons prêtée aux événements, le constat est ici le suivant : à l'instant  $i_1$  qui constitue la borne initiale de l'événement, Pierre n'est pas encore au sommet et la transition n'a pas encore commencé ; à l'instant  $i_2$  qui constitue la borne finale de l'événement, Pierre est au sommet et la transition est terminée ; mais il semble impossible d'envisager un instant  $i_3$  situé entre  $i_1$  et  $i_2$  qui vérifie un état intermédiaire. Nous voudrions donc intuitivement que les bornes de cet événement se succèdent *immédiatement*. Ayant admis que le temps est dense, nous ne pouvons cependant pas supposer qu'il n'existe aucun instant entre la borne initiale et la borne finale d'un événement, même si ce dernier est conçu comme non-duratif.<sup>58</sup> Nous proposerons donc une définition pragmatique de la *succession immédiate* (notée  $\leq$ ) entre deux moments :

### Succession immédiate de deux moments :

*Un moment  $t_2$  succède immédiatement un moment  $t_1$  si, compte tenu de la granularité du repérage temporel déterminée par le contexte, la durée de l'intervalle  $]t_1 ; t_2[$  est conçue comme n'étant pas assez significative pour qu'il soit pertinent d'isoler le moindre moment appartenant à cet intervalle.*

Notons que la catégorie des événements non-duratifs ne regroupe pas seulement des événements dont les bornes se succèdent immédiatement. Nous tiendrons également pour non-duratifs les événements que Moens et Steedman

---

<sup>58</sup> Voir Le Poidevin (2003: 111) au sujet des paradoxes auxquels donne lieu la notion de transition immédiate si l'on admet que le temps est dense.

(1988) appellent les *points*. Par exemple : Pierre sursauter, Pierre faire un clin d'œil, Pierre faire un appel de phares.<sup>59</sup> D'une part, leur borne finale n'est pas conçue comme succédant *immédiatement* à leur borne initiale. Dans le cas de Pierre faire un appel de phares, par exemple, on peut typiquement se représenter trois instants  $i_1$ ,  $i_2$  et  $i_3$  tels que :

1)  $i_1 \leq i_2 \leq i_3$  ;

2) les phares sont allumés à l'instant  $i_2$ , mais éteints à l'instant  $i_1$  et à l'instant  $i_3$ .

D'autre part, ces événements restent incompatibles avec *commencer à* :

(3) # *Pierre a commencé à faire un appel de phares.*

Nous définirons finalement un *événement duratif* comme suit :

### **Événement duratif**

*Un événement  $e$  est duratif si, compte tenu de la granularité du repérage temporel déterminée par le contexte, la durée de l'intervalle d'occurrence de  $e$  est assez significative pour qu'il soit pertinent d'isoler différents moments appartenant à cet intervalle, ces moments ne vérifiant pas tous les mêmes états.*

Cette définition permet de traiter les points comme des événements non-duratifs. Dans le cas de Pierre faire un appel de phares, il y a intuitivement un seul instant où les phares sont allumés, et l'on ne peut isoler que cet instant dans l'intervalle d'occurrence de l'événement. Cette définition permet aussi de rendre compte du fait que le trait [+/- duratif] d'un événement peut varier selon le contexte. Ainsi, à l'échelle de nos perceptions, Pierre claquer la porte est typiquement conçu comme une transition immédiate, ce qui explique le caractère étrange de (4) :

(4) ? *Pierre a commencé à claquer la porte.*

Mais s'il est question de commenter une vidéo diffusée au ralenti et que le

---

59 Selon Moens et Steedman (1988), ces événements se distinguent des autres en ce qu'ils n'introduisent pas d'état résultants, et ne sont pas conçus comme des transitions. Smith (1991), qui les appelle *semefactifs*, les considère comme atéliques. Nous traiterons ces éventualités comme des événements en nous fondant sur le fait qu'elles possèdent nécessairement une borne finale. (Si par exemple Pierre commence à faire un appel de phares, et s'arrête à l'instant où les phares sont allumés au lieu de les éteindre aussitôt, il ne sera pas vrai qu'il a fait un appel de phare. Il aura seulement allumé les phares.)

contexte justifie de décomposer le mouvement de Pierre en différentes étapes, l'énoncé de (4) devient parfaitement acceptable.

### 3 L'actualisation temporelle des éventualités

Jusqu'ici, nous n'avons évoqué que l'éventualité dénotée par un prédicat verbal à l'infinitif combiné à ses arguments. Suivant Klein (1994), nous admettons en outre que l'interprétation d'une phrase finie suppose d'établir une relation entre l'éventualité qu'elle décrit et un moment du temps :

« Language has found ways to bring timeless lexical contents and time spans together. We may say that it EMBEDS a lexical content in time, or that it HOOKS UP or LINKS, a lexical content to some time span. This is what an utterance does ». (Klein 1994 : 36)

Pour désigner la relation ainsi établie par une phrase entre l'éventualité qu'elle décrit et un moment du temps, nous emploierons le terme d' « actualisation temporelle », en nous fondant sur l'usage qui en est fait par Borillo *et al.* (2004) dans l'analyse de la seconde phrase de (5) :

(5) *Marie rentra chez elle. Elle termina son travail en un rien de temps.*

« [...] the temporal actualization of the event is put in the foreground : the second sentence in [(5)] says that e2 has taken place at R2 » (Borillo *et al.* 2004 : 258)

Deux idées qui sous-tendent cette analyse nous intéressent ici :

- 1) L'éventualité décrite par la phrase finie est reliée à un moment du temps même si ce dernier n'est pas explicitement désigné par un adverbial. De fait, en (5), *en un rien de temps* ne spécifie qu'une durée.
- 2) L'actualisation temporelle de l'éventualité peut constituer le contenu asserté par la phrase.

Ainsi, nous ferons l'hypothèse que toute phrase finie véhicule un contenu prédicatif qui décrit l'actualisation temporelle d'une éventualité. Pour être en mesure d'explicitier ce type de contenu dans la DRS, nous emprunterons à Allen (1984) les prédicats *Holds* et *Occurs*, que nous appellerons ici des *prédicats*



*d'actualisation temporelle*. Le prédicat *Holds* prend pour arguments une éventualité stative et un moment<sup>60</sup>. La condition de DRS  $Holds(s, t)$  signifie que l'état  $s$  est en vigueur au moment  $t$ . Si  $t$  est un intervalle, l'état  $s$  est en vigueur pour tout instant qui appartient à  $t$ . Notons que la condition  $Holds(s, t)$  ne dit rien de la durée de l'état en dehors de l'intervalle  $t$ . Le prédicat *Occurs* prend pour arguments un événement et un intervalle. La condition  $Occurs(e, I)$  signifie que  $I$  est le plus petit intervalle dans lequel  $e$  a lieu.

Dans le cadre de la DRT, nous poserons les deux règles suivantes :

- 1) Toute phrase finie décrivant une éventualité stative introduit dans la DRS une condition  $Holds(s_n, t_n)$  ;
- 2) Toute phrase finie décrivant une éventualité événementielle introduit dans la DRS une condition  $Occurs(e_n, I_n)$ .

Soit  $\varepsilon_n$  et  $t_n$  deux référents reliés par un prédicats d'actualisation temporelle, nous dirons que  $t_n$  est le *moment d'actualisation* (abrégé TA) de  $\varepsilon_n$ .

Klein (1994) appelle *topic time* le moment auquel une phrase finie relie l'éventualité qu'elle décrit. Il définit en outre ce moment comme l'intervalle pour lequel vaut l'assertion faite par le locuteur<sup>61</sup>. Nous n'identifierons pas à ce concept de *topic time* le TA de l'éventualité décrite par une phrase finie. De fait, nous avons vu que dans certains cas au moins (*cf.* (5)), le TA de l'éventualité décrite par la phrase finie est dans la portée de l'assertion. En effet, une phrase comme (5) asserte une relation entre l'éventualité et son TA. Comme nous allons le voir dans la section suivante, la validité du contenu asserté par la phrase n'a alors pas de limite temporelle.

## 4 Faits et états de faits

La nature ontologique des *faits* est très discutée dans la littérature<sup>62</sup>. Nous emploierons ici le terme de *fait* pour désigner l'entité que constitue l'actualisation temporelle d'une éventualité. Nous admettons donc que dans une DRS, une condition de forme  $A(\varepsilon, t)$  (où  $A$  est un prédicat d'actualisation temporelle,  $\varepsilon_n$  une

<sup>60</sup> Le système d'Allen (1984) ne comporte que des intervalles. Nous admettons ici que le prédicat *Holds* peut aussi prendre un instant comme argument temporel.

<sup>61</sup> Voir Klein (1994 : 4).

<sup>62</sup> Voir notamment Vendler (1967), Asher (1993), Jayez et Godard (1999), Roussarie (2000).

éventualité, et  $t_n$  son TA), constitue un fait. Ayant avancé que toute phrase introduit une condition de cette forme dans la DRS, nous souscrivons à l'hypothèse d'Amsili et Le Draoulec (1996) que toute phrase rend un fait potentiellement disponible pour servir d'antécédent à une expression anaphorique<sup>63</sup>. Sans traiter toute phrase comme introduisant un référent de *fait* dans l'univers de référence de la DRS, nous admettons que toute condition de forme  $A(\varepsilon, t)$  peut être recatégorisée comme la caractérisation d'un fait si cela est requis pour l'interprétation d'une expression anaphorique. Considérons par exemple la séquence de phrases (6 a-b), empruntée à Roussarie (2000) :

(6) (a) *Fred est rentré.*

(b) *Cela a contrarié Vanessa.*

En ignorant pour l'instant la participation des temps verbaux, on peut proposer pour (6a) la DRS suivante<sup>64</sup> :

(6a') Représentation de *Fred est rentré.*

$x$ $e_1$ $t_1$
Fred( $x$ )
$e_1$ : <span style="border: 1px solid black; padding: 2px;">rentrer(<math>x</math>)</span>
Occurs( $e_1, t_1$ )

La dernière condition de (6a') constitue un fait et caractérise donc potentiellement un référent de discours  $f$ . L'interprétation de (6b) permet de mettre à jour (6a') pour obtenir (6'). En (6'), nous traitons *cela* comme introduisant un référent de discours  $f$ , qui doit être mis en équation à un référent de discours préalablement introduit<sup>65</sup>. La dernière condition de (6a') est alors recatégorisée comme la caractérisation d'un fait  $f_1$ , qui sert d'antécédent pour résoudre l'anaphore à l'aide de la condition  $f = f_1$ .

63 Amsili et Le Draoulec (1996) généralisent l'hypothèse d'Asher (1993) que toute phrase événementielle négative rend disponible un fait.

64 En (6a') et (6'), nous adaptons selon notre approche une DRS proposée par Roussarie (2000 : 80).

65 Nous adoptons en cela le traitement des pronoms en usage dans la cadre de la DRT. Voir Kamp et Reyle (1993 : 68) et Corblin (2002 : 19).

(6') Représentation de *Fred est rentré. Cela a contrarié Vanessa.*

x	e <sub>1</sub>	t <sub>1</sub>	f	f <sub>1</sub>	e <sub>2</sub>	y	t <sub>2</sub>
Fred(x)							
e <sub>1</sub> :		rentrer(x)					
f <sub>1</sub> :		Occurs(e <sub>1</sub> , t <sub>1</sub> )					
f = f <sub>1</sub>							
Vanessa(y)							
e <sub>2</sub> :		contrarier(f,y)					
Occurs(e <sub>2</sub> , t <sub>2</sub> )							

La définition des *faits* que nous retenons ici est compatible avec l'idée, largement répandue dans la littérature, que les faits n'ont pas de limites temporelles.<sup>66</sup> Supposons qu'une condition de DRS de forme  $A(\varepsilon_n, t_n)$  décrive un fait  $f_n$ . La relation entre  $\varepsilon_n$  et  $t_n$  décrite par cette condition peut être tenue pour valide à tout moment de la ligne du temps : avant  $t_n$ , elle peut éventuellement être prédite bien qu'elle ne soit pas encore avérée ; après  $t_n$ , elle est définitivement avérée. Cependant  $t_n$  est un intervalle borné, si bien qu'il entretient quant à lui une certaine relation temporelle avec chaque moment de la ligne du temps. Le point qui nous intéresse alors est le suivant : soit  $f_n$  un fait caractérisé par la validité d'une condition  $A(\varepsilon_n, t_n)$ , on peut assigner à tout moment  $t$  de la ligne du temps une propriété complexe qui consiste en la validité de la condition  $A(\varepsilon_n, t_n)$  d'une part, et en la relation temporelle que  $t$  entretient avec  $t_n$  d'autre part. On peut exprimer cette propriété comme en (7), où « RT » exprime une relation temporelle quelconque ( $<$ ,  $>$ ,  $\subseteq$ , ...). Nous appellerons toute propriété de ce type un *état de fait*.

$$(7) \lambda t. [\exists \varepsilon_n \exists t_n A(\varepsilon_n, t_n) \wedge RT(t, t_n)]$$

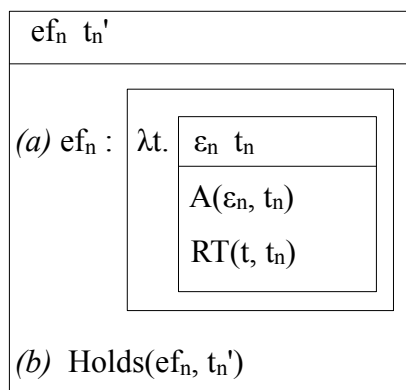
Les états de faits étant, comme les états, des propriétés de moments, nous les traiterons, dans le cadre de la DRT, comme des éventualités pouvant être reliées à

<sup>66</sup> Vendler (1967 : 144) considère que les faits ne peuvent pas « avoir lieu » ni « durer ». Selon Jayez et Godard (1999 : 181) il n'y a aucun moment où un fait commence ou se termine. Roussarie (2000 : 77) décrit les faits comme « atemporels ou éternels ».

un moment par le prédicat *Holds*. Il s'agit toutefois de propriétés plus complexes que les états. Aussi, nous les traiterons comme des éventualités d'une autre sorte et les introduirons dans la DRS en les symbolisant par un référent de discours *ef*.

Nous illustrons avec (8) la représentation d'un état de fait et de son actualisation dans une DRS. La condition (a) caractérise l'état de fait  $ef_n$  comme une propriété (de moment) consistant à entretenir une certaine relation temporelle avec le TA d'une éventualité. La condition (b) décrit l'actualisation de  $ef_n$ .

(8) Caractérisation (typique) et actualisation d'un état de fait



Nous définissons donc un état de fait comme une éventualité dont la caractérisation encode au moins :

- 1) l'actualisation temporelle d'une éventualité ;
- 2) la relation temporelle existant entre  $t_n$  (le TA de l'éventualité enchâssée dans la caractérisation de l'état de fait) et  $t_n'$  (le TA de l'état de fait lui-même).

Les différentes relations temporelles qui peuvent s'établir entre  $t_n$  et  $t_n'$  nous permettent de distinguer les états de faits suivants<sup>67</sup> :

Sortes d'états de faits	Relation temporelle encodée
État de fait <i>rétrospectif</i> ( $ef$ - <i>RÉTRO</i> )	$t_n < t_n'$
État de fait <i>résultant</i> ( $ef$ - <i>RÉSUL</i> )	$t_n \leq t_n'$
État de fait <i>prospectif</i> ( $ef$ - <i>PROSP</i> )	$t_n' < t_n$
État de fait <i>préparatoire</i> ( $ef$ - <i>PRÉP</i> )	$t_n' \leq t_n$
État de fait <i>progressif</i> ( $ef$ - <i>PROG</i> )	$t_n' \subseteq t_n$
État de fait <i>inclusif</i> ( $ef$ - <i>INCLU</i> )	$t_n \subseteq t_n'$

<sup>67</sup> La terminologie que nous employons ici s'inspire en grande partie de l'inventaire des périphrases aspectuelles proposé par Laca (2004 : 89).

Nous évoquerons dans la section suivante les constructions que nous proposons de traiter comme décrivant ces différentes sortes d'états de faits, à l'exception des états de faits inclusifs, que nous n'évoquerons que dans la section 8. En outre, nous évoquerons une sorte d'états de faits supplémentaire dans la section 10 : les états de faits *habituels*.

## **5 De la description d'éventualités à la description d'états de faits : l'aspect grammatical**

La définition que nous avons donnée des états de faits nous permet de proposer une définition de l'*aspect grammatical* qui combine deux approches différentes de cette notion :

- 1) l'approche de Swart (1998), qui définit l'aspect grammatical comme une modification d'éventualité ;
- 2) l'approche de Klein (1994), qui le définit comme une relation temporelle entre la *topic time* de la phrase (*cf. supra*, section 3) et la trace temporelle de l'éventualité décrite par le prédicat verbal à l'infinitif.

Nous proposons de définir l'aspect grammatical comme une fonction de l'ensemble des éventualités sur l'ensemble des états de faits.

Un point qui distingue notre approche de celle de Swart (1998) est le suivant : dans notre approche, l'éventualité de sortie ne peut être ni un événement ni un état ; il s'agit toujours d'un état de fait. Nous admettons en outre, suivant Klein (1994), que l'aspect grammatical encode une relation entre deux moments. Mais nous supposerons ici que ces deux moments sont le TA de l'éventualité d'entrée et le TA de l'éventualité de sortie.

Dans le cadre de la définition de l'aspect grammatical que nous venons de proposer, nous traiterons certaines formes entrant dans la construction de périphrases verbales comme des opérateurs fonctionnels qui, prenant en entrée certaines sortes d'éventualités, renvoient en sortie une certaine sorte d'états de faits.<sup>68</sup> Considérons (9) :

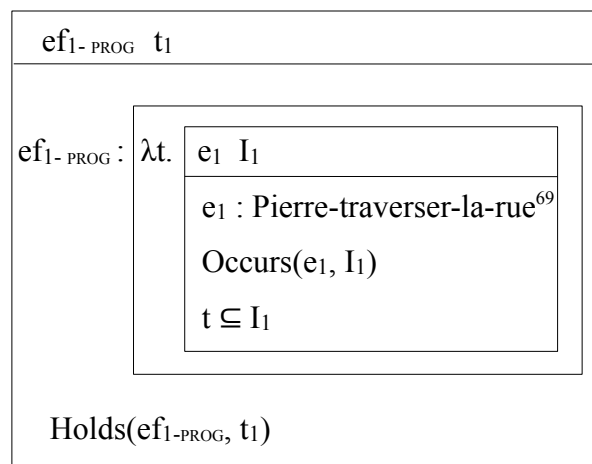
---

<sup>68</sup> Nous ne chercherons pas ici à préciser si ces opérateurs sélectionnent certaines sortes d'éventualités, ni les temps avec lesquels ils peuvent se combiner. Voir Laca (2004, 2005) à ce sujet.

(9) *Pierre est en train de traverser la rue.*

Nous traitons *être-en-train-de* comme un opérateur transformant l'événement d'entrée Pierre-traverser-la-rue en l'ef-<sub>PROG</sub> Pierre-avoir-traversé-la-rue. Nous proposons en (9') une représentation de (9), en ignorant pour l'instant la contribution du temps PRES.

(9') Représentation de *Pierre est en train de traverser la rue.*



Nous admettons que les constructions combinant un auxiliaire à la forme du PRES ou de l'IMP et un participe passé, comme (10a) et (10b), peuvent donner lieu à deux interprétations différentes.

(10a) *Pierre a traversé la rue.*

(10b) *Pierre avait traversé la rue.*

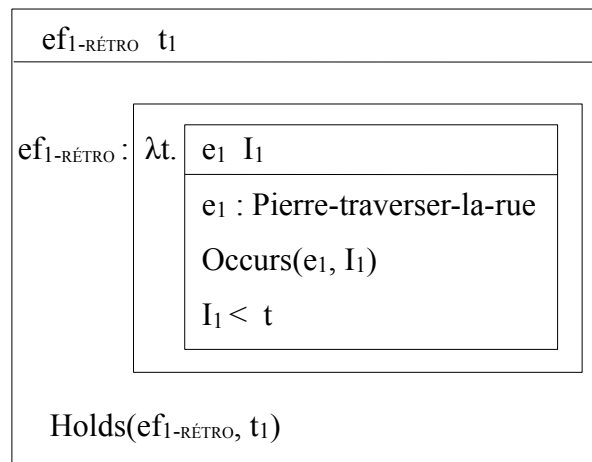
La première consiste à traiter ces phrases comme combinant la description d'événement Pierre-traverser-la-rue et le PC (*cf.* (10a)) ou PQP (*cf.* (10b)). La seconde consiste à les traiter comme comportant un opérateur aspectuel AUX+PP qui transforme l'éventualité d'entrée en ef-<sub>RÉTRO</sub>.<sup>70</sup> La phrase combine alors la description de l'ef-<sub>RÉTRO</sub> Pierre-avoir-traversé-la-rue et le temps PRES (*cf.* (10a)) ou IMP (*cf.* (10b)). Cette seconde interprétation donne lieu à la représentation suivante :

69 Afin de ne pas alourdir la représentation, nous ne détaillons pas ici le traitement de la description d'événement Pierre-traverser-la-rue.

70 De Swart (1993 : 250) avance que dans la subordonnée de (i), la forme composée fonctionne comme un opérateur aspectuel et non comme un temps :

(i) *Quand Anne avait été malade, Paul lui apportait toujours des fleurs.* (de Swart, 1993 : 249)

(10a') Représentation de *Pierre a (déjà) traversé la rue*.<sup>71</sup>



Notons que conçu comme une éventualité, un  $ef\text{-RÉTRO}$  ne peut pas avoir d'instant final. On peut donc s'attendre à ce qu'il ne puisse pas être conçu comme la propriété identifiante d'un intervalle possédant une borne finale, mais seulement comme une propriété qui oppose l'ensemble des instants *postérieurs* au TA de l'éventualité d'entrée à l'ensemble des autres instants.

Nous traiterons *venir-de* (cf. (11)) comme un opérateur transformant une description d'éventualité en description d' $ef\text{-RÉSUL}$ .

(11) *Pierre vient de traverser la rue.*

Les états de faits *résultants* se distinguent des états de faits *rétrospectifs* en ce que le TA de l'état de fait succède *immédiatement* au TA de l'éventualité d'entrée. On obtiendra donc la représentation de (11) en remplaçant, en (10a'), la condition  $I_1 < t$  par la condition  $I_1 \leq t$ . Notons que la durée de l'intervalle pendant lequel un  $ef\text{-RÉSUL}$  est en vigueur semble pouvoir varier considérablement selon le contexte et l'éventualité d'entrée. Si Pierre-venir-de-traverser-la-rue n'est typiquement en vigueur que pendant quelques secondes, Pierre-venir-de-naître peut être conçu comme la propriété d'un intervalle de plusieurs jours. Cependant, les  $ef\text{-RÉSUL}$  se distinguent des  $ef\text{-RÉTRO}$  en ce qu'ils constituent typiquement la propriété d'un intervalle de temps de durée restreinte.

<sup>71</sup> L'adverbe *déjà* nous permet ici d'obtenir sans ambiguïté l'interprétation selon laquelle la phrase combine l'opérateur aspectuel AUX+PP et le temps PRES.

Nous admettons ici que dans certains de leurs emplois, *aller* et *devoir* transforment une description d'éventualité en description d'ef-PROSP.<sup>72</sup> Ainsi, (12) combine une description d'ef-PROSP et le PRES.

(12) *Pierre va/doit traverser la rue.*

De même que l'intervalle de validité d'un ef-RÉTRO n'a pas d'instant final, celui d'un ef-PROSP ne peut pas avoir d'instant initial. En négligeant la contribution du PRES, on peut représenter (12) en remplaçant, en (10a'), la condition  $I_1 < t$  par la condition  $t < I_1$ .

Enfin nous traiterons *être-sur-le-point-de* (cf. (13)) comme transformant une éventualité en un ef-PRÉP.

(13) *Pierre est sur le point de traverser la rue.*

Les ef-PRÉP se distinguent des ef-PROSP en ce que le TA de l'état de fait précède *immédiatement* le TA de l'éventualité d'entrée. En outre, un ef-PRÉP peut, comme un ef-RÉSUL, être typiquement conçu comme la propriété identifiante d'un intervalle borné et de durée restreinte.

## 6 Contribution temporelle des temps verbaux

### 6.1 Deux systèmes de temps

Suivant notamment Weinrich (1964) et Benveniste (1966), nous admettons qu'il existe en français deux systèmes de temps liés à deux modes d'énonciation distincts<sup>73</sup>. Un premier point qui nous intéresse ici est le suivant : dans le premier système, le moment S constitue l'origine du repérage temporel que permettent les temps verbaux, conformément à l'approche de Reichenbach (1947) ; dans le second, le point S est « mis entre parenthèses » (Sandström 1993 : 131), si bien

<sup>72</sup> Nous discuterons dans le chapitre 4 (section 6) la possibilité que la forme *aller*+INF manifeste une valeur temporelle de futur. Mais nous évoquerons dans l'appendice 2 un contexte dans lequel cette forme peut être traitée comme un opérateur d'aspect rétrospectif.

<sup>73</sup> Weinrich (1964) distingue le *récit* et le *commentaire* ; Benveniste (1966) l'*histoire* et le *discours*.



qu'il ne joue plus aucun rôle dans le repérage temporel. Sandström (1993 :134) parle alors d'un système « non déictique ». Nous admettrons que dans ce système, l'origine du repérage temporel est le point de référence courant<sup>74</sup> R<sub>c</sub> dont la localisation temporelle est mise à jour au fil du récit.

Le deuxième point que nous soulignerons est le statut particulier de R<sub>c</sub>. Kamp et Rohrer (1983) avancent qu'en vertu du point de vue d'un protagoniste, le point de référence courant peut acquérir le même statut que le moment de l'énonciation, et devenir le « point de perspective » du discours. Selon eux, c'est ce changement de « perspective temporelle » qui autorise l'emploi d'adverbiaux déictiques comme *maintenant* ou *dans deux jours* dans les discours suivants :

(14) *Finalelement, à 6 heures, M Deferre prit la parole. Maintenant il n'y avait plus que 25 personnes dans la salle.* (Kamp et Rohrer 1983 : 265)

(15) *Kissinger arriva au Caire le 6 juillet. Il allait partir pour Jérusalem dans deux jours.* (Kamp et Rohrer 1983 : 263)

Au sujet de (14), leur commentaire est le suivant :

« If the author uses *maintenant* then the temporal perspective shifts towards the reference point of the last sentence in the [passé simple]. The author tries to give the impression that the situation is viewed from that temporal angle, from the position of someone who could have been attending the debate ».

(Kamp et Rohrer 1983 : 265)

Kamp et Rohrer (1983) estiment cependant que si le narrateur remplace les déictiques *dans deux jours* ou *maintenant* par des adverbiaux dépendants du contexte comme *deux jours après* ou *à ce moment*, le point de perspective du discours est alors le moment de l'énonciation. Ce serait le cas dans les phrases (16) et (17) :

(15) *Finalelement, à 6 heures, M Deferre prit la parole. À ce moment, il n'y avait plus que 25 personnes dans la salle.* (Kamp et Rohrer 1993 : 265)

(16) *Kissinger arriva au Caire le 6 juillet. Il allait partir pour Jérusalem deux jours après.* (Kamp et Rohrer 1983 : 263)

---

74 Cf. chapitre 1, section 1.2.

Cette approche revient à considérer qu'un récit au passé simple peut avoir pour point de perspective le point S. Nous considérerons au contraire, conformément à l'approche de Sandström (1993), que le point S (moment de la narration) ne joue jamais aucun rôle dans l'interprétation d'un récit qui emploie le passé simple. Selon Kamp et Rohrer, l'origine du repérage temporel en (14) et (15) est le point du temps où quelqu'un *aurait pu* assister à la scène. Nous supposons ici qu'à défaut de protagoniste, le récepteur du récit peut assumer le rôle de spectateur qu'évoquent Kamp et Rohrer (1983). C'est ce que suggèrent les termes employés par Weinrich (1964) lorsqu'il explicite la « teneur implicite des temps du *monde raconté* » :

« [...] locuteur et auditeur ne figureront pas comme acteur de ce *theatrum mundi* mais en seront plutôt, pour la durée du récit, les spectateurs [...] ». <sup>75</sup>

L'idée que les temps non-déictiques mettent le récepteur en position de spectateur est aussi présente dans la métaphore qu'emploie Benveniste (1966) pour commenter l'effet produit par le *récit historique* :

« Les événements sont posés comme il se sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire ». (Benveniste 1966 : 241) <sup>76</sup>

La métaphore d'un « horizon » au delà duquel les faits ne sont pas encore avérés pour le récepteur permet de souligner une distinction importante entre deux types de discours narratifs, selon que le récit emploie le système déictique ou le système non-déictique des temps. Dans le premier cas, chaque nouvel événement est traité comme modifiant le monde raconté, comme si son actualisation temporelle n'était pas avérée avant d'être assertée. C'est ce dont rend compte Sandström (1993) en décrivant le mécanisme de mise à jour de la structure épisodique d'un discours narratif :

« Adding a new event referent to the current episodic structure, what I shall call updating it, involves updating the narrative timeline, and also updating the narrative world, in that the event added brings the narrative world to a new E-state ». (Sandström 1993 : 144)

75 Traduction française, Editions du Seuil, 1973, p.44.

76 Cité par Sandström (1993 : 134)

Dans le cas où le système déictique des temps est employé, on sait que les événements que le récit rapporte au passé composé sont situés avant le moment de l'énonciation. Aussi ces événements ne modifient-ils pas l'état du monde commenté. Ce que le récit met à jour, c'est seulement (et éventuellement) l'état des connaissances que les interlocuteurs partagent au sujet du monde commenté.

Nous admettons donc que le propre du système non-déictique des temps est d'exclure le moment de l'énonciation de l'univers de référence du discours.<sup>77</sup> L'origine du repérage temporel dans l'interprétation des temps est alors le point de référence courant  $R_c$ , qui constitue un présent virtuel dans le monde raconté. Ainsi, les événements ou états dont l'actualisation temporelle est ultérieure à  $R_c$  ont, dans le monde narratif, un statut analogue à celui des événements ou états dont l'actualisation est ultérieure à  $S$  dans le monde commenté : le récepteur admet que leur actualisation (ou le *fait* qu'elle constitue) n'est pas encore avérée.

## 6.2 Les temps expriment une relation entre deux moments

Nous avons admis (section 3) que toute phrase finie introduit dans la DRS une condition de forme  $A(\varepsilon_n, t_n)$ , où  $A$  est un prédicat d'actualisation temporelle,  $\varepsilon_n$  une éventualité, et  $t_n$  un moment du temps. Nous faisons ici l'hypothèse que la contribution temporelle du temps verbal est de contraindre la position de  $t_n$  par rapport au moment qui sert d'origine au repérage temporel dans le discours.

Les tableaux (18) et (19) présentent les temps que nous retenons, dans le cadre de cette hypothèse, pour les systèmes déictique et non-déictique. Dans ces tableaux, nous avons utilisé deux descriptions d'éventualités, l'une stative (*Il aime Marie*), l'autre événementielle (*Il dîne*), afin que l'interprétation de

<sup>77</sup> Benveniste (1966 : 239) ne renonce pas à l'idée que le passé simple exprime l'antériorité par rapport au moment de l'énonciation : « Pour qu'ils puissent être enregistrés comme s'étant produit, ces faits doivent appartenir au passé. Sans doute vaudrait-il mieux dire : dès lors qu'ils sont enregistrés et énoncés dans une expression temporelle historique, ils se trouvent caractérisés comme passés ». En revanche, selon Weinrich (1964) : « [...] il n'y a aucune position dans le Temps qui soit hors de portée de l'Imparfait et du Passé simple, ou de leurs équivalents dans d'autres langues. [...] C'est à des événements passés que s'associent préférentiellement ces temps, qui sont dits justement "du passé". [...] Mais ces mêmes temps peuvent aussi bien se rapporter à d'autres positions chronologiques » (Editions du Seuil, 1973, p. 45).

Suivant Sandström (1993), nous admettons que la ligne du temps d'un monde raconté, que le récit soit fictionnel ou non, n'a pas à être reliée à la ligne du temps du monde commenté : « A narrative timeline need bear no relation definable in terms of precedence, &c., to any point on the real timeline. [...] the narrative timeline stands in no clear relation to an utterance event » (Sandström 1993 : 132).

l'exemple ne suppose aucune modification aspectuelle implicite de l'éventualité. En outre, nous avons ajouté *puis* à certains exemples afin d'éviter certaines ambiguïtés. Par exemple, la phrase *Il a dîné* peut s'interpréter comme combinant le présent et une description d'état de fait rétrospectif ou le passé composé et une description d'événement. Intuitivement, *Puis il a dîné* reçoit sans ambiguïté la seconde interprétation.

(18) Contribution temporelle des temps dans le système déictique

$tn < S$	$tn \subseteq S$	$S < tn$
<b>Imparfait</b> <i>Il aimait Marie</i>	<b>Présent</b> <i>Il aime Marie</i>	<b>Futur</b> <i>Il dînera</i>
<b>Passé composé</b> <i>(Puis) il a dîné</i>		<b>Futur composé</b> <i>(Puis) il va dîner</i>

(19) Contribution temporelle des temps dans le système non-déictique

$tn < Rc$	$tn \subseteq Rc$	$Rc < tn$
<b>Plus-que-parfait</b> <i>(Puis) il avait dîné</i>	<b>Passé simple</b> <i>Il dîna</i>	<b>Futur du passé</b> <i>Il dînerait</i>
$tn < S$ ou $tn \subseteq S$		<b>Futur composé du passé</b> <i>(Puis) il allait dîner</i>
<b>Imparfait</b> <i>Il aimait Marie</i>		

Ces tableaux comportent peu de temps. Ainsi, nous admettons que le système déictique ne comporte pas de PQP ni de « futur antérieur », de sorte que les phrases *Il avait dîné* et *Il aura dîné* doivent s'interpréter comme des descriptions d'ef<sub>-RÉTRO</sub> (combinées à l'IMP et au FUT). Nous admettons en outre que le système non déictique ne comporte pas de temps « passé antérieur ». *Il eut dîné* ne peut donc s'interpréter que comme une description d'état de fait rétrospectif combinée au PS.

## 7 Les adverbiaux de localisation temporelle

Il est souvent admis dans la littérature qu'un grand nombre d'adverbiaux de temps ont pour fonction de « localiser » un référent temporel introduit par ailleurs. C'est le cas d'adverbes comme *hier* ou *demain* et de SN de temps introduits ou non par une préposition, comme *en avril*, *à huit heures*, *lundi*, *cette semaine*... Deux questions au moins se posent alors. 1) Qu'entend-on ici par « localiser » ? 2) Quelle entité ces adverbiaux localisent-ils ?

### 7.1 Qu'est-ce que localiser ?

Il est courant de considérer qu'un adverbial de localisation fournit un repère temporel par rapport auquel on situe l'entité à « localiser »<sup>78</sup>. Dans le cadre de la DRT, on traite alors l'adverbial comme suit :

1) On introduit un référent du domaine des moments dans l'univers de référence de la DRS. Selon Bras (2008 : 54), ce traitement rend compte de la capacité des adverbiaux à référer. Suivant Kamp, Genabith et Reyle (2011), nous noterons ici ce référent  $t_{ADV}$ .

2) On introduit une condition de DRS qui traduit la description que l'adverbial donne de son référent. Par exemple, selon Kamp et Reyle (1993 : 616), l'adverbial *on sunday* demande d'introduire la condition « *sunday(t)* ». Ici les SN de calendrier, comme *le 1<sup>er</sup> juillet 2014*, confèrent à  $t_{ADV}$  un statut de repère « absolu » (Bras 2008 : 55) ou « objectif » (Van de Velde 2013 : 49). D'autres SN, comme *le jour de la naissance de Pierre*, ne peuvent désigner une zone précise de la ligne du temps qu'en fonction des connaissances partagées par les interlocuteurs. Notons enfin que l'on traite aussi comme des adverbiaux « de localisation » certains SN dont le contenu « caractérise » (Hamann 1989 : 38) seulement un moment du temps, sans permettre d'identifier son emplacement précis sur la ligne du temps. C'est le cas de *un jour*, *un soir*, etc.

3) On introduit une condition qui exprime une relation temporelle entre  $t_{ADV}$  et l'entité que l'adverbial localise. Selon Kamp et Reyle (1993), cette condition reflète la contribution sémantique de la préposition dans des expressions comme *before ten*, *on April fifth, 1992* ou *after the explosion*.<sup>79</sup>

<sup>78</sup> Voir notamment Sandström (1993 : 103), Kamp et Reyle (1993 : 614), Bras (2008 : 54).

<sup>79</sup> Voir Kamp et Reyle (1993 : 614, 651).

Parce que plusieurs auteurs admettent plus ou moins explicitement l'existence d'une similitude sémantique entre *quand/when* et *à/at*,<sup>80</sup> nous nous concentrerons ici sur le cas des adverbiaux de forme *à+SN*. Pour les besoins de la section suivante, nous admettrons provisoirement que localiser une entité temporelle au moyen de *à+SN*, consiste à *inclure* cette entité dans un intervalle  $t_{ADV}$  dont l'adverbial donne une description. Ce traitement semble rendre compte correctement de l'interprétation des phrases (20) et (21) si l'on admet que l'adverbial localise l'intervalle d'occurrence de l'événement.

(20) *Au début du cours, Pierre a pris des notes.*

(21) *Marie a emménagé dans le quartier **au** printemps dernier.*

Nous verrons cependant *infra* (section 7.3) que ce traitement ne permet pas de rendre compte de l'interprétation de tous les adverbiaux de forme *à+SN*.

## 7.2 Quelle entité l'adverbial localise-t-il ?

À la suite de Reichenbach (1947), plusieurs auteurs<sup>81</sup> admettent qu'un adverbial de localisation localise le *point de référence* de la phrase. L'exemple (22) permet d'étayer cette approche si l'on analyse la phrase comme combinant la description d'événement Pierre-partir et le temps plus-que-parfait. En effet, selon Reichenbach, le plus-que-parfait ordonne le moment de l'événement (E), le point de référence (R) et le moment de l'énonciation (S) selon le schéma suivant :  $E < R < S$ . Et en (22), *à dix heures* désigne un moment situé après l'événement Pierre-partir et avant le moment de l'énonciation.

(22) *À dix heures, Pierre était (déjà) parti.*

80 Comme nous l'avons vu dans le chapitre 1 (section 6.2.1), Laca (2005) suppose que la relation chronologique entre l'éventualité et le moment dénoté par l'adverbial est la même en (i) et (ii) : l'éventualité commence au moment désigné par *Quand P* ou *À 11h30*.

(i) *Quand nous arrivâmes à la maison, Marie pleura.*

(ii) *À 1h30, Marie-Cécile déjeuna.*

Par ailleurs, de Swart (1999: 355) admet que la sémantique de *when* et de *at* est une relation de recouvrement temporel.

81 Voir notamment Partee (1984 : 257), Hinrichs (1986 : 80) et Hamann (1989 : 39-40).

Kamp et Reyle (1993) avancent au contraire qu'un adverbial de localisation localise le moment de l'éventualité<sup>82</sup> décrite par la phrase, ce que peut illustrer la phrase (23), dans un discours où elle serait énoncée après (22) :

(23) *Il était parti à huit heures.*

Ici, l'adverbial *à huit heures* est interprété comme spécifiant le moment de l'événement Pierre-partir, qui précède le point R, lui-même identifié au moment dénoté par *dix heures*.

Selon notre analyse, (22) n'est pas une phrase au PQP décrivant un événement, mais une phrase à l'imparfait décrivant un ef<sub>-RÉTRO</sub>, qui est en vigueur au moment dénoté par *dix heures*. Toutefois, nous ne retiendrons pas l'hypothèse que l'adverbial spécifie le *moment de l'éventualité*, ou « localise » l'éventualité décrite par la phrase. En effet, en (22), l'état de fait Pierre-être-parti peut être déjà en vigueur depuis longtemps<sup>83</sup> au moment que dénote l'adverbial et il restera définitivement en vigueur après ce moment. Il ne paraît donc pas satisfaisant de considérer que l'adverbial « localise » l'état de fait de quelque manière que ce soit. Une formulation qui nous paraît plus satisfaisante pour décrire le rôle de l'adverbial en (22) comme en (23) est la suivante : l'adverbial localise toujours *le TA d'une éventualité*. En (22), *à dix heures* localise un moment où l'état de fait rétrospectif Pierre-être-parti est en vigueur. En (23), *à huit heures* localise le moment où l'événement Pierre-partir a lieu.

L'hypothèse qu'un adverbial de localisation localise *le moment d'actualisation* de l'éventualité présente de notre point de vue les deux avantages suivants :

- 1) elle est compatible avec l'intuition que l'adverbial sert à localiser l'événement.<sup>84</sup> De fait, puisque le TA d'un événement est le plus petit intervalle incluant l'événement, l'adverbial localise indirectement l'événement en localisant son TA.
- 2) elle rend compte du fait que, combiné à un état, un adverbial de localisation ne restreint pas l'intervalle pendant lequel l'état est effectivement en vigueur, mais seulement l'intervalle auquel l'état est relié par le prédicat *Holds*, c'est-à-dire l'intervalle pendant lequel l'état doit être en vigueur pour que la phrase soit tenue

82 Voir Kamp et Reyle (1993 : 515, 614).

83 En effet, si (23) est une continuation de (22), l'état de fait rétrospectif décrit en (22) est en vigueur depuis deux heures.

84 Sandström (1993 : 103) et Bras (2008 : 54) prêtent explicitement ce rôle aux adverbiaux de localisation.

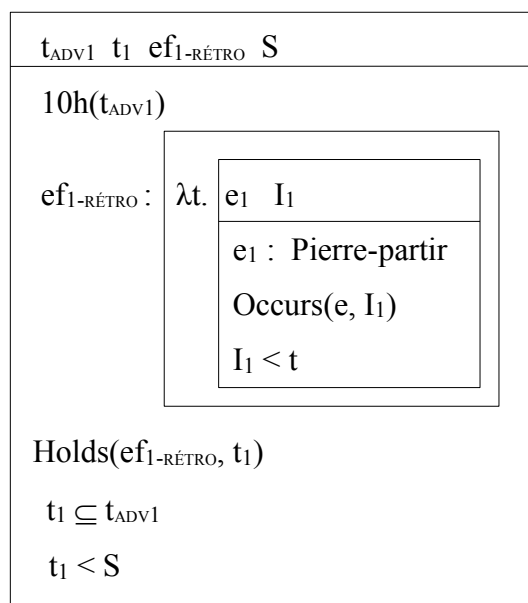
pour vraie. On peut illustrer ce point avec le dialogue (24) :

(24) - *Est-ce que Marie vivait/a vécu à Paris en 2010 ?*

- *Oui, Marie vivait/a vécu à Paris en 2010. Et elle y vit toujours.*

Dans le cadre de l'hypothèse qu'un adverbial localise le TA d'une éventualité, l'interprétation de (22) appelle la remarque suivante : décrivant un état de fait rétrospectif, la représentation de la phrase comporte, selon notre analyse (cf. (22')), deux référents d'éventualités, chacun étant relié à un TA :  $I_1$  est le TA de l'événement  $e_1$  figurant dans la caractérisation de l'état de fait ;  $t_1$  est celui de l'état de fait  $ef_{1-RÉTRO}$ .

(22') Représentation de *À dix heures, Pierre était (déjà) parti.*



Et si (23) est énoncée à la suite de (22), on peut l'interpréter comme décrivant exactement le même état de fait que (22). Ce qui distingue indiscutablement les contenus des deux phrases est le point suivant : en (22), l'adverbial antéposé *À dix heures* localisait  $t_1$ , le TA de l'état de fait ; en (23), l'adverbial postposé *à huit heures* localise  $I_1$ , le TA de l'événement enchâssé dans la caractérisation de l'état de fait.

De ce point de vue, il est intéressant de préciser qu'il paraît difficile d'exprimer le même contenu que la séquence discursive (22)-(23) en une seule phrase combinant les deux adverbiaux<sup>85</sup> :

<sup>85</sup> Voir Schaden (2007 : 61-62) et Landman (2004 : 103) pour une discussion à ce sujet.



(25) ? *À dix heures, Pierre était parti à huit heures.*

Nous défendrons *infra* (section 8) l'hypothèse que cette phrase n'est pas agrammaticale, mais pose un problème d'ordre pragmatique et n'est pas appropriée pour exprimer le même contenu qu'un discours où le locuteur énoncerait (23) à la suite de (22).

### 7.3 Le cas des adverbiaux ponctuels de forme *à+SN*

Dans la section 7.1, nous avons provisoirement admis qu'un *adverbial de localisation* de forme *à+SN* a pour fonction d'introduire un référent  $t_{ADV}$  dont il donne une description,  $t_{ADV}$  *incluant* le TA d'une éventualité décrite par la phrase. Or cette approche se heurte au problème suivant : comme le signalent notamment Sandström (1993) et Vet (2002), certaines phrases combinent un adverbial conçu comme ponctuel à un événement duratif (*cf.* (26)), de sorte qu'il est impossible de considérer que  $t_{ADV}$  inclut l'intervalle d'occurrence de l'événement :

(26) *Marie-Cécile déjeuna à 1 heure de demie.* (Vet 2002 : 190)

Au sujet de ces phrases, Sandström (1993 : 105) avance que l'adverbial désigne la borne initiale de l'événement. Cependant nous avons vu (*cf.* chapitre 1, section 6.2.2) que cette interprétation pourrait ne pas concerner seulement les phrases combinant un adverbial *ponctuel* et un événement *duratif*. L'interprétation que l'on fait de (27) peut constituer un argument en faveur de cette approche :

(27) *Au signal du starter, les coureurs prirent leur départ.*

Ici, *à* autorise l'inférence d'une relation de succession immédiate plutôt que de recouvrement exact. Cette relation chronologique est compatible avec l'inférence que les-coureurs-prendre-leur-départ est la conséquence directe du signal du starter. En outre, il semble que *quand* autorise exactement les mêmes inférences en (28) :

(28) *Quand le starter donna le signal, les coureurs prirent leur départ.*

L'interprétation de phrases comme (27) et (28) autorise le bilan suivant : *localiser* un moment  $t_n$  (le TA d'un événement  $e_n$ ) à l'aide d'une expression comme *quand P* ou *à+SN* ne consiste pas forcément à *inclure*  $t_n$  dans le moment  $t_{ADV}$  décrit par l'adverbial, mais peut aussi consister à concevoir  $t_{ADV}$  comme la borne initiale de  $t_n$ .<sup>86</sup>

Y a-t-il maintenant quelque raison de supposer qu'en (29), le moment désigné par l'adverbial *n'inclut* pas, mais *précède tout juste* l'intervalle d'occurrence de Marie-éternuer, événement conçu comme non-duratif ?

(29) *À huit heures, Marie éternua.*

L'ontologie que nous avons choisie ici nous permet tout d'abord d'avancer qu'un référent  $t_{ADV}$  *ponctuel* ne peut jamais inclure l'intervalle d'occurrence d'un événement. De fait, qu'il soit conçu comme duratif ou non, un événement est une transition qui a lieu dans un intervalle compris entre deux instants distincts  $i_1$  et  $i_2$ , tels que l'événement n'a pas encore eu lieu à  $i_1$  et a déjà eu lieu à  $i_2$ . Il est donc exclu, si le temps est dense, que l'intervalle d'occurrence  $]i_1 ; i_2[$  d'un événement soit identifié avec un unique instant  $i_{ADV}$ .<sup>87</sup>

Reste à préciser pourquoi un adverbial ponctuel semble toujours fournir une borne *initiale* à l'intervalle d'occurrence de l'événement. Au sujet de (26), Vet (2002 : 190) remarque que l'adverbial devrait en principe pouvoir localiser le début ou la fin de l'événement, et suppose que l'on choisit le début « pour des raisons pragmatiques ». Souscrivant ici à cette analyse, nous risquons l'explication suivante. Parce que nous ne sommes pas libres de remonter le temps, il est souvent plus important, si nous portons un intérêt quelconque à l'occurrence d'un événement, de savoir à quel moment cet événement commence que de savoir à quel moment il se termine. C'est en effet *avant* l'événement que l'on peut se

86 Nous souscrivons ici à l'analyse de Sandström (1993 : 105) selon laquelle si une phrase combine un adverbial ponctuel à un événement duratif, l'adverbial décrit la borne initiale de l'événement. Mais nous étendons cette analyse au cas où l'événement est non-duratif.

87 Supposons que l'on isole un instant  $i_{adv}$  tel que  $i_1 < i_{adv} < i_2$ . Si le temps est dense, il faut alors admettre qu'il existe un instant  $i_3$  et un instant  $i_4$  tel que  $i_1 < i_3 < i_{ADV} < i_4 < i_2$ . Le référent  $i_{ADV}$  introduit par l'adverbial ne peut donc jamais inclure l'ensemble des instants appartenant à l'intervalle  $]i_1 ; i_2[$ .

préparer à exercer une influence quelconque sur son déroulement, à y assister, à en tirer un profit quelconque, ou au contraire tenter de l'empêcher, etc. À la fin de l'événement, il est déjà trop tard. Ainsi, si un événement est daté avec une granularité telle que le repère de localisation fourni est conçu comme un instant, il semble courant de considérer cet instant comme celui où il faut se tenir prêt à ce que l'événement ait lieu, et non comme celui où l'événement vient d'avoir lieu.

L'interprétation des phrases où  $\dot{a}+SN$  désigne un repère ponctuel autorise le bilan suivant :

- 1) L'interprétation séquentielle que reçoit *Quand P, Q* en (28) ne remet pas en question l'hypothèse que *quand P* est un adverbial de temps.
- 2) Au moins dans le cas où l'adverbial introduit un référent *ponctuel*  $i_{ADV}$  et que l'entité à localiser est l'intervalle d'occurrence  $I_n$  d'un *événement*,  $i_{ADV}$  est conçu comme une borne de  $I_n$ , si bien que la relation chronologique qui s'établit entre  $i_{ADV}$  et  $I_n$  est la succession immédiate. En outre, il y a au moins une très forte tendance à ce que  $i_{ADV}$  constitue la borne *initiale* de l'événement, donc à ce que  $i_{ADV}$  précède tout juste  $I_n$ , et non l'inverse.

Nous fonderons sur ce bilan la règle suivante : si une phrase combine la description d'un événement à un adverbial ponctuel, le référent  $i_{ADV}$  introduit par l'adverbial précède immédiatement l'intervalle d'occurrence de l'événement,  $I_n$ . On introduira donc dans la DRS la condition  $i_{ADV} \leq I_n$ .

## 8 États de faits, adverbiaux et structure de l'information

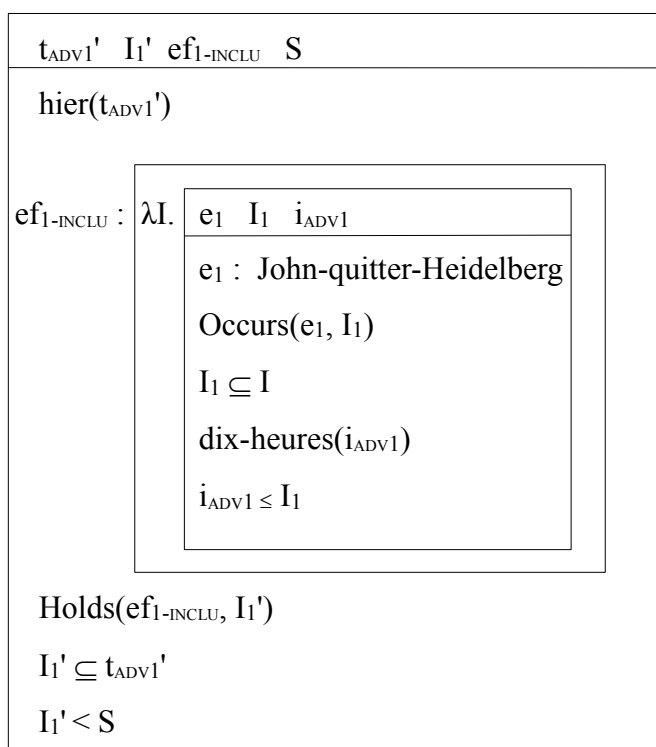
Nous avons avancé *supra* (section 7.2) que les phrases décrivant un état de fait introduisent deux référents d'éventualités, chacun étant relié à un TA par un prédicat d'actualisation temporelle. Ainsi, deux moments sont susceptibles d'être localisés par un adverbial : le TA de l'état de fait décrit par la phrase finie, et le TA de l'éventualité enchâssée dans la caractérisation de l'état de fait. Considérons l'exemple (30), emprunté à Klein (1994) :

(30) *Yesterday, John left Heidelberg at ten.* (Klein 1994 : 165)

(*Hier, John a quitté Heidelberg à dix heures.*)

L'analyse de Klein est la suivante : d'une part, l'adverbial postposé à *dix heures* modifie le contenu lexical *John quitter Heidelberg* ; d'autre part, l'énoncé assigne le contenu *John quitter Heidelberg à dix heures* à l'intervalle désigné par *hier*. Selon notre analyse, cette phrase décrit un état de fait inclusif (cf. *supra*, section 4) John-quitter-Heidelberg-à-dix-heures dont le TA est localisé par l'adverbial *hier*. Nous représentons (30) en (30') :

(30') Représentation de *Hier, John a quitté Heidelberg à dix heures*.



Klein (1994 : 164) remarque en outre que l'adverbial antéposé, toujours thématique, a une valeur contrastive : son emploi n'est approprié que si l'intervalle désigné s'oppose à un autre, auquel on aurait pu assigner le même contenu. Et l'on tire en effet facilement de (30) l'inférence qu'hier se distingue d'au moins un autre jour où il n'est pas le cas que John quitte Heidelberg à dix heures. Nous ajouterons que si l'adverbial à *dix heures* est en focus, l'inférence que l'on tire de (30) est plus précisément la suivante : l'intervalle localisé par *hier* se distingue d'au moins un autre intervalle où le même type d'état de fait inclusif est vérifié (il est aussi le cas que John quitte Heidelberg à un moment inclus dans l'intervalle), mais où la localisation du TA de l'événement John-quitter-Heidelberg n'est pas la même

(John quitte Heidelberg à une autre heure). C'est donc finalement l'heure du départ de John qui oppose l'intervalle localisé par *hier* à (au moins) un autre intervalle.

Nous fonderons sur cette analyse de (30) les deux hypothèses suivantes :

1) Dans une phrase décrivant un état de fait, un adverbial postposé et en focus localise toujours le TA de l'éventualité enchâssée dans la caractérisation de l'état de fait.

À titre d'exemple, reconsidérons le cas où la phrase (22) serait énoncée après (23) (*cf. supra*, section 7.2).

(22) *À dix heures, Pierre était (déjà) parti.*

(23) *Il était parti à huit heures.*

Dans ce contexte, (23) s'interprète comme décrivant l'état de fait rétrospectif Pierre-être-parti, et l'adverbial *à huit heures* localise le TA de l'événement enchâssé dans la caractérisation de l'état de fait : Pierre-partir.<sup>88</sup>

2) Si la phrase comporte en outre un adverbial antéposé localisant le TA de l'état de fait, le contenu de l'adverbial en focus oppose le TA de l'état de fait à au moins un autre moment :

1) qui vérifie le fond de l'information, donc le même type d'état de fait ;

2) qui ne vérifie pas le contenu de l'adverbial en focus.

La phrase (30) nous a permis d'étudier le cas où une phrase spécifiant deux localisations différentes décrit un état de fait inclusif. On peut illustrer par (31b) le cas où la phrase décrit un état de fait rétrospectif :

(31) (a) - *Pourquoi Pierre revient-il plus tard aujourd'hui qu'hier ?*

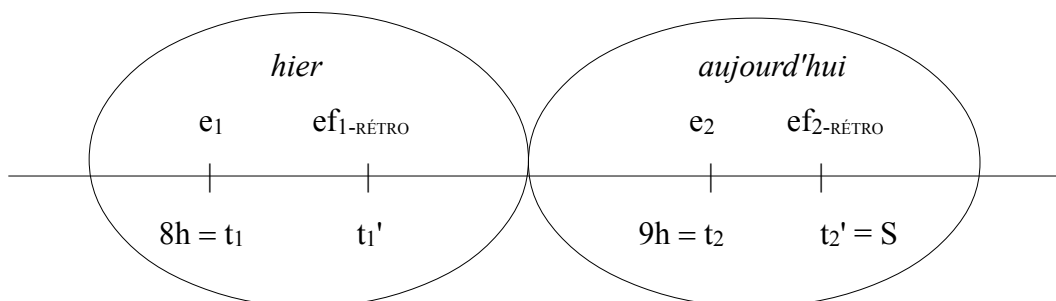
(b) - *Parce qu'hier, il était parti à huit heures alors qu'aujourd'hui, il est parti à neuf heures.*

Nous analysons ici (31b) comme décrivant deux événements  $e_1$  et  $e_2$  de type Pierre-partir, que l'opérateur aspectuel AUX+PP transforme en états de faits rétrospectifs. Le premier état de fait (Pierre-être-parti-à-huit-heures) est en

<sup>88</sup> Selon cette analyse, la phrase (23) est à l'IMP. Mais dans un contexte narratif de flash-back prolongé, la même phrase pourrait être analysée comme combinant la description de l'événement il-partir et le temps PQP. Dans ce cas, elle n'introduit qu'un seul TA susceptible d'être modifié par l'adverbial : le TA de l'événement il-partir.

vigueur à un moment  $t_1'$ , que l'imparfait situe avant le point S. L'adverbial *hier* spécifie la localisation de  $t_1'$ . Le second état de fait (Pierre-être-parti-à-neuf-heures) est en vigueur à un moment  $t_2'$ , que le présent fait coïncider avec le point S. Les moments  $t_1'$  et  $t_2'$  vérifient le même type d'état de fait (Pierre-être-parti) ; ce qui oppose ces deux moments est la localisation de l'événement enchâssé dans la caractérisation de chaque l'état de fait. Nous proposons en (31b') une représentation de la structure temporelle de (31b)<sup>89</sup>.

(31b') Structure temporelle de (31b)



Notons qu'il est facile d'inférer en (31b) que Pierre part et revient chaque jour, et par conséquent :

- 1) que  $e_1$  et  $e_2$  sont deux événements différents ;
- 2) que  $t_1'$  et  $t_2'$  sont deux moments où Pierre revient après être parti à une certaine heure *le même jour*. C'est pourquoi nous incluons  $t_1$  dans *hier* et  $t_2$  dans *aujourd'hui*. Reconsidérons maintenant le problème déjà évoqué *supra* (section 7.2), que pose une phrase comme (25) :

(25) ? *À dix heures, Pierre était parti à huit heures.*

Selon les hypothèses que nous avons fondées sur l'analyse de (30), la phrase (25) n'est appropriée que dans un contexte où le moment localisé par *à dix heures* s'oppose à un autre moment où un état de fait Pierre-être-parti-à-x-heures (avec  $x \neq 8$ ) est en vigueur. Mais une différence importante par rapport à (31b) est la suivante : parce que l'adverbial antéposé à dix heures est ponctuel, il n'est pas

<sup>89</sup> Nous simplifions ici la représentation en faisant coïncider  $t_1$  avec 8h (et  $t_2$  avec 9h). Selon les hypothèses que nous avons retenues, l'adverbial *à huit heures* introduit en fait un référent  $i_{ADV1}$  qui précède immédiatement  $t_1$ .

possible d'inférer l'existence de deux intervalles de localisation incluant chacun un départ de Pierre (comme hier et aujourd'hui en (31b')). En conséquence, la phrase n'est appropriée que dans un contexte où le moment localisé par *à dix heures* s'oppose à un autre moment où il n'est pas le cas que *le même* départ de Pierre a eu lieu à huit heures. Elle serait notamment appropriée dans un contexte tel qu'au moment S (situé après dix heures), Pierre-être-parti-à-huit-heures n'est *plus* le cas. Le problème est que si l'on admet que ce qui appartient au passé est définitivement fixé, alors un état de fait rétrospectif ne peut être en vigueur que définitivement. L'étrangeté de (25) admet donc une explication d'ordre pragmatique : le seul contexte qui justifierait cette phrase est incompatible avec notre vision du monde car on ne peut admettre que la localisation d'un événement révolu soit tout d'un coup modifiée. Un argument qui permet d'avancer que la phrase n'est pas agrammaticale, c'est que son acceptabilité peut être sauvée si le locuteur l'énonce pour rapporter des paroles qu'il ne prend pas en charge, comme en (32) :

(32) *Depuis ce matin, Marie ne cesse de modifier sa version des faits. **À dix heures, Pierre était parti à huit heures.** Et maintenant, il serait parti à sept heures !*

Ici, l'interprétation de la phrase ne suppose pas d'admettre que la localisation d'un événement révolu a bizarrement changé entre dix heures et maintenant. Ce qui a changé entre ces deux moments, c'est seulement le discours de Marie au sujet de la localisation de l'événement. Enfin la combinaison de deux adverbiaux ponctuels est possible dans une phrase qui accueille la périphrase d'aspect prospectif *devoir+INF* :

(33) *À huit heures, Marie **devait** arriver à dix heures.*

La phrase (33) véhicule l'inférence que l'état de fait Marie-devoir-arriver-à-dix-heures oppose le moment localisé par *à huit heures* à un autre moment. Elle est par exemple appropriée dans un contexte comme celui de (34) : alors qu'il y avait à huit heures certaines raisons de prédire l'arrivée de Marie pour dix heures, ce n'est plus le cas au moment de l'énonciation.

(34) *À huit heures, Marie **devait** arriver à dix heures. Mais elle a pris du retard.*

Un point que nous ne tenterons pas d'expliquer ici est que la même combinaison d'adverbiaux semble exclue si la phrase accueille la périphrase *aller*+INF :

(35) ? *À huit heures, Marie **allait** arriver à dix heures.*

## 9 Passé simple et imparfait

Tasmowsky-De Ryck (1985) admet que :

« [...] dans le discours, une phrase à l'IMP a besoin de se rapporter à un moment spécifique, un point de référence que le contexte doit permettre d'établir [...] ».

(Tasmowsky-De Ryck 1985 : 76)

En se fondant notamment sur Kamp et Rohrer (1983 : 259)<sup>90</sup>, elle souligne le fait que contrairement aux phrases à l'IMP, les phrases au PS peuvent introduire par elles-mêmes un nouveau point de référence.<sup>91</sup>

Ayant admis *supra* (section 3) que toute phrase finie introduit une condition de DRS qui traduit l'actualisation temporelle d'une éventualité, nous défendrons dans le chapitre 4 les hypothèses suivantes :

1) Le PS impose de traiter la phrase qui l'accueille comme *assertant* l'actualisation temporelle de l'éventualité qu'elle décrit. De plus, il impose la clôture existentielle<sup>92</sup> du TA de l'éventualité décrite par la phrase finie, ce qui permet à ce TA de constituer un nouveau point de référence dans le récit. Dans une telle phrase, un adverbial n'a pour fonction que de spécifier la localisation du TA de l'éventualité (voir *supra*, section 7.2). C'est le cas en (36) :

(36) *À huit heures, Pierre entra.*

2) À l'inverse du PS, l'IMP interdit que la phrase qui l'accueille affirme l'actualisation de l'éventualité qu'elle décrit à un moment clos existentiellement.

90 « But where a reference point already exists a passé simple sentence may introduce a new reference point, not coincident with the one that serves as orientation for the event the sentence introduces into the DRS ». (Kamp et Rohrer 1983 : 259)

91 Voir Tasmowski-De-Ryck (1985 : 59)

92 Au sens de Heim (1982).



Cette contrainte autorise deux traitements de la phrase à l'IMP. Le premier consiste à traiter la phrase comme assertant un contenu que nous traitons comme une *description* d'éventualité *stative*.<sup>93</sup> Dans ce cas, l'actualisation temporelle de l'éventualité n'est pas assertée, mais présupposée. Le TA de l'éventualité décrite par la phrase finie répond ici à la définition que Klein (1994 : 3, 4) donne du *topic time* de la phrase : il s'agit du moment pour lequel vaut le contenu asserté. Nous admettons que l'identification de ce moment suppose qu'il soit mis en équation à un référent temporel introduit dans la représentation du discours par le discours précédent ou par un adverbial de localisation. Ainsi, en (37), le TA de l'éventualité Marie-(être-en-train-de-)téléphoner est identifié avec le TA de l'événement Pierre-entrer, qui constitue le point  $R_c$ . En (38), il est identifié avec le référent  $t_{ADV}$  introduit par l'adverbial.

(37) *Pierre entra. Marie téléphonait.*

(38) *À huit heures, Marie téléphonait.*

Dans ce cas, le référent  $t_{ADV}$  introduit par l'adverbial n'a pas seulement vocation à *localiser* le TA de l'éventualité. Il convient plutôt de dire que le TA de l'éventualité décrite par la phrase est *identifié* avec  $t_{ADV}$ .

Le second traitement possible pour une phrase à l'IMP est le suivant : le contenu asserté est l'actualisation temporelle de l'éventualité décrite par la phrase finie, mais le TA de cette éventualité n'est pas clos existentiellement. Nous admettons que (38) peut recevoir ce traitement dans le contexte d'un récit de faits habituels. Nous reviendrons sur ce point au chapitre 4, section 2.5.

## 10 Les états de faits habituels

L'idée que les phrases qui quantifient sur des moments ou des événements peuvent être traitées comme décrivant une éventualité complexe<sup>94</sup> ou une sorte d'état<sup>95</sup> est très répandue dans la littérature. Il est aussi admis que l'état décrit par

93 Nous admettons dans ce cas que conformément à la théorie formulée par de Swart (1998), l'IMP impose de traiter la phrase comme décrivant une éventualité *stative*, ce qui peut requérir une modification de la classe aspectuelle de l'éventualité au moyen d'un opérateur aspectuel implicite.

94 Voir Molendijk et de Swart (1995).

95 Voir notamment Partee (1984 : 270), Sandström (1993 : 182) et Kamp, Genabith et Reyle

une phrase quantifiée caractérise nécessairement une période de temps relativement étendue.<sup>96</sup> (Une habitude ne peut se vérifier que sur un intervalle de temps assez long pour qu'un événement s'y répète.) Considérant l'exemple (39), Kamp, Genabith et Reyle (2011 : 227) avancent que l'adverbial antéposé restreint la *durée* de l'*état quantificationnel* décrit par la phrase, et donc l'ensemble des samedis sur lesquels la phrase quantifie.

(39) *Last summer Mary went to see her aunt (on) every sunday.*

Quoique nous souscrivions à cette analyse de l'interprétation de (39), nous ferons ici la remarque suivante : dans une phrase qui quantifie sur des moments, un adverbial de temps antéposé n'a pas toujours pour fonction de spécifier la durée de l'« état quantificationnel ». Considérons (40) :

(40) *Quand j'ai rencontré Marie, elle allait voir sa tante tous les samedis.*

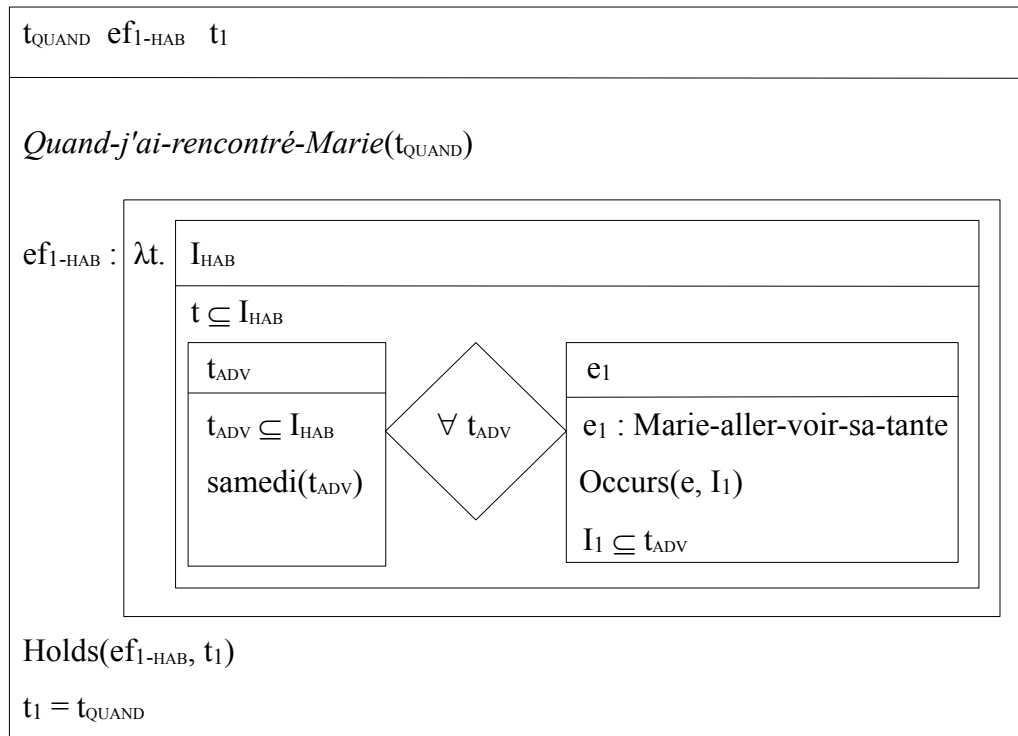
Sous l'hypothèse que *quand P* est un adverbial de temps, celui-ci ne restreint pas, en (40), l'ensemble des samedis sur lesquels la phrase quantifie. La phrase signifie plutôt que le moment désigné par *quand P* appartient à un intervalle (dont la durée n'est pas spécifiée) dans lequel tout samedi inclut une occurrence de Marie-aller-voir-sa-tante. En nous fondant sur cette analyse, nous proposons de traiter toute proposition qui quantifie sur des moments comme la description d'une éventualité complexe que nous appellerons un *état de fait habituel* (désormais ef<sub>-HAB</sub>). Sans détailler ni commenter pour l'instant le traitement de *quand P*, nous illustrerons à l'aide de la représentation (40') notre traitement des phrases quantifiant sur des moments :

---

(2011 : 226).

96 Voir Partee (1984 : 270) : « [...] the whole sentence does presumably have to be interpreted relative to some (sufficiently large) reference period. »

(40') Représentation de (40) :



En (40), nous traitons *Marie-aller-voir-sa-tante-tous-les-samedis* comme une description d' $\text{ef}_{\text{HAB}}$ . Conformément à la règle que nous avons proposée pour le traitement de toute phrase finie<sup>97</sup>, nous admettons que (40) introduit dans la DRS une condition qui décrit l'actualisation de cette éventualité :  $\text{Holds}(\text{ef}_{1-\text{HAB}}, t_1)$ . Compte tenu des conditions qui caractérisent  $\text{ef}_{1-\text{HAB}}$ ,  $t_1$  est décrit par (40) comme appartenant à un intervalle  $I_{\text{HAB}}$  dans lequel tout samedi inclut une occurrence de l'événement  $e_1$ .

## 11 Contribution de *quand* à la sémantique de *Quand P, Q*

Nous défendrons la thèse que la contribution sémantique de *quand* à l'interprétation d'une phrase de forme *Quand P, Q* ou *Q quand P* est la suivante. *Quand* introduit une *variable* de moment  $t_{\text{QUAND}}$  avec l'instruction d'utiliser cette variable :

- (i) comme moment d'actualisation de l'éventualité  $\varepsilon_P$ , et
- (ii) comme on utiliserait le référent  $t_{\text{ADV}}$  d'un adverbial de localisation dans l'interprétation de *Q*.

<sup>97</sup> Voir *supra*, section 3.

Contrairement à des conjonctions comme *avant que*, *après que* ou *pendant que*, *quand* n'exprime aucune relation chronologique entre  $t_{\text{QUAND}}$  et  $t_Q$ . En conséquence, l'instruction (ii) suppose d'inférer la relation la plus efficace pour conférer un pouvoir localisant à  $t_{\text{QUAND}}$ . Nous supposons que comme à+SN, l'adverbial *quand P* n'autorise que deux relations chronologiques entre  $t_Q$  et  $t_{\text{QUAND}}$  :  $t_{\text{QUAND}} \leq t_Q$  ou  $t_Q \subseteq t_{\text{QUAND}}$ .

## Chapitre 4 : Temps et description d'éventualité dans *quand P*

Ayant admis que *quand P* introduit dans la représentation du discours un référent temporel  $t_{\text{QUAND}}$  à utiliser comme un repère de localisation, nous avons pour objectif, dans ce chapitre, de préciser les propriétés conférées à  $t_{\text{QUAND}}$  par le temps verbal et la description d'éventualité de *P*. Nous expliquons par ces propriétés les contraintes de cooccurrence qui pèsent sur l'emploi des temps dans les propositions *P* et *Q*.

Une première prédiction que permettent les hypothèses retenues au chapitre 3 est que le temps de *P* indique la position du référent  $t_{\text{QUAND}}$  par rapport au moment qui sert d'origine au repérage temporel dans le discours, qu'il s'agisse du moment *S* de l'énonciation ou du point de référence courant  $R_c$  d'un récit. Mais il apparaît aussi que les temps peuvent favoriser une interprétation quantifiée ou au contraire non quantifiée<sup>98</sup> de la phrase de forme *Quand P, Q*. Ainsi, de Swart (2010 : 91) avance que contrairement à l'imparfait, le passé simple empêche la lecture itérative de la phrase :

« L'emploi du passé simple dans les phrases complexe du type de ([1]) bloque l'itération et impose une lecture épisodique (il tombe une seule fois). Dans ([2]), le passé simple est incompatible avec l'adverbe de fréquence *toujours*, qui impose la répétition non délimitée. » (de Swart 2010 : 91-92)

- (1) *Il a marché ainsi pendant quinze jours. Quand il tombait/tomba, il se relevait/releva péniblement.*
- (2) *Quand le marin solitaire amarrait/\*amarra son bateau au quai, il faisait/\*fit toujours des signaux de feu. En l'absence de réaction, il repartait/\*repartit.*

Ce commentaire appelle les remarques suivantes : le temps de *P* peut favoriser une interprétation selon laquelle la variable  $t_{\text{QUAND}}$  introduite par l'adverbial *quand P* est close existentiellement, ou au contraire une interprétation selon laquelle  $t_{\text{QUAND}}$  doit être liée par un quantificateur. Dans le premier cas, *quand P* s'interprète

98 Nous reprenons ici la terminologie employée par de Swart (1993).

au moins par défaut comme désignant un intervalle de temps unique. Nous parlerons alors d'une interprétation *spécifique* de *quand P*. Dans le second cas, où la variable  $t_{\text{QUAND}}$  est liée par un adverbe de quantification, nous parlerons d'une interprétation *quantifiée* de *quand P*.

Si le temps de *P* peut favoriser une lecture spécifique ou au contraire une lecture quantifiée de *quand P*, la description d'éventualité de *P* joue aussi un rôle déterminant dans certains cas. Ainsi, alors que l'imparfait impose une lecture quantifiée de *quand P* en (1) et (2), où *P* décrit un événement, il autorise une lecture spécifique de *quand P* dans les exemples (3) à (5), où *P* décrit un état :

(3) *Je l'ai rencontré quand il habitait dans le quartier.* (Borillo 1988 : 81)

(4) *Quand il était jeune, Paul se promenait souvent au Luxembourg.*

(de Swart 1993 : 208)

(5) *Quand je parlais de tendresse, tout à l'heure, je ne parlais pas de la qualité de la viande, dis-je.* (E. Ajar, *Gros-Câlin*, cité par Sundell 1984 : 77)

Le chapitre est organisé de la manière suivante : pour chaque temps verbal employé dans *P*, nous étudions les conditions qui permettent à *quand P* de désigner un intervalle de temps particulier et les contraintes qui pèsent sur la position de  $t_{\text{QUAND}}$  par rapport au moment qui sert d'origine au repérage temporelle dans le discours.

## 1 *Quand*[PS]

### 1.1 Incompatibilité de *quand*[PS] avec le système de repérage déictique

Commentant un certain nombre de phrases, presque toutes extraites de journaux, qui combinent *quand*[PS] avec une principale au PC (*cf.* (6)), Olsson (1971) tire le bilan suivant :

« Dans tous les cas, nous avons du mal à voir en cette juxtaposition insolite autre chose qu'un moyen de varier l'expression. » (Olsson 1971 : 79)

(6) *Plus de 200 agriculteurs se sont massés à l'entrée de la ferme quand l'huissier se présenta.* (L'aurore, 05/11/69)<sup>99</sup>

Notre intuition au sujet de (6) est que cette phrase est particulièrement étrange, et que le PC serait bien plus adapté dans la subordonnée. En outre, en construisant des exemples qui combinent *quand*[PS] à une principale au PC, nous ne pouvons que juger inacceptables les phrases obtenues, que *quand P* soit antéposé ou postposée :

(7a) \* *Quand Pierre arriva, Marie est partie.*

(7b) \* *Marie est partie quand Pierre arriva.*

Notons que *quand*[PS] supporte aussi très mal d'être combiné avec un adverbial déictique. Ainsi, il nous semble impossible de substituer le PS au PC de (8), d'où l'inacceptabilité de (9). En revanche, (9) ne pose plus aucun problème si l'on remplace l'adverbial déictique par un adverbial non déictique, comme en (10).

(8) **Hier**, il pleuvait quand Pierre **est sorti** de chez lui.

(9) \***Hier**, il pleuvait quand Pierre **sortit** de chez lui.

(10) Ce **jour-là**, il pleuvait quand Pierre **sortit** de chez lui.

Nous concluons de ces remarques qu'en tant qu'adverbial, *quand*[PS] est incompatible avec un discours qui utilise un système de repérage temporel déictique.

## 1.2 Le PS impose la clôture existentielle de $t_{\text{QUAND}}$

Considérons (11) :

(11) *À huit heures, Marie avait faim.*

Cette phrase peut recevoir une interprétation épisodique ou une interprétation habituelle. Dans le premier cas (*cf.* (11a)), *à huit heures* désigne un moment

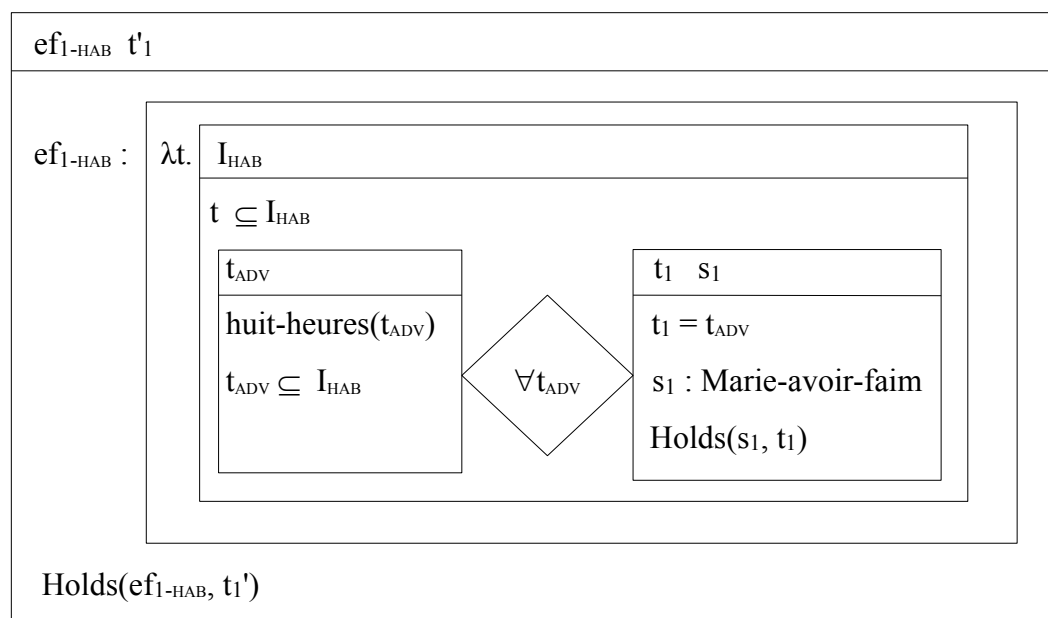
<sup>99</sup> Exemple cité par Olsson (1971: 73).

unique de la ligne du temps. Le référent  $t_{ADV}$  de cet adverbial est introduit dans l'univers de référence de la DRS principale. Dans le second cas (cf. (11b)), l'adverbial désigne, dans un intervalle  $I_{HAB}$  dont la durée n'est pas spécifiée, l'ensemble des moments répondant à la description *huit heures*. Son référent  $t_{ADV}$  est introduit dans la DRS qui constitue le restricteur de la représentation tripartite de la phrase.

(11a) Interprétation épisodique de (11)<sup>100</sup>

$t_{ADV}$ $t_1$ $s_1$
$huit\text{-heures}(t_{ADV})$ $s_1 : \text{Marie-avoir-faim}$ $\text{Holds}(s_1, t_1)$ $t_1 = t_{ADV}$

(11b) Interprétation habituelle de (11)



En (12), la substitution de *quand[PS]* à l'adverbial à *huit heures* empêche une interprétation du type de (11b).

<sup>100</sup> La représentation que nous proposons en (11a) ne comporte pas de condition spécifiant la position de  $t_{ADV}$  et  $t_1$  par rapport à l'origine du repérage temporel. Dans un discours qui emploie un système de repérage temporel déictique,  $t_1$  doit précéder le moment S. Dans un récit qui emploie un système de repérage non déictique,  $t_1$  ne peut pas être postérieur à  $R_c$  (cf. chapitre 3, section 6.2). Nous ne spécifions pas davantage la localisation de  $t_1$  en (11b).



(12) *Quand Pierre arriva, Marie avait faim.*

Intuitivement, la subordonnée désigne ici un moment unique. Cette interprétation spécifique de *Quand PS* semble n'être pas seulement une interprétation par défaut. De fait, l'adjonction d'un adverbe de quantification antéposé n'a pas le même effet dans les phrases (11) et (12). Ajouté à (11), comme en (11'), l'adverbe provoque une interprétation habituelle de la phrase (cf. (11b)) ; ajouté à (12), comme en (12'), il semble incompatible avec la subordonnée :

(11') *Souvent, à huit heures, Marie avait faim.*

(12') ? *Souvent, quand Pierre arriva, Marie avait faim.*

La phrase (12') pose selon nous le problème suivant : d'une part, l'adverbe antéposé requiert une interprétation quantifiée de la subordonnée, qui suppose que  $t_{\text{QUAND}}$  parcourt un ensemble de moments où Pierre arrive ; d'autre part, le PS impose la clôture existentielle de  $t_{\text{QUAND}}$ , ce qui favorise une interprétation spécifique de la subordonnée. Ce problème ne se pose pas si l'adverbe de quantification se trouve dans la principale et que *quand[PS]* n'est pas dans sa portée :

(13) *Quand Pierre rencontra Marie, elle avait souvent faim.*

Ici encore, la variable  $t_{\text{QUAND}}$  introduite par *quand[PS]* est close existentiellement. La subordonnée est interprétée comme désignant un moment spécifique qui vérifie l'ef-HAB Marie-avoir-souvent-faim. Ainsi, (13) admet la paraphrase suivante :

(13') *À l'époque où Pierre rencontra Marie, elle avait souvent faim.*

Soulignons que le PS n'exclut pas du tout que la subordonnée décrive elle-même un état de fait habituel, ce que l'on peut illustrer par l'exemple (14) :

(14) *Quand Pierre s'entraîna (enfin) quotidiennement, il fit des progrès spectaculaires.*

Cependant, dans ce cas, le PS impose de traiter  $P$  comme assertant la validité de l'ef-HAB à un moment  $t_{\text{QUAND}}$ , qui est clos existentiellement. Ainsi, ce qui est exclu dans le cas de *quand*[PS], c'est que  $t_{\text{QUAND}}$  ne soit introduit que dans le restricteur d'un adverbe de quantification, comme le référent  $t_{\text{ADV}}$  en (11b).

Nous tirerons de ces remarques le bilan suivant : quelle que soit la classe aspectuelle de l'éventualité décrite par  $P$ , le PS impose la clôture existentielle du repère de localisation  $t_{\text{QUAND}}$  introduit par *quand*  $P$ .

### 1.3 $t_{\text{QUAND}}$ est un nouveau point de référence courant

Nous avons vu au chapitre 1 (section 1.2.1) que selon Partee (1984) et Hinrichs (1986), une proposition au *simple past* introduite par *when* a toujours pour fonction discursive de mettre à jour le point de référence courant du récit avant l'interprétation de la principale en introduisant un nouveau point de référence situé après celui introduit par le discours précédent. Souscrivant à cette analyse au sujet de *quand*[PS], nous ferons ici la remarque suivante. Selon nos hypothèses :

- 1) le nouveau point  $R_c$  introduit par  $P$  ne peut être que  $t_{\text{QUAND}}$ .
- 2)  $t_{\text{QUAND}}$  doit servir de repère de localisation dans l'interprétation de  $Q$ .

Ces hypothèses permettent de prédire que *quand*[PS] est impropre à localiser un référent que le temps de la principale situe à un autre moment que  $R_c$ . On peut ainsi expliquer le contraste entre (15) et (16) :

(15) *Marie préférait éviter la compagnie de Pierre. Elle partirait à huit heures.*

(16) *Marie préférait éviter la compagnie de Pierre. Elle partirait \*quand il arriva.*

Dans ces deux discours, le futur du passé situe le TA de l'événement elle-partir après le point  $R_c$ . En (15), l'adverbial *à huit heures* est interprété sans difficulté comme localisant ce TA. Mais *quand PS* ne peut assumer cette fonction en (16), car il ne peut être interprété comme désignant un moment distinct de  $R_c$ .

Pour la même raison, *quand PS* est incompatible avec une principale dans laquelle la construction AUX(à l'IMP)+PP s'interprète comme un PQP.

Considérons (17) :

(17) *Voici ce qui s'était passé. **À huit heures**, Marie était partie. Puis...*

Le contexte fourni par la première phrase permet d'interpréter la seconde comme le début d'un flash-back : on rapporte un événement que le PQP situe avant le point  $R_c$ . L'adverbial *à huit heures* localise le TA de cet événement. *Quand*[PS] ne peut pas assumer la même fonction en (18), car il ne peut situer  $t_{\text{QUAND}}$  avant  $R_c$  :

(18) *Voici ce qui s'était passé. \***Quand Pierre entra**, Marie était partie. Puis...*

Analysant la phrase (19) comme combinant le PS et le PQP, Borillo (1988) fait le constat suivant :

« La principale, par le fait même du temps composé, a une valeur d'accompli, i.e. matérialise une situation vue dans son aboutissement ou dans son résultat. »  
(Borillo 1988 : 79)

(19) *Quand il se réveilla, le soleil avait disparu.*

L'effet de sens évoqué par Borillo admet selon notre approche l'explication suivante : une principale qui comporte une construction AUX(à l'IMP)+PP ne peut s'interpréter, en combinaison avec *quand*[PS], que comme une description d'ef-<sub>RÉTRO</sub> à l'IMP.

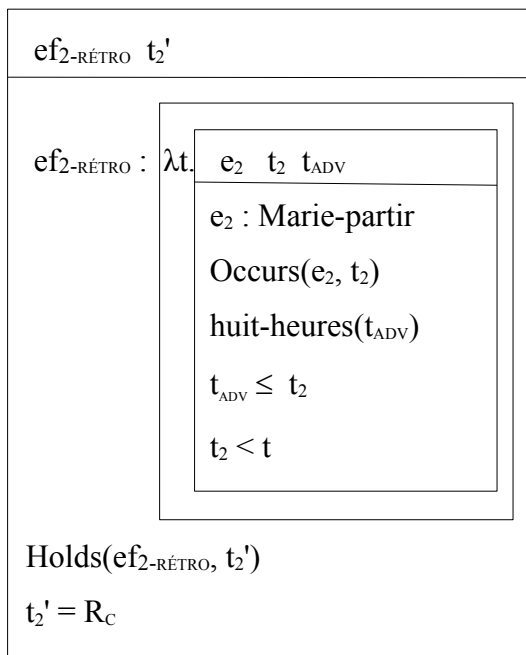
#### 1.4 *Quand*[PS], [ef-<sub>RÉTRO</sub> + IMP]

Parce que *quand*[PS] constitue son référent  $t_{\text{QUAND}}$  comme le nouveau point  $R_c$  du récit, il ne peut remplir les mêmes fonctions qu'un adverbial comme *à huit heures* dans une phrase à l'IMP qui décrit un ef-<sub>RÉTRO</sub>. Considérons (20) :

(20) *Les témoins furent unanimes. Marie était partie **à huit heures**.*

Selon notre analyse, la seconde phrase de (20) est à l'IMP. Elle décrit un  $ef_{2-RÉTRO}$  Marie-être-partie, qui est en vigueur au point  $R_c$  (le moment où les témoins sont unanimes). L'adverbial postposé à *huit heures* localise le TA de l'événement Marie-partir, qui est introduit dans la caractérisation de l'état de fait.

(20') Représentation de *Marie était partie à huit heures* en (20)



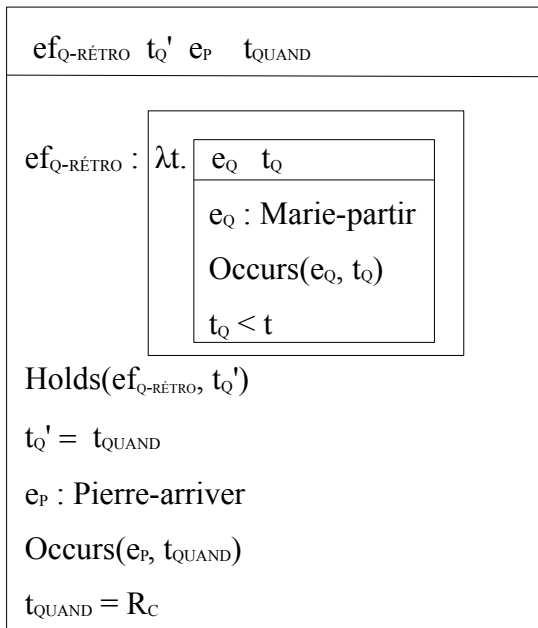
En (21), *quand*[PS] ne peut pas assumer la même fonction :

(21) # *Les témoins furent unanimes. Marie était partie quand Pierre arriva.*

Certains contextes peuvent rendre naturelle la seconde phrase de (21). Mais le moment  $t_{QUAND}$  désigné par *quand*[PS] est alors traité comme constituant un nouveau point  $R_c$  ultérieur au précédent et comme localisant le TA de l' $ef_{2-RÉTRO}$  Marie-être-partie. C'est le cas en (22) :

(22) *Tout le monde craignait que Pierre et Marie ne se rencontrent.  
Heureusement, Marie était partie quand Pierre arriva.*

(22') Représentation de *Marie était partie quand Pierre arriva* en (22).



Notons que la position de *quand*[PS] dans la phrase n'a pas d'incidence sur son rôle phrastique d'adverbial, ce qui le distingue d'un adverbial comme *à huit heures*.<sup>101</sup> Comparons (23a) et (23b) :

(23a) *À huit heures, Marie était partie.*

(23b) *Marie était partie à huit heures.*

Les phrases (23a) et (23b) sont ambiguës. Tout d'abord, elles peuvent toutes deux être traitées comme une description d'événement au PQP, dans un contexte de flash-back. Ce qui les distingue est alors leur structure informationnelle, l'adverbial n'étant en focus qu'en (23b). Les deux phrases peuvent aussi être traitées comme des descriptions d' $ef_{RÉTRO}$  à l'IMP. Mais le rôle de l'adverbial est alors différent dans les deux phrases. En (23a), il localise le TA de l' $ef_{RÉTRO}$  Marie-être-partie ; en (23b), il localise le TA de l'événement Marie-partir qui est enchâssé dans la caractérisation de l'état de fait. (cf. (20')).

Quelle que soit sa position dans la phrase, *quand*[PS] ne donne lieu à aucune de ces ambiguïtés. En (24a) comme en (24b), la subordonnée localise le TA de l' $ef_{RÉTRO}$  Marie-être-partie.

<sup>101</sup> Comparant des phrases de formes analogues à (23a) et (23b), Aunargue *et al.* (2001 : 15) avancent que l'adverbial antéposé introduit un référent temporel avant lequel la phrase situe l'événement, alors que l'adverbial postposé localise l'événement lui-même, que le PQP situe avant un autre référent temporel saillant.

(24a) *Quand Pierre arriva, Marie était partie.*

(24b) *Marie était partie quand Pierre arriva.*<sup>102</sup>

On peut expliquer cette absence d'ambiguïté de la manière suivante. D'une part, *quand*[PS] désigne un repère de localisation en le constituant comme nouveau point  $R_c$  du récit. D'autre part, dans une phrase à l'IMP, l'opérateur d'aspect rétrospectif AUX+PP situe nécessairement l'événement auquel il s'applique avant le point  $R_c$ . Ainsi, il est impossible que *quand PS* localise cet événement.

### 1.5 *Quand*[état+PS]

Nous considérons ici le cas où la subordonnée combine le PS avec une description d'état. Dans les sections 1.5.1 et 1.5.2, nous évoquons l'approche, répandue dans le cadre de la DRT, qui consiste à traiter toute proposition au PS comme introduisant un référent d'événement. Nous avançons que si cette approche trouve un écho dans la littérature sur *when/quand*, elle ne rend pas entièrement compte des effets de sens qui distinguent *quand P* d'une indépendante. Dans la section 1.5.3, nous discutons les analyses de Hinrichs (1986) et de Sandström (1993), qui proposent au contraire de traiter ces subordonnées comme décrivant un état. En souscrivant à cette analyse, nous tentons dans les sections 1.5.4 et 1.5.5 d'explicitier le mécanisme par lequel *quand*[état+PS] permet, en français, d'identifier un nouveau référent temporel servant de repère de localisation dans l'interprétation de  $Q$ .

#### 1.5.1 La combinaison [état+PS] dans le cadre de la DRT

Depuis Kamp et Rohrer (1983), il est généralement admis dans le cadre de la DRT qu'une indépendante au passé simple est interprétée comme décrivant un événement même si le prédicat verbal qu'elle contient est statif. Kamp et Rohrer justifient cette approche dans les termes suivants :

---

<sup>102</sup> Hors contexte, l'acceptabilité de (24b) semble être améliorée par l'adjonction de l'adverbe *déjà*, comme en (24b') :

(24b') *Marie était déjà partie quand Pierre arriva.*

Cependant l'exemple (22) montre que cet adverbe n'est pas toujours indispensable pour rendre la phrase acceptable.

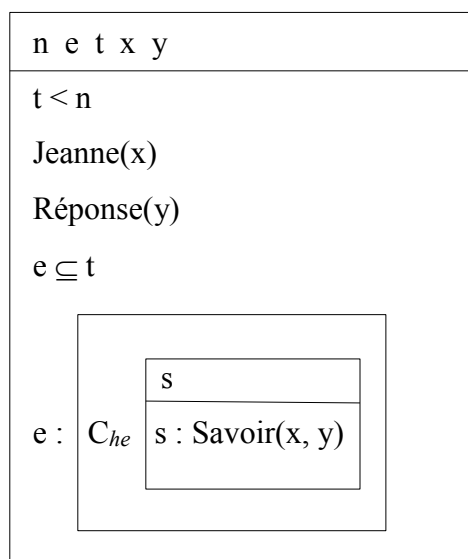
« In the passé simple the VP plays the role of a non-stative, reporting the event which is the transition from non-satisfaction to satisfaction of the stative VP. »

(Kamp et Rohrer 1983 : 259)

Aussi Kamp et Rohrer (1983) traitent-ils toute proposition au PS comme introduisant un référent d'événement « e » dans l'univers de référence de la DRS. De Swart (1998) propose un traitement compositionnel de cette interprétation d'une phrase au PS. Son hypothèse est que le PS est un temps sélectif qui ne peut être combiné qu'avec une description d'événement. Ainsi, dans le cas où la proposition décrit une éventualité stative, il convient de la réinterpréter contextuellement comme une description d'événement pour pouvoir la combiner au PS. Ce phénomène de *coercion* consiste ici à appliquer à la description d'éventualité stative un opérateur aspectuel implicite qui la transforme en description d'événement. Par exemple, en (25), la phrase est interprétée comme contenant l'opérateur d'aspect inchoatif INCHO qui, prenant en entrée l'état *Jeanne-savoir-la-réponse*, renvoie en sortie l'événement *Jeanne-trouver-la-réponse*. Ce changement d'aspect permet finalement au PS de s'appliquer à une description d'événement.

(25) (Soudain), Jeanne sut la réponse.

(25') Représentation de (25) d'après de Swart (1998)<sup>103</sup>



103 Dans cette représentation, n est mis pour le moment de l'énonciation. Le PS situe avant n le référent t, qui est mis pour l'intervalle d'occurrence de e.  $C_{he}$  est l'opérateur de coercion qui transforme en événement une éventualité dite homogène (activité ou état).

### 1.5.2 Première approche de *quand*[état+PS] : la subordonnée est réinterprétée comme décrivant un événement

Le traitement de (20) proposé par de Swart (1998) rappelle celui que propose Partee (1984) pour les subordonnées introduites par *when* qui combinent le *simple past* avec une description d'état (cf. chapitre 1, section 1.2.2.1). Comme nous l'avons vu, Partee propose de considérer que si une subordonnée introduite par *when* contient une description d'état, celle-ci doit être réinterprétée comme une description d'événement. Ce serait le cas dans la phrase suivante :

(26) *People began to leave. When **the room was empty**, the janitors came in.*

(Partee 1984 : 262)

Considérant l'exemple (27) en français, Borillo (1988) souligne aussi une similitude entre *quand*[PS+état] et *quand*[PS+achèvement] :

(27) *Quand la salle fut vide, on ferma les portes.* (Borillo 1988 : 86)

« Il est assez étonnant de voir qu'un état, situation durative non cyclique, se comporte le plus souvent, au passé simple, avec *quand*, à la manière d'un achèvement. [...] Ces énoncés rendent compte de l'accession à un état – **le moment où il prend effet – et non de l'état stationnaire, le moment où il a atteint son équilibre.**<sup>104</sup> [...] » (Borillo, 1988 : 86)

Si l'on fait l'hypothèse que *quand P* désigne un moment  $t_{\text{QUAND}}$ , les termes employés par Borillo invitent à considérer que  $t_{\text{QUAND}}$  ne vérifie pas l'état décrit par la subordonnée, mais coïncide avec l'intervalle d'occurrence de l'achèvement qui conduit à cet état. En (27) par exemple, *quand P* désignerait l'intervalle d'occurrence de l'événement inchoatif la-salle-commencer-à-être-vide.

Un moyen de rendre compte de cette interprétation dans le cadre de notre approche serait de supposer :

- 1) que conformément à l'hypothèse de Swart (1998), le PS impose ici de réinterpréter la description d'état comme une description d'événement ;
- 2) que l'opérateur aspectuelle INCHO permet de transformer la description d'état en la description de l'achèvement qui fait entrer en vigueur cet état.

---

<sup>104</sup> Nous soulignons.



*P* étant interprétée comme une proposition événementielle, *quand P* identifierait finalement  $t_{\text{QUAND}}$  avec l'intervalle d'occurrence de l'événement.

### ***Un problème posé par l'hypothèse d'une coercion***

En considérant la phrase (25) hors contexte, de Swart (1998) suppose :

- 1) que la combinaison [état+PS] déclenche une coercion, la description d'état Jeanne-savoir-la-réponse devant être réinterprétée comme la description d'un événement ;
- 2) qu'en présence de l'adverbe *soudain*, l'opérateur de coercion peut prendre la valeur de l'opérateur aspectuel INCHO, la phrase étant alors interprétée comme décrivant l'événement inchoatif Jeanne-trouver-la-réponse ;
- 3) qu'une interprétation satisfaisante de cette phrase requiert qu'une coercion par l'intermédiaire de l'opérateur INCHO soit compatible avec les informations données par le contexte.

Nous avons tenté de construire un contexte qui satisfasse cette exigence dans les discours suivants :

(28) *Le professeur posa une question difficile et les élèves se mirent à réfléchir.*

***Soudain, Jeanne trouva la réponse.***

(29) *Le professeur posa une question difficile et les élèves se mirent à réfléchir.*

***Soudain, Jeanne sut la réponse.***

Conformément à l'hypothèse de Swart, (29) peut recevoir une interprétation assez proche de celle de (28). Notons cependant qu'en décrivant l'état qui résulte de l'événement, et non l'événement lui-même comme en (28), la phrase (29) favorise l'inférence que Jeanne-savoir-la-réponse n'est pas le résultat de la réflexion de Jeanne, mais plutôt l'effet d'une inspiration subite et inexplicée. Or il paraît difficile de rendre compte de cette différence si l'on suppose que (29) est réinterprétée comme décrivant le même événement que (28).

Un autre point que de Swart ne souligne pas explicitement, c'est qu'en l'absence de l'adverbe *soudain*, la phrase qui décrit un état est beaucoup moins satisfaisante que celle qui décrit un événement :

(30) *Le professeur posa une question difficile et les élèves se mirent à réfléchir.*

*Jeanne trouva la réponse.*

(31) *Le professeur posa une question difficile et les élèves se mirent à réfléchir. ? Jeanne sut la réponse.*

La différence entre (30) et (31) montre que même dans un contexte qui devrait autoriser une réinterprétation inchoative de l'état, la combinaison [état+PS] n'est pas aussi acceptable que la combinaison [achèvement+PS]. En outre, la différence entre (29) et (31) suggère que la contribution de *soudain* est ici indispensable à une interprétation satisfaisante de la combinaison [état+PS]. Un point intéressant ici, c'est que si la description d'état est mentionnée dans *quand P* (cf. (33)), elle redevient aussi acceptable qu'une description d'événement (cf. (32)), même en l'absence de *soudain* :

(32) *Le professeur posa une question et les élèves se mirent à réfléchir. Quand Jeanne trouva la réponse, elle leva la main.*

(33) *Le professeur posa une question et les élèves se mirent à réfléchir. Quand Jeanne sut la réponse, elle leva la main.*

Si l'on reconsidère l'hypothèse de Swart, il paraît difficile d'expliquer pourquoi une réinterprétation inchoative pourrait rendre la combinaison [état+PS] acceptable en (29) et (33), mais pas en (31). De fait, dans ces trois discours, le contexte discursif devrait permettre d'inférer que Jeanne-savoir-la-réponse est le résultat de sa réflexion et que la proposition *Jeanne sut la réponse* décrit l'accession à cet état. Une conclusion que nous tirons de ces remarques est que l'hypothèse faite par de Swart (1998) ne rend pas entièrement compte des conditions qui permettent une interprétation satisfaisante de la combinaison [état+PS]. Plus particulièrement, elle ne rend pas compte du fait que cette combinaison est bien plus facilement acceptable dans *quand P* que dans une indépendante. Dans la section suivante, nous allons examiner l'hypothèse qu'une proposition stative au PS décrit bel et bien un état.

### 1.5.3 Seconde approche : la subordonnée décrit un état

Hinrichs (1986 : 77) et Sandström (1993 : 190) admettent que dans une phrase comme (26),

- 1) la subordonnée décrit l'*état* qui résulte d'un changement ;
- 2) le référent temporel introduit par la subordonnée est un moment où l'état est déjà en vigueur, et non l'intervalle d'occurrence de l'événement dont l'état résulte.

(26) *People began to leave. When **the room was empty**, the janitors came in.*

(Partee 1984 : 262)

Selon Sandström comme selon Hinrichs, le fait que la subordonnée mette à jour la structure temporelle du discours vient de ce que la subordonnée décrit l'état résultant d'un changement, ce changement ayant eu lieu après le dernier événement introduit par le discours précédent.

Un point qui n'est explicitement soulignée que par Sandström (1993 : 184), c'est qu'une subordonnée stative au *simple past* introduite par *when* n'est pas toujours interprétée de la même manière qu'en (26). Ce n'est pas le cas, par exemple, en (34) :

(34) *When I was a child, the Social Democrats were in office.*

(Sandström 1993 : 186)

(*Quand j'étais enfant, les sociaux-démocrates étaient au pouvoir.*)

Selon Sandström, la description d'état *je-être-enfant* fonctionne ici comme la propriété individuante de la *phase* de l'état je-être-enfant, une phase d'état étant définie comme un intervalle maximal pendant lequel l'état est en vigueur.<sup>105</sup> Ainsi, *when P* dénote tout l'intervalle de temps pendant lequel le locuteur a été enfant. Le point que souligne Sandström est que dans un discours comme (26), la subordonnée ne dénote au contraire que le moment du monde raconté où l'état  $s_p$  qu'elle décrit vient de devenir valide. Or cette interprétation est selon Sandström soumise à une condition : il faut que le changement conduisant à l'état  $s_p$  ait pu être inféré par avance à partir du contexte discursif. Par exemple, en (27), la

<sup>105</sup> Voir Sandström (1993 : 184).

phrase *Les gens commencèrent à sortir* permet d'inférer par avance que tout le monde va effectivement quitter la salle, cet événement portant la structure temporelle du récit jusqu'à un moment où l'état la-salle-être-vide vient de devenir valide. L'intérêt d'un tel contexte est selon Sandström le suivant : il confère à l'état décrit par la subordonnée le pouvoir de fonctionner comme la propriété identifiante du premier instant où la salle est vide.

L'analyse que propose Sandström des conditions qui permettent à *when P* d'isoler un référent temporel ultérieur au dernier événement rappelle celle que propose Molendijk (1991) des conditions qui permettent à *quand P* de fournir un repère de localisation dans un discours narratif (cf. chapitre 2, section 1.1). Rappelons que selon Molendijk, il est nécessaire que  $e_p$  ne soit pas complètement inattendu, de sorte que sa localisation soit déjà plus ou moins connue. Dans le cas des subordonnées statives, l'intérêt de l'approche de Sandström est que, sans recourir à un phénomène de coercion, elle rend compte explicitement de la manière dont un état, qui ne comporte pas intrinsèquement de bornes temporelles, peut fonctionner en contexte narratif comme la propriété individuante d'un référent temporel situé après le précédent point de référence courant.

Nous allons maintenant tenter de montrer que cette interprétation de la subordonnée ne requiert pas le même contexte dans le cas de *quand[état+PS]* en français.

#### 1.5.4 $s_P$ doit opposer $t_{QUAND}$ au précédent point de référence courant

Dans la section précédente, nous avons vu que selon Sandström (1993), *when[état+simple past]* ne peut désigner un instant ultérieur au dernier événement que si le contexte discursif a permis d'inférer préalablement l'existence d'un instant pouvant être individué par le contenu de la subordonnée. Il convient maintenant de remarquer que dans le cas du français, ce type de contexte n'est pas nécessaire pour que *quand[état+PS]* mette à jour la position de  $R_c$ . Considérons (35) :

- (35) *Les enfants jouaient dans la pièce voisine. Pierre les entendait rire aux éclats. Quand ce fut soudain le silence, il s'interrogea.*

Le contexte que constituent les deux premières phrases ne permet pas d'inférer l'existence prochaine d'un moment de silence. Cependant, on peut comprendre sans difficulté que la subordonnée fait progresser le récit en désignant un moment  $t_{\text{QUAND}}$  ultérieur à celui où Pierre entend les enfants rire.<sup>106</sup>

Notons qu'en (35), nos connaissances générales nous permettent facilement d'inférer que l'état décrit par la subordonnée n'était pas encore en vigueur dans le contexte décrit par les phrases précédentes. Mais si ces conditions ne sont pas réunies, la subordonnée provoque encore la même inférence. Ainsi, en (36), on comprend facilement qu'avant d'ouvrir son livre, Pierre se reposait dans le bruit.

(36) *Pierre se reposait depuis un moment. Quand ce fut le silence, il ouvrit son livre.*

Et si nos connaissances générales empêchent de faire l'inférence que  $s_P$  n'était pas en vigueur dans le contexte décrit par la phrase précédente, il semble impossible de faire une interprétation satisfaisante de *quand P* :

(37) # *Pierre remontait la rue à pied. Quand il fut dehors, un orage éclata.*

Notons enfin qu'il est impossible d'utiliser le PS au lieu de l'IMP pour traduire (34), comme l'illustre (34') :

(34) *When I was a child, the Social Democrats were in office.*

(Sandström 1993 : 186)

(*Quand j'étais enfant, les sociaux-démocrates étaient au pouvoir.*)

(34') # *Quand je fus enfant, les sociaux-démocrates étaient au pouvoir.*

En plus de désigner l'intervalle maximal pendant lequel le locuteur a été enfant, la subordonnée de (34) provoque l'inférence que le narrateur n'est plus un enfant au

---

106 Comme dans le cas des subordonnées événementielles employées dans un récit au PS (cf. chapitre 2, section 2.2), il semble suffisant que le narrateur n'ignore pas entièrement le caractère inattendu du contenu de *P*. Nous supposons que cette contrainte est ici satisfaite par l'emploi de *soudain* dans *P*, et par le fait que *Q* décrit une conséquence du caractère inattendu de  $s_P$ .

moment de l'énonciation. La phrase (34') semble provoquer une inférence différente, à savoir que l'époque désignée par *quand P* succède à une époque où le narrateur était autre chose qu'un enfant. Ce qui peut expliquer l'étrangeté de la phrase, c'est qu'il est difficile d'accepter cette inférence si l'on tient l'enfance pour le premier âge de la vie. De fait, le problème ne se pose pas en (34'') où  $s_P$  oppose facilement  $t_{QUAND}$  à un moment précédent où le locuteur était mineur :

(29'') *Quand je fus (enfin<sup>107</sup>) majeur, les sociaux-démocrates étaient au pouvoir.*

Nous tirerons ici la conclusion suivante. L'interprétation de *quand*[état+PS] ne requiert pas que le contexte ait préalablement permis d'identifier un intervalle borné ultérieur au dernier  $R_C$  et dont  $s_P$  constitue la propriété identifiante ; elle requiert en revanche que  $s_P$  soit conçu comme une propriété de moment qui oppose  $t_{QUAND}$  au dernier  $R_C$ . Nous proposons d'expliquer cette contrainte de la manière suivante.

- 1) *quand* introduit une variable  $t_{QUAND}$  avec l'instruction de traiter  $P$  comme une description de cette variable.
- 2) Le PS impose une interprétation spécifique de *quand P* en faisant de  $t_{QUAND}$  le nouveau point  $R_C$  du discours.
- 3) en tant que description d'un *nouveau* point de référence courant, le contenu de  $P$  n'est pertinent que s'il distingue  $t_{QUAND}$  du précédent point  $R_C$ . La description d'état  $s_P$  doit donc avoir une valeur contrastive, opposant  $t_{QUAND}$  au précédent point  $R_C$ .

Nous sommes maintenant en mesure de représenter le discours (38) comme en (38'). Dans cette DRS, la condition  $t_{QUAND} = R_2$  rend compte du fait que *quand*[PS] identifie  $t_{QUAND}$  avec le nouveau point de référence courant du récit ; la condition  $\neg Holds(s_B, R_1)$  rend compte de la fonction contrastive que *quand* confère à  $s_P$ .  $R_1 < R_2$  traduit l'inférence que le récit suit l'ordre chronologique. Enfin la condition  $t_Q \subseteq t_{QUAND}$  rend compte de la fonction localisante de  $t_{QUAND}$  dans l'interprétation de  $Q$ .

---

107 L'adverbe *enfin* semble améliorer l'acceptabilité de la combinaison de *quand*[PS+état] avec une principale à l'IMP. Nous supposons qu'*enfin* facilite l'interprétation décrite par Sandström (1993) selon laquelle la subordonnée désigne un moment où l'état  $s_P$  vient de devenir valide, ce moment étant présenté comme attendu.

(38) *Les gens commencèrent à sortir. Quand la salle fut vide, on ferma les portes.*

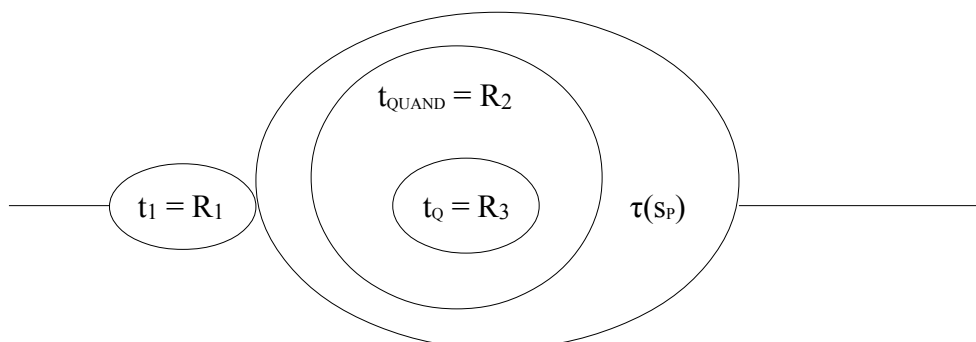
(38') Représentation de (38)

$e_1$	$t_1$	$t_{QUAND}$	$s_p$	$e_Q$	$t_Q$
$e_1$ : les-gens-commencer-à-sortir Occurs( $e_1, t_1$ ) $t_1 = R_1$					
$s_p$ : la-salle-être-vide Holds( $s_p, t_{QUAND}$ ) $\neg$ Holds( $s_p, R_1$ ) $t_{quand} = R_2$ $R_1 < R_2$					
$e_Q$ : on-fermer-les-portes Occurs( $e_Q, t_Q$ ) $t_Q \subseteq t_{QUAND}$ $t_Q = R_3$					

### 1.5.5 Inférences liées à la fonction localisante de $t_{QUAND}$

Pour plus de lisibilité, nous avons tenté de représenter graphiquement en (38'') les relations temporelles encodées dans la DRS (38'). Cette DRS rend compte du point suivant : en tant qu'adverbial de localisation, *quand*[état+PS] a pour effet d'inclure  $t_Q$  dans un intervalle  $t_{QUAND}$  qui se distingue de  $R_1$  en ce qu'il vérifie  $s_Q$ . En revanche, aucune condition n'indique que  $t_{QUAND}$  constitue l'intervalle maximal de validité de  $s_p$ , de sorte que  $t_Q$  et  $t_{QUAND}$  peuvent être proprement inclus dans cet intervalle maximal, que nous noterons ici  $\tau(s_p)$ .

(38'') Structure temporelle de (38) d'après la DRS (38')



Notons que ce traitement de *quand*[état+PS] rend compte du fait que dans une phrase comme (38), la salle peut rester vide pour une durée indéterminée après que les portes ont été fermées. Les approches de Partee (1984), Borillo (1988) et Sandström (1993) rendent compte aussi de cette possibilité. Cependant, ces approches prédisent

1) qu'une subordonnée comme celle de (38) désigne un référent ponctuel qui correspond au début de l'intervalle de validité de  $s_P$ . Selon Partee et Borillo, il s'agit du moment de l'achèvement qui a pour résultat l'état  $s_P$ , à savoir l'achèvement la-salle-commencer-à-être-vide. Selon Sandström, il s'agit du premier instant où l'état  $s_P$  est effectivement en vigueur.

2) que  $e_Q$  a lieu dès le début de l'intervalle de validité de  $s_P$ .

Or notre traitement de (38) ne fait aucune de ces deux prédictions. De fait, rien n'indique en (38') ou (38'') que  $t_{QUAND}$  soit ponctuel ni que  $e_Q$  ait lieu dès le début de l'intervalle de validité de  $s_P$ . Nous allons maintenant tenter de montrer :

- 1) qu'il est préférable de ne pas décrire  $t_{QUAND}$  comme un référent ponctuel ;
- 2) que l'inférence que  $e_Q$  a lieu dès le début de l'intervalle de  $s_P$  est défaisable et peut être traitée comme une implicature conversationnelle.

### 1.5.5.1 L'inscription de $t_{QUAND}$ dans la durée

D'après le traitement que nous proposons de *quand*[état+PS], la seule contrainte portant sur la durée de  $t_{QUAND}$  est la suivante :  $t_{QUAND}$  doit être assez étendu pour inclure  $t_Q$ , l'intervalle d'occurrence de l'événement  $e_Q$ . Certes, la localisation fournie par *quand P* en (39) peut, en contexte, paraître aussi précise que celle fournie par l'adverbial de (40) :

(39) *Quand il fut à la retraite, Pierre s'offrit une nouvelle voiture.*

(40) *Le vendredi suivant à dix-huit heures précises, Pierre s'offrit une nouvelle voiture.*

Mais la subordonnée de (39) peut sans difficulté localiser un référent qui s'étend considérablement dans la durée, ce qui n'est pas le cas pour l'adverbial de (40) :

(41) *Quand il fut à la retraite, Pierre s'offrit un voyage par an.*



(42) ? *Le vendredi suivant à dix-huit heures précises, Pierre s'offrit un voyage par an.*

La comparaison de ces exemples nous permet de souligner le point suivant : l'étendu du référent  $t_{\text{QUAND}}$  introduit par *quand*[état+PS] n'est limitée que par la durée de l'intervalle de validité de  $s_p$ .

Le seul cas où *quand*[état+PS] introduit nécessairement un référent ponctuel est celui où, pour des raisons lexicales,  $s_p$  est conçu comme la propriété identifiante d'un moment précis. Dans ce cas, la subordonnée ne peut localiser qu'un événement de durée restreinte. Ainsi, (43) est parfaitement naturelle. Mais (44) ne semble appropriée que si Pierre effectue ses exercices en un temps très restreint :

(43) *Quand il fut l'heure de se mettre au travail, Pierre ouvrit un livre.*

(44) ? *Quand il fut l'heure de se mettre au travail, Pierre fit cinq exercices.*

#### 1.5.5.2 Sur l'inférence que $e_Q$ a lieu au début de l'intervalle de validité de $s_p$

Contrairement aux approches de Partee (1984), Borillo (1988) et Sandström (1993), la représentation que nous avons proposé de (38) en (38') ne rend pas compte de l'intuition que  $e_Q$  survient dès le début de l'intervalle maximal de validité de  $s_p$ . Il nous semble toutefois préférable de ne pas avancer que *quand*[état+PS] provoque toujours cette inférence. De fait, cela empêcherait de rendre compte de l'interprétation que l'on peut faire d'une phrase comme (45), où *quand* est suivi de deux descriptions d'états  $s_{p1}$  et  $s_{p2}$  coordonnées :

(45) *Les gens commencèrent à sortir. Quand la salle fut vide et que les portes furent closes, Pierre arriva.*

Même si les portes ont été fermées *juste* après la sortie de la dernière personne, elles ont nécessairement été fermées un peu après, ce qui suppose que Pierre n'est pas arrivé au premier instant où la salle a été vide. Mais surtout, rien n'empêche de comprendre que les portes n'ont été fermées que bien après le premier instant où la salle a été vide. Dans ce cas, il n'est plus vrai que  $e_Q$  a lieu dès le premier instant

de validité de  $s_{P1}$ . Notons que cette interprétation n'est pas disponible si plusieurs descriptions d'événements sont coordonnées. Ainsi, (46) n'est appropriée que si les trois événements se succèdent immédiatement.

(46) *Quand la dernière personne sortit et qu'on ferma les portes, Pierre arriva.*

Nous proposerons finalement de traiter comme une implicature conversationnelle l'inférence qu'avec *quand*[état+PS],  $e_Q$  survient dès le début de l'intervalle maximal de validité de  $s_P$ . La maxime de quantité de Grice (1975) permet de dériver cette implicature de la fonction localisante et contrastive que nous avons prêtée au contenu de  $P$ , à savoir que  $P$  doit opposer la localisation de  $t_Q$  (c'est-à-dire  $t_{QUAND}$ ) au précédent  $R_C$ . En se fondant sur la maxime de quantité, on peut supposer que  $P$  donne toute l'information et seulement l'information nécessaire pour distinguer  $t_{QUAND}$  du précédent  $R_C$ . Dès lors, si  $s_P$  est la seule description choisie par le narrateur pour opposer  $t_{QUAND}$  au précédent  $R_C$ , on peut identifier  $t_{QUAND}$  avec le premier instant vérifiant cette description. En outre,  $t_{QUAND}$  doit inclure le référent  $t_Q$ , qui n'est pas forcément ponctuel. Aussi  $t_{QUAND}$  est-il identifié avec le premier *intervalle* qui vérifie  $s_P$  et qui peut inclure  $t_Q$ . L'exemple (45) illustre le point suivant : si le narrateur enrichit la description de  $t_{QUAND}$  par une deuxième propriété de moment  $s_{P2}$ ,  $t_{QUAND}$  est alors identifié au premier intervalle qui peut inclure  $t_Q$  et qui vérifie à la fois  $s_{P1}$  et  $s_{P2}$ .

## 1.6 Conclusion sur le PS

L'interprétation de *quand*[PS] confirme que toute proposition au PS introduit le TA de l'éventualité qu'elle décrit avec une clôture existentielle. C'est ce qui permet toujours à *quand*[PS] de constituer  $t_{QUAND}$  comme le nouveau point  $R_C$  du récit.

Le cas de *quand*[état+PS] permet de remettre en question l'idée que l'éventualité décrite par une phrase au PS est toujours un événement (*cf.* Kamp et Rohrer 1983 : 259), ou que le PS est un temps sélectif qui impose que toute description d'état soit réinterprétée comme une description d'événement (*cf.* de Swart 1998 : 369). L'hypothèse que toute proposition au PS *asserte* l'actualisation de l'éventualité qu'elle décrit (*cf.* chapitre 3, section 9) pourrait expliquer que la

combinaison [état+PS] ne soit pas toujours appropriée dans une indépendante. D'une part, la condition de DRS  $Holds(s_n, t_n)$ , qui rend compte de la validité de l'état, constitue le contenu asserté par la phrase, ce qui présente cette condition comme un fait nouveau, qui met à jour l'état du monde raconté. D'autre part, si la phrase a vocation à décrire un changement de l'état du monde raconté, il est probablement toujours plus approprié, au plan pragmatique, d'utiliser une description d'événement qu'une description d'état, parce que que les événements sont précisément des changements d'état. De ce point de vue, il nous semble intéressant de remarquer que la combinaison [état+PS] est parfaitement acceptable dans la phrase suivante :

(47) *Pierre ne fut chez lui qu'à huit heures.*

Dans cette phrase, *ne...que* indique que l'état Pierre-être-chez-lui n'était pas encore en vigueur avant huit heures, donc que l'assertion de sa validité constitue bien une mise à jour de l'état du monde raconté. En outre, l'adverbial étant en focus, la validité de l'état est présentée comme une information d'arrière-plan et non comme le contenu mis en discussion. Ainsi, il est clair que la phrase n'est pas employée pour décrire un changement du monde raconté (l'événement Pierre-arriver-chez-lui), mais pour préciser à quel moment le résultat de ce changement (Pierre-être-chez-lui) a été vérifié. Ce qui peut expliquer que la combinaison [état+PS] soit toujours acceptable dans *quand P*, c'est que le contenu asserté par *P* n'est pas mis en discussion, mais est interprété comme une description de  $t_{QUAND}$ . *P* ne s'interprète pas comme décrivant un changement de l'état du monde raconté, mais comme décrivant une propriété qui oppose  $t_{QUAND}$  au précédent point Rc.

## 2 *Quand*[IMP]

### 2.1 *Quand*[événement+IMP] reçoit nécessairement une interprétation quantifiée

Comparons (48) et (49) :

(48) *À huit heures, Marie était fatiguée.*

(49) *Quand Pierre arrivait, Marie était fatiguée.*

La phrase (48) admet une interprétation épisodique et une interprétation habituelle, qui autorisent respectivement les paraphrases (48') et (48'') :

(48') *Ce jour-là, à huit heures, Marie était fatiguée.*

(48'') *Généralement, à huit heures, était fatiguée.*

La phrase (49) n'admet en revanche qu'une interprétation habituelle, qui autorise la paraphrase (49') :

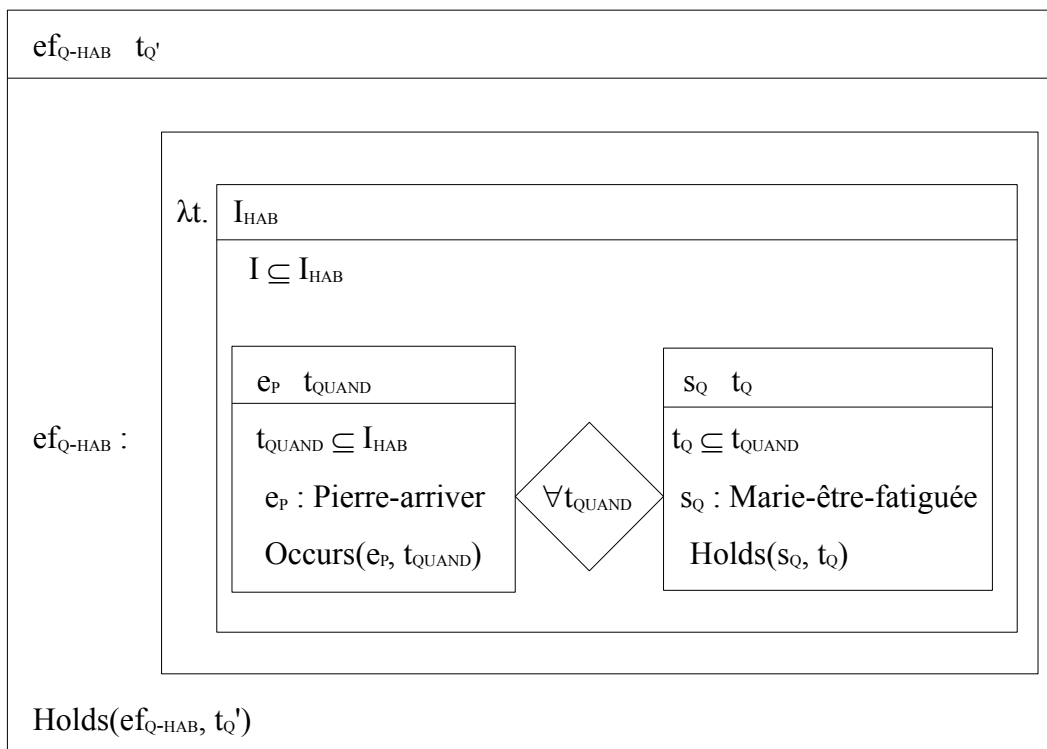
(49') *Généralement, quand Pierre arrivait, Marie était fatiguée.*

L'hypothèse que *quand P* joue le rôle d'un adverbial de localisation permet de traiter  $t_{\text{QUAND}}$  comme le référent  $t_{\text{ADV}}$  introduit par *à huit heures* dans une phrase comme (48''). Ce référent n'est introduit que dans le restricteur de la représentation tripartite de la phrase quantifiée. Nous proposerons donc la représentation (49'') pour la phrase (49').<sup>108</sup>

---

108 Suivant Lewis (1975 :13) et Partee (1984 : 269), nous admettons qu'en l'absence d'adverbe de quantification explicite, la phrase (49) est traitée comme comportant implicitement une quantification quasi-universelle, que nous exprimons par l'adverbe *généralement* en (49').

(49'') Représentation de *Quand Pierre arrivait, Marie était fatiguée*.<sup>109</sup>



En considérant l'exemple (50), de Swart (1993) souligne le fait que si  $e_P$  est conçu comme un événement qui ne s'est produit qu'une seule fois, *quand*[IMP] ne peut se trouver dans la portée d'un adverbe de quantification. Ainsi, selon de Swart, (50) n'est pas acceptable si les interlocuteurs partagent la connaissance du fait que  $e_P$  ne s'est produit qu'une seule fois :

(50) *Quand Anne tournait « Les liaisons dangereuses », elle le recommandait toujours à ses amis.* (de Swart 1993 : 58)

Elle ajoute que dans le même contexte, la phrase serait acceptable sans adverbe de quantification. Ainsi, (51) pourrait signifier qu'à l'époque où Anne tournait « Les liaisons dangereuses », elle recommandait (régulièrement) ce film à ses amis.

(51) *Quand Anne tournait « Les liaisons dangereuses », elle le recommandait à ses amis.* (de Swart 1993 : 57)

<sup>109</sup> Comme en (11b) *supra* (section 1.2), nous ne spécifions pas ici la position de  $t_Q'$  par rapport à l'origine du repérage temporel (S ou  $R_C$ ).

Si nous souscrivons à l'analyse de Swart en ce qui concerne (50), notre intuition au sujet de (51) est en revanche que, hors contexte, cette phrase reste plus appropriée pour signifier que *chaque fois* qu'Anne tournait les liaisons dangereuses, elle recommandait ce film à ses amis. Si c'est une interprétation spécifique qui est visée en (51), il nous semble que à *l'époque* où serait bien meilleur que *quand* :

(51') *À l'époque où Anne tournait « Les liaisons dangereuses », elle le recommandait à ses amis.*

En outre, l'exemple (52) montre que le caractère unique de l'événement décrit par *P* ne suffit pas à autoriser une interprétation spécifique de *quand*[IMP]. Alors que  $e_p$  ne peut pas se répéter, l'intuition est, comme en (51), que la phrase ne serait acceptable que si l'on pouvait admettre que  $e_p$  a eu lieu plusieurs fois.

(52) # *Quand Pierre naissait, ses parents habitaient dans le quartier.*

Nous concluons donc que si la subordonnée combine un *événement* avec l'IMP, elle ne peut jamais recevoir une interprétation spécifique ; elle ne peut donner lieu qu'à une interprétation quantifiée.

## 2.2 Les conditions de l'interprétation spécifique de *quand*[état+IMP]

Comparant (53) et (54), de Swart (1993 : 208) remarque que la subordonnée de (53) désigne nécessairement un intervalle de temps unique alors que celle de (54) peut donner lieu à deux interprétations.

(53) *Quand il était jeune, Paul se promenait souvent au Luxembourg.*

(54) *Quand il était malade, Paul consultait souvent un médecin.*

En (53), la subordonnée désigne nécessairement l'unique intervalle de temps pendant lequel Paul a été jeune ; en (54) elle peut désigner un intervalle de temps particulier durant lequel Paul a été malade (interprétation spécifique), ou tout

intervalle de temps durant lequel Paul a été malade (interprétation quantifiée). Il apparaît donc que contrairement à *quand*[événement+IMP], la combinaison *quand*[état+IMP] peut dans certains cas recevoir une interprétation spécifique, selon laquelle  $t_{\text{QUAND}}$  est identifié avec un intervalle de temps particulier. En outre, les exemples (53) et (54) appellent au moins deux remarques :

1) Conformément à l'hypothèse de Sandström (1993 : 184) ; le référent temporel désigné par la subordonnée est ici une *phase* de l'état  $s_p$ , à savoir un intervalle maximal de validité de cet état. En (53),  $t_{\text{QUAND}}$  est identifié avec l'unique phase de Paul-être-jeune. En (54), il est identifié avec *une* ou *toute* phase de Paul-être-malade, selon que la subordonnée reçoit une lecture spécifique ou quantifiée.

2) L'interprétation spécifique de *quand*[état+IMP] dépend de la possibilité d'identifier une phase *unique* de  $s_p$ . Comme le souligne de Swart, l'absence d'ambiguïté en (53) vient de ce que l'état Paul-être-jeune ne peut être valide que durant une période unique de la vie de Paul. Ainsi, cette éventualité fonctionne *typiquement* comme la propriété identifiante d'un intervalle de temps unique. En revanche, l'état Paul-être-malade peut être valide sur des intervalles de temps disjoints. Une interprétation spécifique de la subordonnée de (54) suppose donc que l'état Paul-être-malade constitue en contexte la propriété identifiante d'un unique intervalle de temps. Dans le cas contraire, la subordonnée reçoit une interprétation quantifiée.

Soulignons un dernier point. Si  $t_{\text{QUAND}}$  est identifié à une *phase* de  $s_p$ , et que l'IMP situe  $t_{\text{QUAND}}$  avant S, il n'est pas étonnant que l'état ne puisse pas rester en vigueur jusqu'au moment S (*cf.* (55)), contrainte qui ne s'observe pas dans le cas d'une indépendante (*cf.* (56)) :

(55) # *Quand Pierre habitait à Paris, il se promenait souvent. Aujourd'hui, il habite toujours à Paris mais il ne se promène plus.*

(56) *En 2010, Pierre habitait à Paris et il se promenait souvent. Aujourd'hui il habite toujours à Paris mais il ne se promène plus.*

Mais le moment S ne peut pas non plus vérifier une autre phase du même état :

(57) # *Quand Pierre habitait à Paris, il se promenait souvent. Aujourd'hui, il habite de nouveau à Paris mais il ne se promène plus.*

Les conditions d'une interprétation spécifique de *quand*[IMP] semblent donc être les suivantes :

- 1) *P* doit décrire une éventualité stative ;
- 2)  $t_{\text{QUAND}}$  doit pouvoir être identifié à une phase de l'état  $s_P$  qui précède le moment *S* ;
- 3)  $s_P$  doit pouvoir être conçu comme une propriété qui oppose  $t_{\text{QUAND}}$  à tous les autres moments.

### 2.3 Modification de la classe aspectuelle de $e_P$ en vue d'une interprétation spécifique de *quand*[IMP]

Nous avons avancé *supra* (section 2.1) qu'une subordonnée décrivant un événement, comme celle de (51), ne peut recevoir qu'une interprétation quantifiée.

(51) *Quand Anne tournait « Les liaisons dangereuses », elle le recommandait à ses amis.* (de Swart 1993 : 57)

Ainsi, nous avons estimé que la phrase (51) ne pouvait recevoir, hors contexte, qu'une interprétation habituelle, et que la connaissance du fait que l'événement n'a eu lieu qu'une seule fois n'était pas suffisante pour autoriser une interprétation spécifique de la subordonnée. Il nous semble toutefois possible de construire un contexte qui autorise une interprétation spécifique de la subordonnée. C'est ce que nous avons tenté de faire en (58) :

(58) - *Mathilde ne nous parle pas du tout du film qu'elle est en train de tourner.*  
 - *C'est bizarre. Quand Anne tournait « Les liaisons dangereuses », elle le recommandait à ses amis.*

Une particularité du discours qui précède *quand P* en (58) est qu'il permet d'interpréter le contenu de *P* comme une description d'état de fait progressif qui oppose  $t_{\text{QUAND}}$  au moment *S*. D'une part, le moment *S* vérifie l'état de fait progressif Mathilde-être-en-train-de-tourner-un-film ; d'autre part, *P* permet de décrire  $t_{\text{QUAND}}$  comme vérifiant un état fait de même type, mais cependant différent en ce que *quelqu'un d'autre* (Anne) est en train de tourner *un autre film* (« Les liaisons



dangereuses »). Cette interprétation, qui suppose d'appliquer implicitement l'opérateur d'aspect progressif *être en train de* à l'événement  $e_p$ , permet d'interpréter  $P$  comme décrivant une éventualité stative. Pourvu que l'on puisse récupérer l'idée que l'état de fait Anne-être-en-train-de-tourner-les-liaisons-dangereuses ne possède qu'une seule phase, le contenu de  $P$  remplit les conditions nécessaires pour que *quand*[IMP] reçoive une interprétation spécifique. De fait, l'état de fait  $ef_{P-PROG}$  fonctionne comme une propriété de moment qui permet d'isoler  $t_{QUAND}$  de tous les autres moments.

Une subordonnée à l'IMP décrivant un événement peut aussi être réinterprétée comme une description d'état de fait habituel. Considérons la phrase (59),

(59) *Quand Pierre allait au Louvre, il habitait à Paris.*

Si l'on traite  $P$  comme décrivant un événement, la subordonnée ne peut être que restrictive. (59) admet alors la paraphrase (59') :

(59') *Chaque fois que Pierre allait au Louvre, il habitait à Paris.*

Mais il est aussi possible de traiter  $P$  comme décrivant l'état de fait habituel Pierre-aller-régulièrement-au-Louvre. Dans ce cas, la subordonnée peut recevoir une interprétation spécifique,  $t_{QUAND}$  étant identifié avec une phase unique de cet état de fait, et (59) admet la paraphrase (59'') :

(59'') *À l'époque où Pierre allait régulièrement au Louvre, il habitait à Paris.*

## 2.4 *Quand*[IMP] quantifié peut être ambigu

Dès lors que l'éventualité qu'elle décrit ne constitue pas la propriété identifiante d'une zone unique de la ligne du temps, une subordonnée stative à l'IMP reçoit une interprétation quantifiée. Dans ce cas, elle peut donner lieu à deux interprétations. Selon la première,  $t_{QUAND}$  est identifié à tout moment qui vérifie  $s_p$ . Selon la seconde, il est identifié à toute *phase* de  $s_p$ .

Considérons les exemples (60) et (61) :

(60) *Quand Pierre était malade, il était toujours triste.*

(61) *Quand Pierre était malade, Marie lui rendait toujours visite.*

La phrase (60) est facilement interprétée comme signifiant que tout moment  $t_{\text{QUAND}}$  vérifiant l'état Pierre-être-malade vérifie aussi l'état Pierre-être-triste. En (61), on ne peut pas supposer que Marie rend visite à Pierre à *chaque* instant où Pierre est malade. On comprend que chaque fois que Pierre traverse une *période* de maladie, Marie lui rend visite (au moins une fois dans cette période). Ainsi, la phrase quantifie sur des phases de l'état Pierre-être-malade.

La comparaison de (62) et (63) montre qu'une subordonnée décrivant un événement duratif peut aussi recevoir deux interprétations différentes.

(62) *Quand Pierre peignait une toile, il était pensif.*

(63) *Quand Pierre peignait une toile, il l'offrait à Marie.*

En (62), la subordonnée peut être interprétée comme contenant implicitement l'opérateur aspectuel *être en train de*. La phrase quantifie alors sur les instants parcourus par la variable  $t_{\text{QUAND}}$ , qui vérifient l'état de fait progressif Pierre-être-en-train-de-peindre-une-toile. En (63), la phrase quantifie sur les intervalles d'occurrence de l'événement Pierre-peindre-une-toile ; la variable  $t_{\text{QUAND}}$  parcourt l'ensemble de ces intervalles. (62) et (63) admettent donc respectivement les paraphrases suivantes :

(62') *À tout moment où Pierre était en train de peindre une toile, il était pensif.*

(63') *Chaque fois que Pierre peignait une toile, il l'offrait à Marie.*

Une subordonnée décrivant un événement non-duratif ne donne pas lieu à la même ambiguïté. Parce qu'il n'est pas possible de distinguer plusieurs instants dans l'intervalle d'occurrence d'un tel événement,  $t_{\text{QUAND}}$  parcourt nécessairement les *intervalles d'occurrence* de l'événement. C'est le cas en (64), où  $e_p$  est un achèvement et en (65) où  $e_p$  est un *point*.

(64) *Quand il arrivait, Pierre était pensif.*

(65) *Quand Pierre sursautait, Marie éclatait de rire.*

## 2.5 La combinaison [événement+IMP] dans *quand P* et dans une indépendante

Après Borillo (1988), de Swart (1993) souligne le point suivant : dans une phrase de forme *Quand P, Q*, deux propositions à l'IMP peuvent décrire la même séquence d'événements que deux propositions au PS.

(66) *Quand Marie rentrait, Paul montait toujours l'escalier.*

(de Swart 1993 : 283)

(67) *Quand Marie rentra, Paul monta l'escalier.*

Un problème explicitement soulevé par de Swart (1993 : 248) est que contrairement à ce que l'on observe dans le cas d'une indépendante, l'IMP n'impose pas en (66) d'interpréter chaque proposition comme introduisant un référent d'état. La solution qu'elle propose consiste à considérer que dans une phrase quantifiée comme (66), l'IMP n'opère pas au niveau de chaque proposition, mais au niveau de la phrase complète, laquelle décrit un état qui consiste en une relation régulière entre les événements  $e_p$  et  $e_Q$  :

« The imparfait gives the relation an open, unbounded character and describes it as an ongoing stative situation. » (de Swart 1993 : 283)

Nous soulignerons cependant un point commun à l'interprétation de la combinaison [événement+IMP] dans le cas de *quand P* et dans celui d'une indépendante comme (68) :

(68) *À huit heures, Marie rentrait.*

La phrase (68) est interprétée comme décrivant un état de fait habituel. Dans la caractérisation de cet état de fait, l'événement Marie-rentrer et son intervalle d'occurrence  $t_{\text{QUAND}}$  sont introduits dans la DRS qui constitue le scope nucléaire

d'un adverbe de quantification. En (66), l'événement Marie-rentre et son intervalle d'occurrence sont introduits dans la DRS qui constitue le restricteur de l'adverbe. Dans les deux cas, l'intervalle d'occurrence de l'événement n'est pas clos existentiellement, mais lié par un adverbe de quantification. On peut dès lors proposer de décrire la contribution de l'IMP dans les termes suivants : dans *quand P* comme dans le cas d'une indépendante, l'IMP interdit la clôture existentielle de l'intervalle d'occurrence de l'événement décrit par la proposition.

Cette approche de la contribution de l'IMP permet de rendre compte du fait que dans un contexte comme celui de (69), la subordonnée impose de traiter la phrase complète comme la description d'un état de fait habituel.

(69) *Le téléphone sonna. Quand Marie rentrait, Paul montait l'escalier.*

Parce que l'IMP interdit la clôture existentielle de l'intervalle d'occurrence de  $e_p$ , la variable  $t_{\text{QUAND}}$  parcourt l'ensemble des intervalles d'occurrence de l'événement Marie-rentre. La phrase complète décrit un état de fait habituel caractérisé par une relation régulière entre  $e_p$  et  $e_q$ . Contrairement à une séquence d'indépendantes comme (70), (69) n'implique pas que les événements Marie-rentre et Paul-monter-l'escalier soient en cours de déroulement au moment où le téléphone sonne.

(70) *Le téléphone sonna. Marie rentrait. Paul montait l'escalier.*

Le fait que la variable de localisation  $t_{\text{QUAND}}$  ne soit pas close existentiellement explique en outre que la subordonnée à l'IMP soit incompatible avec une principale au PS, comme en (71) :

(71) *Le téléphone sonna. \*Quand Marie **rentrait**, Paul **monta** l'escalier.*

D'une part, le PS de la principale impose la clôture existentielle de  $t_q$ , l'intervalle d'occurrence de l'événement  $e_q$ . D'autre part,  $t_{\text{QUAND}}$  devrait servir de repère pour localiser  $t_q$ . Or l'IMP interdit la clôture existentielle de  $t_{\text{QUAND}}$ . Ainsi, alors que la principale décrit un événement qui requiert un repère de localisation spécifique, la subordonnée s'interprète comme désignant un ensemble de localisations.

En avançant que l'IMP ne fait rien d'autre qu'interdire la clôture existentielle de  $t_{\text{QUAND}}$ , on peut rendre compte d'un autre emploi de *quand*[événement+IMP]. Considérons d'abord l'analyse que propose de Swart (1993) de l'exemple (72) :

(72) *Quand il rentrait à la maison, il allumait toujours la télé. Il prenait une bière et il s'installait dans son fauteuil pour oublier sa journée.*

« The second sentence continues the narrative as if it is still under the scope of the universal. » (de Swart 1993 : 265)

Dans l'exemple (72),  $t_{\text{QUAND}}$  est introduit dans le restricteur de l'adverbe *toujours*. Mais on peut construire un exemple tel que  $t_{\text{QUAND}}$  est introduit dans le scope nucléaire de l'adverbe. Ainsi, en (73), *quand*[événement+IMP] s'interprète comme continuant un récit habituel commencé par la première phrase. Et  $t_{\text{QUAND}}$  est introduit dans le scope nucléaire de l'adverbe *en général*.

(73) *En général, Marie rentrait à huit heures. Quand elle arrivait, Paul montait.*

Nous tirerons ici la conclusion suivante : l'interprétation à laquelle donnent lieu les subordonnées de forme *quand*[événement+IMP] montrent que l'IMP n'interdit pas de traiter la proposition qui l'accueille comme décrivant un événement. Il interdit seulement la clôture existentielle de l'intervalle d'occurrence de l'événement.

## 2.6 Conclusion sur l'IMP

*Quand*[IMP] peut recevoir différentes sortes d'interprétations selon la classe aspectuelle de l'éventualité décrite par  $P$ , et selon le contexte. Nous avons pu distinguer les cas suivants :

1)  $P$  est traitée comme décrivant un événement. Il est alors impossible que la variable  $t_{\text{QUAND}}$  soit close existentiellement. Elle doit être liée par un adverbe de quantification (cf. sections 4.2.1 et 4.2.5). Ainsi, une phrase comme (44) décrit une relation régulière entre l'ensemble des moments parcourus par  $t_{\text{QUAND}}$  et l'actualisation temporelle de l'éventualité décrite par  $Q$ .

(49) *Quand Pierre arrivait, Marie était fatiguée.*

2) *P* est traitée comme décrivant une éventualité stative. Dans ce cas, deux sortes d'interprétations de *quand P* sont possibles. *Quand*[état+IMP] reçoit une interprétation spécifique si  $s_p$  fonctionne typiquement ou en contexte comme la propriété identifiante d'un intervalle de temps unique. L'ensemble des intervalles parcourus par la variable  $t_{\text{QUAND}}$  est alors restreint à cet intervalle unique (cf. sections 2.2 et 2.3).

(53) *Quand il était jeune, Paul se promenait souvent au Luxembourg.*

(de Swart 1993 : 208)

*Quand*[état+IMP] reçoit une interprétation quantifiée si  $s_p$  n'a pas cette valeur identifiante. La variable  $t_{\text{QUAND}}$  doit alors être liée par un adverbe de quantification. Si elle se trouve dans la portée restrictive de l'adverbe,  $s_p$  est traité comme une propriété qui restreint l'ensemble des moments sur lesquels la phrase quantifie. Il peut s'agir de l'ensemble des moments qui vérifient  $s_p$  (cf. (60)), ou de l'ensemble de phases de l'état  $s_p$  (cf. (61)) (cf. section 2.4).

(60) *Quand Pierre était malade, il était toujours triste.*

(61) *Quand Pierre était malade, Marie lui rendait toujours visite.*

Du fait que l'interprétation spécifique de *quand*[état+IMP] dépend de la capacité de  $s_p$  à fonctionner comme la propriété identifiante d'un unique intervalle de temps, on peut tirer la conclusion suivante : contrairement au PS, l'IMP n'entraîne jamais la clôture existentielle de  $t_{\text{QUAND}}$ .

Dès lors, il semble possible d'envisager une approche unifiée de la manière dont l'IMP contribue à l'interprétation d'une proposition, qu'elle soit stative ou événementielle, indépendante ou introduite par *quand*. Le principe commun serait le suivant : l'IMP interdit de traiter la proposition qui l'accueille comme assertant l'actualisation temporelle d'une éventualité dont le TA est clos existentiellement. Cette contrainte autorise deux traitements de la proposition à l'IMP :

1) la proposition asserte l'actualisation temporelle de l'éventualité qu'elle décrit,

mais le TA de cette éventualité n'est pas clos existentiellement ; il est introduit dans le restricteur ou dans le scope nucléaire d'un adverbe de quantification (*cf.* section 2.5).

2) le contenu asserté est traité comme la caractérisation d'une éventualité stative dont l'actualisation temporelle est présupposée. Le TA de l'éventualité doit être identifié avec un référent préalablement introduit dans la DRS ou avec le référent désigné par un adverbial (*cf.* chapitre 3, section 9).

### 3 *Quand*[PRES]

Nous avons admis que le PRES contribue à un repérage temporel déictique en indiquant que le TA de l'éventualité décrite par la phrase coïncide avec le moment S (*cf.* chapitre 3, section 6.2). Nous allons ici revenir sur cette hypothèse en observant la contribution du PRES à la sémantique de *quand*[PRES]. Comparons (1) et (2) :

(74) *En ce moment, Marie est au téléphone.*

(75) *Quand Pierre arrive, Marie est au téléphone.*

En (74), l'adverbial *en ce moment* permet une interprétation épisodique de la phrase, selon laquelle l'état est en vigueur au moment S. Cette interprétation épisodique n'est pas disponible pour (75). Comme *quand*[événement+IMP] (*cf. supra*, section 2.1), *quand*[événement+PRES] empêche la clôture existentielle de la variable  $t_{\text{QUAND}}$  et impose qu'elle soit liée par un adverbe de quantification. Ainsi, (75) ne peut recevoir qu'une interprétation quantifiée, selon laquelle la phrase contient un adverbe de quantification implicite. Elle admet la paraphrase (75') :

(75') *Généralement, quand Pierre arrive, Marie est au téléphone.*

Pour la même raison, il est exclu que *P* décrive un événement qui ne peut avoir lieu qu'une seule fois. D'où le caractère étrange de (76) :

(76) *Quand Pierre naît, il fait un temps splendide.*

Considérons maintenant le cas où la subordonnée décrit un état. Nous avons vu *supra* (section 2.2) que *quand*[IMP] peut recevoir une interprétation spécifique si *P* décrit un état qui fonctionne comme la propriété identifiante d'un intervalle de temps unique. Or ce type d'interprétation n'est pas disponible dans le cas de *quand*[état+PRES]. Plus précisément, il n'est pas possible d'utiliser *quand*[PRES] pour désigner un intervalle  $t_{\text{QUAND}}$  incluant le point *S*.<sup>110</sup> Comparons de ce point de vue (77) et (78) : alors que *l'année dernière* est commutable avec *quand*[état+IMP], *cette année* ne l'est pas avec *quand*[état+PRES].

(77) *L'année dernière, Pierre n'allait jamais au cinéma. Cette année, il y va souvent.*

(78) *Quand Pierre travaillait encore, il n'allait jamais au cinéma. # Quand il est à la retraite, il y va souvent.*

En (78), on préférerait *maintenant qu'il est à la retraite* ou *depuis qu'il est à la retraite*. Avec *quand*, l'intuition est que la phase n'est acceptable que si Pierre est à la retraite de temps à autres, c'est-à-dire si *quand P* reçoit une interprétation quantifiée,  $t_{\text{QUAND}}$  parcourant l'ensemble des phases de  $s_p$ . Ainsi, *quand*[PRES] semble ne pas pouvoir jouer le rôle d'un adverbial déictique dont le référent  $t_{\text{ADV}}$  inclut le point *S*, comme *aujourd'hui, cette année*, etc.

Notons que certains contextes autorisent une interprétation spécifique de *quand*[PRES]. C'est par exemple le cas d'un récit mené au présent, comme en (79), ou d'un énoncé comme (80), où la seconde phrase évoquent deux événements futurs :

(79) *Ce matin-là, quand Pierre entre, Marie téléphone.*

(80) *Je vais chez Pierre. Je t'appelle quand j'arrive.*

Dans ces subordonnées, le PRES n'indique manifestement pas que le TA de l'éventualité coïncide avec le moment *S*, et il ne contribue pas à un repérage temporel déictique.

<sup>110</sup> Notons que dans certaines phrases, comme (i), *P* peut s'interpréter comme décrivant un état en vigueur au moment *S*. Nous laisserons ici de côté le cas de ces phrases, où *quand P* ne joue pas le rôle d'adverbial de localisation.

(i) *Tu t'es subordonné quand tu es fait pour ordonner.* (Balzac, *Les Employés ou la Femme supérieure*)

Voir Dilys (1998) pour une étude d'emplois similaires de *when P* en anglais.



Reconsidérons maintenant le cas de *quand*[PRES] quantifié :

(81) *Quand Pierre arrive, Marie s'en va.*

Cette phrase n'implique absolument pas que Pierre arrive au moment S, mais signifie seulement que depuis un certain temps, à tout moment  $t_{\text{QUAND}}$  où a lieu une arrivée de Pierre, on observe un départ de Marie. Ainsi, la variable  $t_{\text{QUAND}}$  parcourt différents intervalles situés avant S.

Les interprétations qui peuvent être faites de *quand*[PRES] permettent de conclure que dans *quand P*, le PRES ne contraint pas la position de  $t_{\text{QUAND}}$  par rapport à S. Pour proposer une approche unifiée du PRES dans *quand P* et en indépendante, nous admettrons que le PRES est un marqueur temporel explétif. La valeur temporelle qu'il manifeste dans certains de ses emplois pourrait alors s'expliquer par un « l'effet de polarisation », effet que Laca (2005) définit dans les termes suivants :

« l'utilisation d'une expression à contenu sous-spécifié là où une expression à contenu plus spécifié aurait été possible est interprétée comme négation de ce contenu plus spécifique » (Laca 2005 : 56)

En se fondant sur cette définition, on peut avancer que le PRES n'indique la coïncidence avec le moment S que dans les contextes où d'autres temps sont utilisés pour indiquer l'antériorité et la postériorité par rapport à S. Dans le cas où *quand*[PRES] reçoit une interprétation quantifiée, comme en (81), le PRES permet de ne pas spécifier la position de  $t_{\text{QUAND}}$  par rapport à S. Les cas où *quand*[PRES] reçoit une interprétation spécifique, comme en (79) et (80), relèvent de contextes où le locuteur n'emploie pas les temps qui pourraient contribuer à un repérage temporel explicite. Aucun effet de polarisation n'est donc associé à l'emploi du PRES.

## 4 *Quand*[PC]

### 4.1 Propriétés conférées à $t_{\text{QUAND}}$ par le PC

Comme le PS, le PC permet la clôture existentielle de la variable  $t_{\text{QUAND}}$  introduite par *quand P*. Ainsi, *quand*[PC] reçoit aisément une lecture spécifique en (82), ce qui permet une interprétation épisodique de la principale à l'IMP :

(82) *Quand Pierre est entré, Marie téléphonait.*

Comme dans le cas d'une indépendante (*cf.* chapitre 3, section 6.2), le PC situe le TA de  $e_P$ , c'est-à-dire  $t_{\text{QUAND}}$ , avant le point S. En outre, le rôle d'adverbial de *quand P* impose que  $t_{\text{QUAND}}$  localise  $t_Q$ , le TA de l'éventualité décrite par  $Q$ . Cette contrainte suffit à expliquer le point suivant : ne sont admis en  $Q$  que les temps qui permettent que  $t_Q$  précède S, c'est-à-dire l'IMP et le PC. En (82), l'IMP permet que  $t_Q$ , le TA de l'état de fait Marie-(être-en-train-de)-téléphoner soit situé avant S. En (83), le PC de la principale situe  $t_Q$  le TA de l'événement Marie-téléphoner, avant S.

(83) *Quand Pierre est entré, Marie a téléphoné.*

(83') Représentation de (83) :

$t_{\text{QUAND}}$ $e_P$ $t_Q$ $e_Q$
$e_P$ : Pierre-entrer
$t_{\text{QUAND}} < S$
$\text{Occurs}(e_P, t_{\text{QUAND}})$
$e_Q$ : Marie-téléphoner
$\text{Occurs}(e_Q, t_Q)$
$t_Q < S$
$t_{\text{QUAND}} \leq t_Q$

En revanche, *quand*[PC] est incompatible avec une principale au présent. Ainsi, en (84), *P* ne peut pas être interprété comme une proposition au PC, mais seulement comme une proposition combinant une description d'ef-<sub>RÉTRO</sub> et le temps PRES.<sup>111</sup> On peut paraphraser (84) par (84') :

(84) *Quand Pierre est entré, Marie téléphone.*

(84') *(En général), une fois que Pierre est entré, Marie téléphone.*

Il ne paraît pas étonnant que *quand*[PC] soit incompatible avec une principale au FUT. Le problème qui se pose en (85) est le suivant : alors que *quand*[PC] impose de localiser  $t_Q$  avant S, le futur situe explicitement  $t_Q$  après S.

(85) \**Quand Pierre est entrée, Marie téléphonera.*

Mais il est intéressant de constater que si *Q* contient la forme AUX(à l'IMP)+PP, *quand*[PC] ne permet pas de d'interpréter *Q* comme une description d'événement au PQP :

(86) *Quand Pierre est entré, Marie avait téléphoné.*

La phrase (86) s'interprète comme décrivant un ef-<sub>RÉTRO</sub> Marie-avoir-téléphoner qui est en vigueur au moment  $t_{QUAND}$ . Et le fait que cette interprétation soit la seule disponible permet d'étayer l'hypothèse suivante : le PQP ne peut pas être employé dans un discours qui utilise un système de repérage temporel déictique.

## 4.2 *Quand*[état+PC] (vs. *quand*[état+IMP])

La comparaison de (87) et (88) permet d'observer que comme les subordonnées spécifiques de forme *quand*[état+IMP], les subordonnées de forme

111 Frankel (1998 :153) remarque que si *quand*[PC] est couplé à une principale au PRES, comme en (i), l'énoncé acquiert « une valeur générique » et « une valeur de postériorité de Q par rapport à P ».

(i) *Quand il a plu, ma cave est remplie d'eau.* (Frankel 1998 :153)

Quoique nous souscrivons à cette analyse de la sémantique de (i), nous considérons que *P* n'est pas au PC mais au PRES. La valeur de postériorité de Q par rapport à P est selon nous due à l'opérateur d'aspect rétrospectif AUX+PP alors que la valeur « générique » de la phrase est imposée par l'emploi du PRES en P (cf. *supra*, section 3).

*quand*[état+PC] permettent de désigner une phase de l'état  $s_Q$  située avant S. En (87) comme en (88), cette phase de  $s_P$  inclut l'événement  $e_Q$ .

(87) *Quand Pierre a été malade, Marie lui a rendu visite.*

(88) *Quand Pierre était malade, Marie lui a rendu visite.*

Cependant, certaines descriptions d'état semblent beaucoup moins acceptables dans *quand*[PC] que dans *quand*[IMP], comme l'illustre le contraste entre (89) et (90) :

(89) ? *Quand Pierre a été enfant, on lui a offert un vélo.*

(90) *Quand Pierre était enfant, on lui a offert un vélo.*

Il semble possible d'expliquer le caractère étrange de (89) en avançant que comme le PS, et contrairement à l'IMP, le PC impose de traiter *P* comme assertant l'actualisation de l'éventualité qu'elle décrit. En contexte non narratif, (89) poserait alors le problème suivant : le fait l'état Pierre-être-enfant a été en vigueur avant le moment S est une information trop facilement récupérable pour faire l'objet d'une assertion. La phrase (90) est plus acceptable car l'état Pierre-être-enfant est seulement utilisé comme la propriété identifiante d'un intervalle de temps unique.

En contexte narratif, les conditions d'emploi de *quand*[état+PC] semblent analogues à celle de *quand*[état+PS] dans un récit qui emploie un système de repérage temporel non déictique (cf. *supra*, section 1.5.4). En effet, une phrase de la forme de (89) n'est acceptable que si  $s_Q$  peut-être conçu comme une propriété qui oppose  $t_{\text{QUAND}}$  à un moment qui le précède.<sup>112</sup> C'est le cas en (91) :

(91) *Quand Pierre a été à la retraite, il s'est offert une nouvelle voiture.*

112 Frankel (1998: 156) signale que *Quand il a été jeune* (au PC) prend, contrairement à *Quand il était jeune* (à l'IMP), une valeur « inchoative ».

## 5 *Quand*[PQP]

Nous commencerons par remarquer que dans une phrase dont la principale est à l'IMP, une subordonnée de forme *quand*[AUX(à l'IMP)+PP], peut donner lieu à une ambiguïté. C'est le cas en (92) :

(92) *Quand Pierre était entré, Marie téléphonait.*

Une première interprétation, qui autorise la paraphrase (92'a), consiste à traiter *P* comme combinant une description d'état de fait rétrospectif et le temps IMP. Une seconde interprétation, qui autorise la paraphrase (92'b), consiste à traiter *P* comme combinant une description d'événement et le temps PQP.

(92'a) *Une fois que Pierre était entré, Marie téléphonait.*

(92'b) *Au moment où Pierre était entré, Marie téléphonait.*

Nous ne traitons ici que des cas où la forme AUX(à l'IMP)+PP est interprétée comme le marqueur temporel PQP.

### 5.1 Propriétés conférées à $t_{\text{QUAND}}$ par le PQP

Comme le PS et le PC, le PQP donne à *quand P* le pouvoir d'introduire son référent  $t_{\text{QUAND}}$  avec une quantification existentielle. En outre, sa contribution temporelle semble être la même dans *quand P* que dans une indépendante : il indique que  $t_{\text{QUAND}}$ , le TA de l'éventualité décrite par *P*, est situé avant le point  $R_C$ . L'hypothèse que  $t_{\text{QUAND}}$  doit être utilisé pour localiser  $t_0$  permet de rendre compte du point suivant : ne sont admis dans  $Q$  que les temps compatibles avec l'information que  $t_q$  précède  $R_C$ , c'est-à-dire l'IMP et le PQP. En (93), le PQP de  $Q$  situe explicitement  $t_0$  avant  $R_C$ . En (94), l'IMP permet que le TA de l'ef-<sub>RÉTRO</sub> Marie-(être-en-train-de)-téléphoner précède  $R_C$ .

(93) *Quand Pierre était entré, Marie avait téléphoné.*

(94) *Quand Pierre était entré, Marie téléphonait.*

En revanche, *quand*[PQP] est incompatible avec une principale au PS, comme l'illustre (95) :

(95) \**Quand Pierre était entré, Marie téléphona.*

Cette incompatibilité admet l'explication suivante : d'une part, *quand*[PQP] impose de localiser  $t_Q$  à l'aide d'un référent  $t_{QUAND}$  qui précède  $R_C$  ; d'autre part, le PS de  $Q$  impose que  $t_Q$  constitue le point  $R_C$  du récit. *Quand*[PQP] et le PS de  $Q$  donnent donc deux informations contradictoires concernant la position de  $t_Q$  par rapport à  $R_C$ .

Notons enfin que (96) ne peut recevoir aucune interprétation satisfaisante :

(96) \**Quand Pierre était entré, Marie a téléphoné.*

Dans le cadre des hypothèses que nous avons retenues, on peut proposer l'explication suivante : *quand*[PQP] ne peut être employé que dans un discours qui utilise un système de repérage temporel non déictique, alors que l'emploi du PC impose un repérage déictique.<sup>113</sup>

## 5.2 Rôles discursifs de *quand*[PQP]

Après une phrase au PS, le rôle discursif de *Quand PQP* est analogue à celui d'un adverbial qui situe explicitement son référent  $t_{ADV}$  avant un autre moment. Ainsi, la subordonnée peut sans difficulté être apposée à un adverbial de ce type, comme en (97).

(97) *Jean s'en alla. Deux minutes avant, quand Pierre était entré, Marie était au téléphone.*

Dans le même contexte, elle ne peut être apposée à un adverbial qui localiserait  $t_Q$  en le situant après le dernier point  $R_C$ .

<sup>113</sup> Précisons qu'il ne nous paraît pas du tout impossible qu'une phrase comme (i) soit énoncée au détour d'une conversation :

(i) *Quand Pierre était entrée, Marie avait téléphoné.*

Mais il nous semble que cet emploi du PQP ne peut se justifier que si le discours s'apparente à un récit, et que les faits évoqués s'inscrivent dans une temporalité qui est déconnectée du point S, par exemple parce que le locuteur expose les détails d'une affaire oubliée, ou raconte un vieux souvenir.

(98) # *Jean s'en alla. Deux minutes après, quand Pierre était entré, Marie était au téléphone.*

Il est cependant possible que *quand*[PQP] soit apposé à un adverbial qui situe explicitement  $t_Q$  *après* un autre moment, pourvu que ce moment soit lui-même situé avant  $R_C$ . Cette combinaison ne pose aucun problème dans un contexte de flash-back prolongé, comme en (99) :

(99) *Et puis soudain, Jean était parti. Deux minutes après, quand Pierre était entré, Marie était au téléphone.*

Dans ce contexte, une description d'état dans *P* s'interprète comme une propriété qui oppose  $t_{QUAND}$  à un moment précédent, comme dans le cas de *quand*[PS] ou *quand*[PC] :

(100) *Quand Pierre avait été fatigué, il était allé se coucher.*

Notons enfin que le PQP semble aussi inapproprié que le PC ou le PS en combinaison avec l'état que décrit la subordonnée en (101) :

(101) # *Quand Pierre avait été enfant,...*

Nous en concluons que comme le PS et le PC, le PQP impose de traiter la subordonnée comme assertant l'actualisation temporelle de l'éventualité qu'elle décrit.

## 6 *Quand*[FUT] et *quand*[aller(au PRES)+INF]

Le FUT permet une interprétation spécifique de *quand P*. Sa contribution temporelle est la même en *P* que dans une indépendante : en (102), il situe  $t_{QUAND}$ , le TA de  $e_P$ , après le moment S.

(102) *Quand Pierre entrera, Marie téléphonera.*

Comme l'illustre exemple (103), proposé par Laca (2004), *quand*[*aller*(au PRES)+INF] semble pouvoir concurrencer *quand*[FUT] pour désigner un moment  $t_{\text{QUAND}}$  situé après le point S.<sup>114</sup>

(103) Quand les lumières **s'allumeront/vont s'allumer**, on entendra un bruit.

(Laca 2004 : 96)

Dans la mesure où [*aller*(au PRES)+INF] situe le TA de  $e_P$ , c'est-à-dire  $t_{\text{QUAND}}$ , après le moment S, cette forme a ici la même contribution temporelle que le FUT. Nous parlerons donc d'un futur composé (FC). Nous allons maintenant tenter de montrer qu'un effet de sens distingue *quand*[FC] de *quand*[FUT].

Considérons l'exemple suivant :

(104) *Je te donnerai ton dessert quand tu t'excuseras*<sup>115</sup>.

On remarque ici que *quand*[FUT] n'empêche pas d'envisager la possibilité que  $e_P$  n'ait jamais lieu. Ainsi, cet énoncé peut facilement constituer une sorte de chantage en véhiculant l'implicature suivante : *si tu ne t'excuses pas, je ne te donnerai pas ton dessert*. Le point intéressant est que *quand*[FC] ne véhicule pas cette implicature<sup>116</sup> :

(105) *Je vais te donner ton dessert quand tu vas t'excuser*.

La phrase (105) semble beaucoup plus appropriée dans un contexte où la validité du contenu de *P* ne fait l'objet d'aucun débat, comme dans le dialogue suivant :

(106) A - *Je vais m'excuser mais je voudrais bien savoir quand tu vas me donner mon dessert.*

B - *(Et bien justement,) je vais te donner ton dessert quand tu vas t'excuser.*

114 Laca (2004) défend la thèse que la périphrase *aller*+INF est en français plus proche de l'expression d'une localisation future que de l'expression de l'aspect prospectif.

115 Nous modifions ici un exemple proposé par Martin (2006 : 184) :  
*Tu recevras un dessert quand tu sauras ta leçon.*

116 Notons qu'alors que *Quand les poules auront des dents...* est typiquement interprété comme signifiant *jamais*, la variante *Quand les poules vont avoir des dents...* interdirait la même interprétation et véhiculerait l'inférence qu'il est clairement admis que les poules auront un jour des dents.



De ce point de vue, on peut souligner le point suivant. Admettons que le récepteur de (104) ou (105) ne souhaite pas prendre à sa charge le contenu de *P*. Il ne peut pas réfuter ce contenu de la même manière dans les deux cas. Considérons (107) :

(107) A - *Je te **donnerai** ton dessert quand tu **t'excuseras**.*

B - *Très bien. Mais je ne je ne m'excuserai pas.*

Sans juger vrai l'énoncé de A, B peut indiquer qu'il prend note de la promesse ou du chantage qu'il véhicule, puis revenir sur le contenu de *P* pour le réfuter. La même stratégie ne paraît pas possible en (108), avec *quand*[FC] :

(108) A - *(Ne t'inquiète pas). Je **vais te donner** ton dessert quand tu **vas t'excuser**.*

B - # *Très bien. Mais je ne vais pas m'excuser.*

L'interprétation de *quand*[FC] impose d'admettre que la prédiction faite en *P* est valide au moment *S*. Dès lors, si le récepteur ne veut pas prendre à sa charge ce contenu, il ne peut prendre note de la prédiction faite par la phrase entière ; il doit refuser la phrase pour revenir sur le contenu de *P*, comme en (109) :

(109) A - *(Ne t'inquiète pas). Je **vais te donner** ton dessert quand tu **vas t'excuser**.*

B - *Attends une minute ! / Qu'est-ce que tu racontes ? Il est hors de question que je m'excuse !*

Enfin, en énonçant une réponse comme celle de (110), B peut laisser entendre qu'il ne s'excusera pas :

(110) A - *Je te **donnerai** ton dessert quand tu **t'excuseras**.*

B - *Je ne veux pas de dessert.*

En revanche, en (111), B admet tacitement qu'il va s'excuser et signale seulement qu'il ne veut pas de dessert en échange.

(111) A - *(Ne t'inquiète pas). Je **vais te donner** ton dessert quand tu **vas t'excuser**.*

B - *Je ne veux pas de dessert.*

Ces remarques autorisent selon nous l'hypothèse suivante au sujet de *quand*[FC]. D'une part, *P* affirme l'actualisation de  $e_P$  à un moment  $t_{\text{QUAND}}$  postérieur à *S*. C'est ce qui permet d'analyser cette proposition comme combinant une description d'événement à un temps exprimant une localisation postérieure à *S*. D'autre part, *P* présuppose l'actualisation, au moment *S*, d'un état de fait prospectif caractérisé par le contenu asserté.

Dans les exemples ci-dessus, nous n'avons évoqué que l'interprétation de *quand P*. Mais on peut soulever la question suivante : dans la principale d'une phrase comme (111), la forme *aller*(au PRES)+INF est-elle interprétée comme combinant une description d'événement et le FC, ou une description d'état de fait prospectif et le PRES ? Enfin, la combinaison illustrée par (112) est-elle acceptable ?

(112) *Je vais te donner ton dessert quand tu t'excuseras.*

Dans le cadre de nos hypothèses, (112) devrait pouvoir être traitée de la manière suivante : *Q* combine une description d'état de fait prospectif et le temps PRES ; *quand*[FUT] localise le TA de l'événement qui entre dans la caractérisation de l'ef. PROSP. Dans ce cas, il conviendrait encore de se demander si cette combinaison peut trouver une justification pragmatique.

## 7 Conclusion

Dans le cadre de l'hypothèse que *quand P* désigne un moment  $t_{\text{QUAND}}$  à utiliser comme un repère de localisation dans l'interprétation de la principale *Q*, nous avons eu pour principal objectif dans ce chapitre de préciser comment le temps verbal de *P* contribue à ce processus.

Nous retiendrons ici qu'employés dans *quand P*, l'IMP et le PRES interdisent la clôture existentielle de la variable  $t_{\text{QUAND}}$ . Si *P* est à l'IMP, *quand P* peut toutefois désigner un moment unique pourvu que les deux conditions suivantes soient remplies : (i) le contenu asserté par *P* est la *description* d'une éventualité stative ; (ii) cette éventualité constitue la propriété identifiante d'un unique intervalle de temps précédant le moment *S* de l'énonciation, ce qui lui permet de restreindre à cet intervalle unique l'ensemble des moments parcourus par la variable  $t_{\text{QUAND}}$ .

Cette interprétation spécifique de *quand P* peut être illustrée par une subordonnée comme *Quand Pierre était jeune*. Comme dans le cas d'une phrase simple à l'IMP, l'actualisation de l'éventualité à un moment qui précède le moment S est présupposée. Si *P* décrit une éventualité stative qui n'a pas le pouvoir d'identifier  $t_{\text{QUAND}}$  à un intervalle unique (*Quand Pierre était malade*), ou si *P* décrit un événement (*Quand Pierre arrivait*), la variable  $t_{\text{QUAND}}$  ne peut être close existentiellement, et elle doit être liée par un adverbe de quantification. Cette dernière interprétation est la seule possible pour *quand*[PRES]. Ainsi, dans un discours qui emploie un système de repérage déictique, *quand*[PRES] ne peut pas faire l'objet d'une interprétation qui l'apparenterait à des adverbiaux déictiques comme *cette semaine* ou *aujourd'hui*. C'est là un point que nous n'avons pas tenté d'expliquer.

Suivant de Swart (1993), nous avons admis que dans *quand P*, l'IMP n'impose pas de traiter *P* comme introduisant un référent d'état. Pour expliquer ce dernier point, de Swart (1993) avance que dans une phrase quantifiée de forme *Quand P, Q*, l'IMP n'opère pas au niveau de la proposition dans l'interprétation de *quand*[IMP]. Nous avons au contraire avancé que l'IMP contribue de la même manière à l'interprétation de *quand P* et à celle d'une indépendante : il interdit de traiter la proposition comme assertant l'actualisation de l'éventualité qu'elle introduit à un moment qui est clos existentiellement.

Mis à part l'IMP et le PRES, tous les temps du français imposent la clôture existentielle de la variable  $t_{\text{QUAND}}$ . Ainsi, quelle que soit la classe aspectuelle de l'éventualité décrite par *P*, et même si cette éventualité n'a aucun pouvoir identifiant, ils permettent d'interpréter la subordonnée comme désignant un intervalle de temps particulier, comme le ferait un SN de calendrier. En outre, ces temps contraignent la position de  $t_{\text{QUAND}}$  par rapport au moment qui sert d'origine au repérage temporel dans le discours, qu'il s'agisse du moment S de l'énonciation ou du point de référence courant  $R_c$  d'un récit qui utilise un repérage non déictique. Ainsi, *quand*[PC] (*Quand Pierre est entré*) situe  $t_{\text{QUAND}}$  avant le moment S ; *quand*[FUT] (*Quand Pierre entrera*) et *quand*[FC] (*Quand Pierre va entrer*) situent  $t_{\text{QUAND}}$  après le moment S. Dans un récit non déictique, *quand*[PS] (*Quand Pierre entra*) impose de traiter  $t_{\text{QUAND}}$  comme le nouveau point  $R_c$  ; *quand*[PQP] (*Quand Pierre était entré*) situe  $t_{\text{QUAND}}$  avant le moment  $R_c$ .

L'étude de *quand*[état+PS] nous a amené à conclure que le PS n'interdit pas

plus que les autres temps d'interpréter la proposition qui l'accueille comme décrivant un *état*. En outre, l'hypothèse qu'une proposition au PS affirme toujours l'actualisation temporelle de l'éventualité qu'elle décrit nous a permis de proposer une explication pragmatique au fait que *quand P* constitue l'un des rares contextes dans lesquels la combinaison [état+PS] est appropriée (section 1.6). Nous avons ensuite constaté qu'en contexte narratif, *quand*[PC] et *quand*[PQP] présentent une similitude avec *quand*[PS] : dans le cas où *P* décrit un état  $s_P$ , la validité de  $s_P$  doit pouvoir opposer  $t_{\text{QUAND}}$  à un moment qui le précède. Nous avons fondé sur ce constat l'hypothèse que comme le PS, le PC et le PQP imposent de traiter *P* comme assertant l'actualisation temporelle de l'éventualité qu'elle décrit.

## Conclusion

Nous avons dans ce travail défendu la théorie selon laquelle, dans une phrase de forme [*Quand P, Q*] ou [*Q quand P*], *quand P* est un adverbial de localisation temporelle. Dans le cadre de cette théorie, nous avons cherché à expliciter le processus par lequel *quand P* désigne un repère temporel, et celui par lequel ce repère localise l'éventualité de la principale. Dans la section 1 de cette conclusion, nous récapitulons les questionnements qui ont guidé ce travail et les conclusions que nous en avons tirées. Dans la section 2, nous soulignons certains des points que nous n'avons pas traités et certaines questions qui restent en suspens.

### 1 Récapitulatif des investigations et conclusions

#### 1.1 La relation entre le repère localisant et l'entité localisée

En examinant les relations chronologiques qui peuvent s'établir entre deux événements reliés par *quand*, nous avons notamment traité du problème que posent les phrases qui reçoivent une interprétation séquentielle selon laquelle  $e_p$  précède immédiatement  $e_o$ , comme *Quand Pierre entra, Marie téléphona*. Si l'on a pour théorie que le moment de  $e_p$  est un repère pour localiser  $e_o$ , comment expliquer que les deux événements peuvent dans certains cas se succéder au lieu de se recouvrir ? Ayant souligné les problèmes que posent les explications proposées par différents auteurs étudiant le cas de l'anglais *when* ou du français *quand* (cf. chapitre 1), nous avons proposé de traiter la relation de succession immédiate qui s'établit entre les deux événements comme reflétant l'une des deux relations qui peuvent s'établir entre le référent d'un adverbial de localisation et l'entité qu'il localise, *dans le cas où l'adverbial n'explicite pas cette relation* (cf. chapitre 3, sections 7.3 et 11 ). Ainsi, nous admettons que contrairement à la théorie défendue par de Swart (1999), de Hoop et de Swart (2000) et Hendricks *et al.* (2010) au sujet de *when* (cf. appendice 1, section 2), *quand* n'exprime pas de relation de recouvrement. En donnant seulement l'instruction d'utiliser le *moment*

de l'événement  $e_P$  comme un repère de localisation à utiliser dans l'interprétation de  $Q$ , *quand* autorise deux utilisations de ce repère temporel. La première consiste à inférer qu'il inclut l'entité à localiser. Localiser consiste alors à fournir un cadre temporel plus ou moins restreint. La seconde consiste à inférer une relation de succession immédiate entre le repère localisant et l'entité à localiser. Il s'agit alors d'utiliser le repère localisant pour fournir une borne initiale à l'entité à localiser. Cette seconde utilisation du repère de localisation nous a permis d'expliquer l'interprétation séquentielle des phrases de formes *Quand P, Q* de la manière suivante : l'intervalle d'occurrence de  $e_P$  est traité comme fournissant une borne initiale à l'intervalle d'occurrence de  $e_Q$ . Pour montrer que cette utilisation du repère désigné par *quand P* reflète celle que l'on peut faire du référent d'un adverbial de localisation, nous avons observé qu'une relation de succession immédiate peut aussi s'établir entre le référent d'un adverbial de forme *à+SN* et l'entité qu'il localise (*cf.* chapitre 3, section 7.3). Suivant Vet (2002), nous avons avancé que le repère fourni par un adverbial ne peut pas constituer la borne *finale* de l'entité à localiser, et ce pour des raisons pragmatiques. Nous avons proposé l'explication suivante : parce que nous ne pouvons pas remonter le temps, il est généralement plus important, si nous nous intéressons à un événement, de savoir à quel moment il commence que de savoir à quel moment il se termine.

## 1.2 Une proposition comme description d'un repère temporel

Nous avons étudié dans le chapitre 2 les contraintes que le rôle d'adverbial de *quand P* impose sur le statut discursif de la proposition  $P$ . Nous avons discuté l'hypothèse de Molendijk (1991) selon laquelle le rôle localisant de *quand P* impose que  $P$  décrive un événement déjà connu (dans la conversation) ou pas complètement inattendu (dans un récit). Suivant Le Draoulec (1999), nous avons admis que cette contrainte ne se vérifie pas toujours. Cependant, nous avons montré que contrairement à ce qu'avance Le Draoulec (1999), et conformément à l'hypothèse de Molendijk (1991), le contenu de  $P$  est bien contraint par son rôle phrastique, qui consiste à décrire la localisation de  $e_Q$ . Dans les exemples qui montrent de manière convaincante que  $P$  ne décrit pas nécessairement un événement connu ou attendu, il s'établit entre  $e_P$  et  $e_Q$  une relation causale telle que  $e_P$  est typiquement approprié pour fournir une borne initiale à  $e_Q$ . Le rôle

d'adverbial que joue *quand P* dans l'interprétation de *Q* explique en outre le fait que le contenu de *P* n'est pas mis en discussion, mais dissimulé à l'arrière plan de celui de *Q*. Nous avons avancé que les phrases à « *quand inverse* » constituent ici un cas particulier, qui illustre une utilisation déviante de l'adverbial *quand P*. Dans ces phrases, le contenu asserté par la subordonnée, à savoir la survenue de l'événement  $e_p$ , est suffisamment mis en relief pour ne plus être interprété comme la description d'un repère temporel utilisé dans l'interprétation de la principale ; il devient le contenu mis en discussion par la phrase.

### 1.3 L'objectif d'un traitement compositionnel de *Quand P, Q*

Le but du chapitre 3 a été de formuler, dans le cadre de la DRT, les hypothèses que nous avons jugées nécessaires à un traitement compositionnel des phrases de forme *Quand P, Q*. Nous avons admis que toute phrase finie introduit dans la représentation du discours une condition qui traduit l'*actualisation temporelle d'une éventualité*. Nous avons avancé que certains contenus doivent être traités comme décrivant des éventualités complexes, que nous avons appelées des *états de faits*. Nous avons proposé une approche de l'aspect grammatical qui croise les approches de Klein (1994) et de Swart (1998), en concevant l'aspect grammatical comme une fonction qui, appliquée à une éventualité, renvoie un état de fait. Nous avons admis que les temps verbaux expriment une relation chronologique entre le *moment d'actualisation temporelle* de l'éventualité décrite par la phrase finie et le moment qui sert d'origine au repérage temporel dans le discours, qu'il s'agisse du moment *S* de l'énonciation ou du point de référence courant  $R_c$  d'un récit qui emploie un système de repérage non déictique. Nous avons en outre avancé que toute phrase au PS asserte l'*actualisation temporelle de l'éventualité qu'elle décrit à un moment qui est clos existentiellement au niveau du texte*. Si l'éventualité est un état, la phrase asserte qu'il est en vigueur à un certain moment (instant ou intervalle) ; s'il s'agit d'un événement, la phrase asserte qu'il a lieu dans un certain intervalle. En revanche le contenu asserté par une phrase à l'IMP ne peut être traité que comme la *description d'une éventualité stative* (état ou état de fait). Ainsi, une phrase à l'IMP *présuppose* l'actualisation temporelle de l'éventualité stative qu'elle décrit à un certain moment, qui peut être identifié en contexte ou désigné par un adverbial de localisation.

Enfin nous avons avancé que dans une phrase de forme *Quand P, Q, quand* introduit une variable de moment  $t_{\text{QUAND}}$  avec l'instruction d'utiliser cette variable comme le moment d'actualisation temporelle de l'éventualité décrite par *P*, et comme un repère de localisation à utiliser dans l'interprétation de *Q*.

#### 1.4 Composantes de la désignation d'un repère temporel par *quand P*

Préfixant la proposition *P*, *quand* introduit une variable de moment  $t_{\text{QUAND}}$ , avec l'instruction de traiter cette variable comme le moment d'actualisation de l'éventualité décrite par *P*.

Comme une phrase simple, la proposition *P* doit être traitée comme introduisant dans la représentation du discours une condition qui traduit l'actualisation temporelle de l'éventualité qu'elle décrit.

La description d'éventualité que contient *P* a une valeur restrictive : la variable  $t_{\text{QUAND}}$  ne parcourt que l'ensemble des moments d'actualisation temporelle de cette éventualité. Certaines éventualités ont typiquement le pouvoir de restreindre cet ensemble à un moment unique : les événements qui n'ont lieu qu'une seule fois, comme Pierre-naître, ou les états qui ne sont en vigueur que sur un intervalle de temps unique, comme Pierre-avoir-vingt-ans. D'autres éventualités, comme Pierre-entrer ou Pierre-être-malade n'ont pas ce pouvoir.

Le temps verbal de *P* contraint tout d'abord le mode de quantification de  $t_{\text{QUAND}}$ . Ainsi, le PRES et l'IMP interdisent la clotûre existentielle de  $t_{\text{QUAND}}$ . À moins que le contenu de *P* ne puisse fonctionner comme la propriété identifiante d'un intervalle de temps unique (ce qui semble exclu si *P* décrit un événement (cf. section 2.1) ou si *P* est au PRES (cf. section 3), la variable  $t_{\text{QUAND}}$  doit être liée par un adverbe de quantification. C'est pourquoi (1) et (2) ne peuvent être traitées que comme des phrases habituelles. Hors contexte, la subordonnée s'interprète comme désignant l'ensemble des intervalles d'occurrence de l'événement Pierre-entrer,  $t_{\text{QUAND}}$  étant introduit dans le restricteur d'un adverbe de quantification implicite (*toujours*).

(1) *Quand Pierre entre, Marie téléphone.*

(2) *Quand Pierre entrait, Marie téléphonait.*



Dans un contexte où *quand P* continue un récit de faits habituels (cf. (1') et (2')),  $t_{\text{QUAND}}$  est dans la portée nucléaire d'un quantificateur (cf. section 4.2.5).

(1') *Tous les jours, Pierre vient voir Marie. Quand il entre, elle téléphone.*

(2') *Tous les jours, Pierre venait voir Marie. Quand il entrait, elle téléphonait.*

À l'inverse du PRES et de l'IMP, les autres temps imposent la clôture existentielle de  $t_{\text{QUAND}}$ , si bien qu'ils permettent une interprétation spécifique de *quand P*. En outre, ils contraignent la position de  $t_{\text{QUAND}}$  par rapport à l'origine du repérage temporel. Par exemple, en (3), *quand P* désigne un moment particulier que le PC situe avant le moment de l'énonciation :

(3) *Quand Pierre est entré, Marie téléphonait.*

## 1.5 Contraintes de cooccurrence pesant sur l'emploi des temps dans *Quand P, Q*

Compte tenu des propriétés conférées à  $t_{\text{QUAND}}$  par le temps de *P*, l'adverbial *quand P* est moins polyvalent qu'un SN comme *à huit heures*. De fait, les propriétés quantificationnelles et temporelles conférées à  $t_{\text{QUAND}}$  par le temps de *P* doivent être compatibles avec les propriétés de l'entité que  $t_{\text{QUAND}}$  localise dans la principale. C'est ainsi que nous avons expliqué les contraintes de cooccurrence qui pèsent sur l'emploi des temps dans la subordonnée et la principale.

Si le temps de *P* interdit la clôture existentielle de  $t_{\text{QUAND}}$ , il est exclu que la principale accueille un temps qui impose que le moment de son éventualité (localisé par  $t_{\text{QUAND}}$ ) soit au contraire clos existentiellement. C'est pourquoi, par exemple, *quand*[IMP] est incompatible avec une principale au PS, comme l'illustre (4) :

(4) \**Quand Pierre entrait, Marie téléphona.*

En outre, la position de l'éventualité de *Q* par rapport à l'origine du repérage temporel, qui est contrainte par le temps de *Q*, doit être compatible avec la position de son repère de localisation  $t_{\text{QUAND}}$ , qui est contrainte par le temps de *P*.

Cela explique par exemple l'impossibilité de combiner *quand*[PQP] avec une principale au PS, comme en (5) :

(5) \**Quand Pierre était entré, Marie téléphona.*

Parce que le PS impose que l'événement Marie-téléphoner coïncide avec le point de référence courant  $R_c$  du récit, cet événement ne peut être localisé par *quand*[PQP], qui désigne un repère temporel situé *avant*  $R_c$ .

## 2 Points non traités et perspectives

En étudiant la composition de la sémantique de *quand P* au chapitre 4, nous n'avons traité que de la combinaison d'une description d'éventualité et d'un temps verbal. Nous avons ainsi laissé de côté d'autres contenus possibles, dont la contribution à la sémantique de *quand P* mériterait d'être étudiée.

Nous avons notamment ignoré les subordonnées comportant une négation. Parmi les questions que soulèvent ces subordonnées, nous poserons ici les suivantes. Pourquoi *plus* est-il requis à la place de *pas* en (6) ? D'où vient l'intuition que la subordonnée de (7) désigne plusieurs intervalles de temps ? Existe-t-il des contextes qui rendent acceptable une phrase comme (8), où la subordonnée combine une négation d'événement et le passé simple ? Pourquoi une subordonnée générique à l'IMP, comme celle de (9), est-elle plus facilement interprétable que celle de (8) ?

(6) *Quand Pierre ne fut plus/\*pas étudiant, il cessa de fumer.*

(7) *Quand il ne fraudèrent pas sur la qualité et le poids, les marchands se tirèrent d'affaire en vendant secrètement. (G. Lefebvre, La Révolution française)<sup>117</sup>*

(8) ? *Quand Pierre ne vint pas, il nous téléphona.*

(9) *Quand Pierre ne venait pas, il nous téléphonait.*

Nous n'avons pas traité des subordonnées comportant un adverbial de localisation postposé en focus, comme (10) et (11).

---

117 Exemple cité d'après Le Draoulec (1998 : 269).

(10) *Quand Pierre partait à huit heures, il prenait le bus.*

(11) ? *Quand Pierre partit à huit heures, il prit le bus.*

À l'imparfait, la subordonnée de (10) s'interprète sans difficulté comme désignant l'ensemble des intervalles (intuitivement, des *jours*) pour lesquels il est le cas que Pierre part à huit heures. Si *P* est au passé simple, comme en (11), davantage de contexte semble requis pour que la phrase puisse recevoir une interprétation satisfaisante. En l'absence de contexte, une expression comme *le jour où* (cf. (12)) semble bien meilleure que *quand* si c'est une interprétation spécifique de la subordonnée qui est visée.

(12) *Le jour où Pierre partit à huit heures, il prit le bus.*

En outre, nous avons souvent limité notre étude à des cas où la subordonnée décrit un *événement* ou un *état*. Aussi avons-nous laissé de côté l'étude des subordonnées comportant une forme dite de « passé antérieur », comme celle de (13) :

(13) *Quand Pierre eut dîné, il sortit.*

Dans le cadre des hypothèses que nous avons retenues au chapitre 3, cette forme doit s'analyser comme la combinaison du passé simple et de l'opérateur d'aspect rétrospectif AUX+PP. Comme toute subordonnée au passé simple, la subordonnée de (13) introduit dans un récit un nouveau point de référence courant. Mais parce l'éventualité qu'elle décrit est l'état de fait rétrospectif Pierre-avoir-dîné et non l'événement Pierre-dîner, elle ne peut en aucun cas s'interpréter comme désignant l'intervalle d'occurrence de l'événement. Elle décrit le nouveau point de référence comme vérifiant l'état de fait rétrospectif Pierre-avoir-dîné.

En décrivant la relation entre le moment désigné par *quand P* et l'éventualité de la principale, nous n'avons pas développé l'étude du cas où la principale décrit un état. En particulier, nous n'avons discuté aucun exemple de la forme de (14) :

(14) *Quand il eut parcouru quelques kilomètres, il fut essoufflé.*

(Borillo 1988 : 77)

Selon Borillo (1988 : 77), le passé simple de la principale présente l'éventualité « sous l'angle perfectif, c'est-à-dire avec une valeur inchoative ». Or l'étude des subordonnées de forme *quand*[état+PS] nous a amené à exclure une telle approche de la contribution du passé simple. Selon les conclusions que nous avons tirées de cette étude (*cf.* chapitre 4, section 1.5), la combinaison [état+PS] que l'on trouve dans la principale de (14) devrait être plus appropriée dans une phrase comme (15), où la validité de l'état n'est pas le contenu mis en discussion, et où il est explicitement exprimé que l'état n'était pas encore en vigueur avant le moment désigné par *quand P*.

(15) *Il ne fut essoufflé **que** quand il eut parcouru quelques kilomètres.*

Si ces conditions ne sont pas remplies, la périphrase *commencer à* devrait être requise pour que la principale reçoive une interprétation inchoative, c'est-à-dire pour qu'elle décrive *l'entrée en vigueur* de l'état il être essoufflé (*cf.* (16)).

(16) *Quand il eut parcouru quelques kilomètres, il **commença à être** essoufflé.*

Il nous semble du moins que la combinaison [PS+état] n'est pas aussi facilement acceptable dans la principale que dans la subordonnée et il conviendrait d'étudier plus précisément les conditions qui autorisent cette combinaison dans la principale.

En excluant de nos hypothèses l'idée que certains temps expriment l'aspect perfectif et d'autres l'aspect imperfectif, nous n'avons pas expliqué le contraste entre (17) et (18) :

(17) *Quand Pierre avait vingt ans, il était heureux.*

(18) *Quand Pierre avait vingt ans, il a été heureux.*

Contrairement à l'imparfait, le passé composé provoque l'inférence que l'intervalle de validité de l'état est entièrement inclus dans l'intervalle désigné par la subordonnée. Quoique cette inférence semble pouvoir être annulée, comme en (19), il conviendrait d'expliquer ce qui la déclenche.

(19) *Quand Pierre avait vingt ans, il a été heureux. D'ailleurs il l'a toujours été.*

En dépit de toutes les questions que nous avons ici laissées de côté, nous espérons avoir montré que la théorie selon laquelle *quand P* joue le rôle phrastique d'un adverbial de localisation constitue un cadre de travail intéressant pour étudier la manière dont les adverbiaux de localisation et les temps verbaux contribuent à la structuration temporelle du discours.

## Appendice 1 : Deux événements reliés par *quand*. Quelle(s) relation(s) inférée(s) ?

Nous avons vu au chapitre 1 que la relation chronologique qui peut s'établir entre deux événements  $e_P$  et  $e_Q$  reliés par *quand* et les facteurs qui contraignent cette relation sont des points particulièrement discutés dans la littérature. Nous avons avancé (*cf.* chapitre 3, section 11) que *quand* impose d'utiliser  $t_{\text{QUAND}}$ , l'intervalle d'occurrence de  $e_P$ , pour localiser le référent  $t_Q$ , l'intervalle d'occurrence de  $e_Q$ , et que cette contrainte n'autorise que les deux relations suivantes :

(i)  $t_Q \subseteq t_{\text{QUAND}}$

(ii)  $t_{\text{QUAND}} \leq t_Q$

Nous proposons de montrer ici, en nous concentrant sur certains points qui peuvent faire débat, comment cette hypothèse permet de rendre compte des relations chronologiques qui peuvent s'établir entre  $e_P$  et  $e_Q$ .

### 1 La relation $e_P \leq e_Q$ ne dépend pas d'une relation causale entre $e_P$ et $e_Q$ .

Si l'on considère l'exemple (1), on est fortement tenté d'inférer non seulement que Marie est partie juste après l'arrivée de Pierre, mais aussi que Marie est partie *à cause de* l'arrivée de Pierre.

(1) *Quand Pierre est arrivé, Marie est partie.*

On peut expliquer cette inférence en se fondant sur cette remarque de Hobbs (2004) :

« À un niveau suffisamment abstrait, quand les relations entre propositions ou phrases successives d'un texte ne sont pas explicitement indiquées, il y a trois relations qui s'établissent prioritairement: causalité, figure-fond, et similarité. »

(Hobbs 2004 : 209)

Parce que *quand* n'exprime explicitement aucune relation chronologique entre les deux événements, et que par ailleurs il autorise la relation  $t_{QUAND} \leq t_Q$ , l'inférence que  $e_P$  est la cause de  $e_Q$  est, hors contexte, le meilleur moyen de conférer une fonction localisante au contenu de  $P$ . De fait, en vertu de cette relation causale,  $t_{QUAND}$ , l'intervalle d'occurrence de  $e_P$ , est typiquement approprié pour fournir une borne initiale à  $t_Q$ , l'intervalle d'occurrence de  $e_Q$ .

Cependant, Martin (2006 : 170) souligne le fait que la relation causale inférée avec *quand* se présente comme une implicature conversationnelle, qui peut être annulée.<sup>118</sup> Nous illustrerons ce dernier par (1') :

(1') *Quand Pierre est arrivée, Marie est partie. Elle ne pouvait pas se permettre de rater son train.*

Considérons maintenant la relation chronologique qui s'établit en (1'). Quoique l'inférence d'une relation causale soit annulée, *Quand P, Q* reçoit encore une interprétation séquentielle, selon laquelle  $e_P$  est survenu juste après  $e_Q$ . On peut en conclure que l'inférence de la relation  $t_{QUAND} \leq t_Q$  ne dépend pas nécessairement de l'existence d'une relation causale entre  $e_P$  et  $e_Q$ . En outre, cette interprétation confirme que la sémantique de *quand* n'est pas moins compatible avec l'inférence de la relation  $t_{QUAND} \leq t_Q$  qu'avec celle de la relation  $t_Q \subseteq t_{QUAND}$ .

## 2 L'ordre discursif *Q+quand+P* n'empêche pas que $e_P$ précède $e_Q$ .

De Swart (1999) avance que les phrases où *when P* est postposé sont les seules qui autorisent une interprétation selon laquelle les deux événements se recouvrent, relation qui correspondrait à la sémantique de *when*.<sup>119</sup>

118 Martin (2006) met en évidence cette propriété à partir de l'exemple (i), proposé par Moens et Steedman (1988) pour étayer l'hypothèse que la sémantique de *when* n'est pas exclusivement temporelle.

(i) *When my car broke down, the sun set.* (Moens et Steedman, 1988 : 16).

(ii) *Quand ma voiture s'est arrêtée, la nuit est tombée. Bon, c'était juste un hasard. Un mauvais hasard.* (Martin, 2006 : 170).

119 Voir aussi de Hoop et de Swart (2000) et Hendricks *et al.* (2010). La théorie proposée par les auteurs est la suivante : si la subordonnée est antéposée, l'inférence de la relation rhétorique *result* annule la sémantique de *when* et impose la succession ; en revanche, l'ordre discursif *Q when P* empêche l'inférence d'une relation rhétorique entre *Q* et *P*, de sorte que l'on infère une relation de recouvrement, conformément à la sémantique de *when*.

Mais considérant l'exemple (2), Martin (2006 : 190) analyse la subordonnée comme « temporelle et causale » :

(2) [*Pierre*] *est tombé quand je l'ai poussé.* Martin (2006 : 190)

Il nous semble ici intéressant d'étudier ici les contextes qui justifieraient l'énoncé de (2). Tout d'abord, la fonction adverbiale de *quand P* empêche que le contenu de *P* soit mis en discussion (cf. chapitre 2, section 1.3). Ainsi, le locuteur ne peut utiliser (2) comme un moyen normal d'informer son interlocuteur qu'il a poussé Pierre, ou d'expliquer pourquoi Pierre est tombé.<sup>120</sup> Si *quand P* est en focus, (2) est plus appropriée pour répondre à la question « Quand Pierre est-il tombé ? ».<sup>121</sup> Or une condition suffisante pour que (2) soit une réponse appropriée est que le contexte permette à *P* d'isoler un intervalle parmi plusieurs intervalles connus qui auraient pu localiser  $e_Q$ . C'est le cas, par exemple, dans le dialogue suivant :

(3) A - *Pierre m'a dit qu'il avait trébuché, qu'il avait marché sur une plaque de verglas et que tu l'avais poussé. Il m'a dit aussi qu'il n'était tombé qu'une seule fois mais il ne m'a pas dit à quel moment. Tu le sais, toi ?*

B - *Oui. Il est tombé quand je l'ai poussé.*

Dans le contexte de (3), les interlocuteurs partagent la connaissance du fait que  $e_P$  est une cause possible de  $e_Q$ . Comme dans le cas de (1), cette relation causale justifie que l'intervalle d'occurrence de  $e_P$  (c'est-à-dire  $t_{QUAND}$ ) soit utilisé pour localiser celui de  $e_Q$  (c'est-à-dire  $t_Q$ ) :  $t_{QUAND}$  est alors typiquement approprié fournir une borne initiale à  $t_Q$ . En outre, la subordonnée *quand je l'ai poussé* est efficace en contexte pour répondre à la question de A : elle permet de distinguer le moment  $t_{QUAND}$  des autres moments qui auraient pu localiser  $t_Q$ .

On peut tirer de ces remarques la conclusion suivante : au plan pragmatique, il n'est certainement pas approprié d'utiliser une subordonnée postposée pour *expliquer* la survenue de  $e_Q$  ; mais cela n'empêche pas que la subordonnée

120 Dans le cas où le locuteur qui énonce (6) a poussé Pierre avec malveillance, la structure informationnelle de la phrase donnerait l'impression qu'il considère cette action comme n'étant pas digne d'être mise en discussion. Or dans bien des contextes, ce jugement pourrait ne pas être partagé par son interlocuteur.

121 Voir de Swart (1999 : 338) sur cet emploi des adverbiaux de temps postposé et Vogeeler (1999 : 302) au sujet de *quand P* postposé et rhématique.



postposée *mentionne* un événement qui est conçu comme la cause de  $e_Q$ . Ainsi, comme dans le cas de la subordinée antéposée, la sémantique de *quand* permet que l'événement l'intervalle d'occurrence de  $e_P$  précède tout juste celui de  $e_Q$ .

### 3 La relation $e_P \supseteq e_Q$ ne dépend pas d'une relation partie-tout entre $e_Q$ et $e_P$

Sandström (1993) montre que dans une phrase de forme *When P, Q*,  $e_P$  peut recouvrir l'événement  $e_Q$  s'il existe une relation de type *partie-tout* ou *identité* entre les deux événements (*cf.* chapitre 1, section 4.4.2). Nous illustrerons ici ces relations par les exemples suivants :

(4) *Quand Jean a poussé Pierre, il lui a sauvé la vie.*

(5) *Quand Pierre a préparé le repas, il a épluché des pommes de terre.*

L'inférence que *P* et *Q* décrivent un même événement (*cf.* (4)) ou que  $e_Q$  est une partie de  $e_P$  (*cf.* (5)) impose alors la relation  $t_Q \subseteq t_{QUAND}$ , autorisée par la sémantique de *quand*.

Nous soulignerons ici qu'une relation de type *partie-tout* ou *identité* ne semble pas nécessaire pour que  $e_Q$  soit inclus dans  $e_P$ . Considérons (9) :

(6) *Quand Pierre a traversé la rue, Marie l'a pris en photo. Mais elle ne l'a pas fait exprès. Elle photographiait la rue.*

On ne peut identifier ici aucune relation de type *partie-tout* ou *identité* entre  $e_P$  et  $e_Q$ . En outre, la suite du discours annule l'inférence d'une possible relation causale entre ces événements. Cependant, on infère sans difficulté que  $e_P$  inclut  $e_Q$ . En l'absence de relation causale entre  $e_P$  et  $e_Q$ , le fait que  $e_P$  soit plus duratif que  $e_Q$  semble suffisant pour déclencher l'inférence de la relation de recouvrement  $t_Q \subseteq t_{QUAND}$ .

## 4 $e_Q$ précède $e_P$ : un contre-exemple ?

Nous avons avancé (*cf.* chapitre 3, section 11) que la sémantique de *quand* impose :

- (i) que  $t_{QUAND}$  constitue le TA de l'éventualité décrite par  $P$ .
- (ii) que la relation chronologique entre  $t_{QUAND}$  et  $t_Q$  soit  $t_{QUAND} \leq t_Q$  ou  $t_Q \subseteq t_{QUAND}$ .

Cette théorie prédit que si  $t_{QUAND}$  est l'intervalle d'occurrence d'un événement  $e_P$ , et  $t_Q$  celui d'un événement  $e_Q$ , il est impossible que  $e_Q$  précède  $e_P$ . Or il s'agit là d'un point très controversé dans la littérature sur *when*. Les phrases suivantes font partie de celles qui alimentent la discussion.

- (7) *When they built the new bridge, a Finnish architect drew up the plans.*  
(Kamp et Reyle 1993 : 627)
- (8) *When they built the 49<sup>th</sup> Street bridge, a local architect drew up the plans.*  
(Moens 1987 : 107, Sandström 1993 : 46)
- (9) *When they built the 39<sup>th</sup> Street bridge, a local architect drew up the plans.*  
(Moens et Steedman 1988 : 15)
- (10) *When Smith spoke, Jones introduced him.* (Partee 1984 : 282, note 25)
- (11) *When the car started, it was me who turned the ignition key.*  
(Moens 1987 : 111, Sandström 1993 : 47)
- (12) *When the bomb exploded, it was me who pushed the button.*  
(Moens 1987 : 109, Sandström 1993 : 47)
- (13) *When the car started, I turned the ignition key.*  
(Moens 1987 : 111, Sandström 1993 : 47)
- (14) *When the bomb exploded, I push the button.* (Sandström 1993 : 48)
- (15) *When Max fell John pushed him.* (de Swart 1999 : 358)

Selon Hinrichs (1986) et Kamp et Reyle (1993), l'ordre chronologique inféré entre  $e_P$  et  $e_Q$  dépend de notre connaissance du monde : dans une phrase comme (7), on infère que  $e_Q$  précède  $e_P$  parce que l'on sait que normalement, un architecte trace les plans d'un pont avant qu'il soit construit. Cependant, de Swart (1999) admet que dans l'exemple (15), il est impossible d'inférer l'ordre  $e_Q < e_P$ , alors  $e_Q$  pourrait typiquement être conçu comme une cause de  $e_P$ . De même en français,

l'inférence d'un ordre inverse semble exclue en (15') (*cf.* chapitre 1, section 3.1).

(15') *Quand Max est tombé, Jean l'a poussé.*

Hors contexte au moins, la seule interprétation disponible pour cette phrase est que Jean a poussé Pierre alors qu'il avait au moins commencé à tomber. Ainsi, le fait que  $e_Q$  puisse typiquement être conçu comme une cause de  $e_P$  ne suffit pas à autoriser l'inférence que  $e_Q$  précède  $e_P$ .

Constatant que les phrases (11) et (12) sont appropriées pour décrire la séquence  $e_Q < e_P$  alors que les phrases (13) et (14) ne le sont pas, Sandström (1993:47) souligne le point suivant :

« The main clauses have been turned into into *it*-cleft, and in fact, the felicity of [(11)-(12)] relies on that construction. » (Sandström 1993 : 47) « Or on some other device, like stress, which puts something else than VP in focus, like : *When the car started, I push the ignition key.* ». (Sandström 1993 : 47, note 5)

Défendant la théorie selon laquelle  $e_Q$  ne peut pas précéder  $e_P$ , Sandström estime que les phrases (11) et (12) ne constituent pas des contre-exemples parce que la principale ne décrit pas un événement :

« Event-sentencehood in general is associated with the introduction of a new event into the discourse [...]. When focus is on some other part of the sentence than VP, the occurrence of the event itself is treated as old information, which means that the sentence ceases to be an event sentence. »

(Sandström 1993 : 47, note 5)

En soulignant l'importance de la structure de l'information, le commentaire de Sandström nous permet de faire le constat suivant : pour obtenir la relation  $e_Q < e_P$  en français, il est souvent nécessaire d'utiliser une principale clivée. Ainsi, (a) est beaucoup plus appropriée que (b) dans les exemples suivants :

(9'a) *Quand ils ont construit le pont de la 39ème rue, c'est un architecte local qui a tracé les plans.*

(9'b) *Quand ils ont construit le pont de la 39ème rue, un architecte local a tracé les plans.*

(10'a) *Quand Smith a parlé, c'est Jones **qui** l'a présenté.*

(10'b) *Quand Smith a parlé, Jones l'a présenté.*

Et l'inférence d'un ordre chronologique inverse, impossible en (14'), devient possible en (16), avec une principale clivée :

(16) *Quand Max est tombé, c'est Jean **qui** l'a poussé.*

Le point qui nous semble important ici est que compte tenu de leur structure informationnelle, les phrases qui autorisent l'inférence d'un ordre inverse sont particulièrement appropriées dans un discours où il s'agit d'opposer différents intervalles qui incluent à la fois un événement de même type que  $e_p$  et un événement de même type que  $e_Q$ , la relation chronologique entre les deux événements étant connue dans le contexte. Ainsi, l'enchaînement des phrases (9) et (7) seraient particulièrement approprié dans un discours comme (17) si la question en débat est une question complexe comme « À quel architecte ont-ils fait appel pour tracer les plans de quel pont ? » :

(17) *When they built the **49<sup>th</sup> Street** bridge, a **local** architect drew up the plans.  
When they built the **new** bridge, a **Finnish** architect drew up the plans.*

De même, des phrases comme (11) et (12) sont particulièrement appropriées dans un contexte où l'on sait que différentes actions ont entraîné différents drames, et où il est question d'identifier les auteurs des différentes actions. La question en débat serait du type : « Qui est responsable de quoi dans cette série de drames ? » :

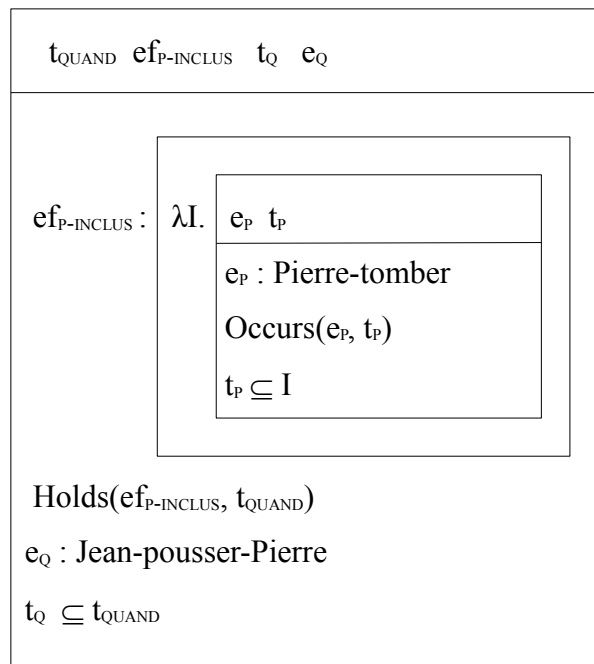
(18) *Quand la bombe a explosé, c'est moi qui ai appuyé sur le bouton. Quand Max est tombé, c'est Jean qui l'a poussé.*

Que ce soit en (17) ou en (18), le contexte permet d'interpréter chaque subordonnée comme désignant un intervalle qui, incluant l'événement  $e_p$ , est typiquement susceptible d'inclure aussi l'événement  $e_Q$ ,  $e_Q$  précédant  $e_p$ .

Pour rendre compte du fait que  $t_{\text{QUAND}}$  n'est pas identifié à l'intervalle d'occurrence de  $e_p$ , mais à un intervalle plus étendu, susceptible d'inclure aussi  $e_Q$ ,

nous traiterons ces subordonnées comme décrivant un état de fait inclusif. À titre d'exemple, nous proposons la représentation (16') pour la phrase (16) :

(16') Représentation de (16) :



Traiter  $P$  comme décrivant un état de fait inclusif permet de traiter  $t_{QUAND}$  comme le TA de l'éventualité décrite par  $P$ . La relation  $t_Q \subseteq t_{QUAND}$  permet de satisfaire l'instruction donnée par *quand* d'utiliser  $t_{QUAND}$  pour localiser  $t_Q$ . Cette relation ne bloque pas l'inférence que  $e_Q$  précède  $e_P$ .

## Appendice 2 : *quand*[événement non-duratif] combiné à un adverbial ponctuel en focus

Dans la section 7.2 du chapitre 3, nous avons évoqué la difficulté de combiner deux adverbiaux ponctuels dans une phrase décrivant un état de fait rétrospectif, le premier adverbial localisant le TA de l'état de fait, le second localisant de TA de l'événement enchassé dans la caractérisation de l'état de fait, comme en (1) :

(1) *À dix heures, Marie était partie à huit heures.*

Nous avons aussi souligné le caractère étrange d'une phrase comme (2) :

(2) ? *À huit heures, Marie allait arriver à dix heures.*

Dans cet appendice, nous évoquerons un contexte qui justifie des phrases de formes comparables à (1) et (2), *quand P* jouant le rôle d'adverbial antéposé.

### 1 *Q* accueille la forme AUX(à l'IMP)+PP et un adverbial en focus

La phrase (3) pose intuitivement le même problème que (1) :

(3) ? *Quand Pierre est arrivé, Marie était partie à huit heures.*

Selon notre analyse (*cf.* chapitre 3 section 8), le problème est ici le suivant. D'une part, *Q* décrit un état de fait rétrospectif Marie-être-partie-à-huit-heures, donc une éventualité qui n'a pas de borne finale. D'autre part, compte tenu de sa structure informationnelle, cette phrase ne peut être pertinente que si le TA de l'état de fait décrit par *Q* s'oppose à un autre moment où il est aussi le cas que Marie est (déjà) partie, mais où il n'est pas le cas que cet événement a eu lieu à huit heures. Or si nous admettons que le passé est définitivement fixé, la localisation d'un

événement révolu n'est pas susceptible de changer d'un moment à l'autre. Il n'existe donc pas de contexte qui justifie une telle phrase dans le monde que nous connaissons.

Imaginons maintenant un monde tel que Pierre peut voyager dans le temps, se rendre dans le passé pour y modifier le cours des choses, et revenir au moment de départ pour constater les conséquences de son voyage. Il nous semble que la phrase suivante serait alors parfaitement acceptable :

(4) *Quand Pierre est ressorti de la machine à voyager dans le temps, Marie était partie à huit heures.*

En contexte narratif, le TA de l'état de fait décrit par *Q* s'oppose à un moment antérieur, où Pierre n'avait pas encore effectué son voyage dans le temps, et où le départ de Marie avait eu lieu à un autre moment qu'à huit heures.

## **2 *Q* accueille la forme *aller(à l'IMP)+INF* et un adverbial en focus**

La phrase (5) pose intuitivement le même problème que (2) :

(5) ? *Quand Pierre est sorti, Marie allait arriver à dix heures.*

En revanche, dans un contexte narratif où l'on admet que Pierre peut voyager dans le passé pour modifier le cours des choses, la phrase (6) est acceptable. Dans ce contexte, on peut interpréter *Q* comme décrivant l'état de fait prospectif Marie-aller-arriver-à-dix-heures<sup>122</sup>; la phrase oppose le TA de cet état de fait à un moment où Pierre n'avait pas encore effectué son voyage dans le passé, et où il n'était pas encore le cas que Marie allait arriver à dix heures.

(6) *Quand Pierre est ressorti de la machine à voyager dans le temps, Marie allait arriver à dix heures.*

---

122 L'exemple (6) illustre donc la possibilité d'employer la périphrase *aller+INF* comme un opérateur d'aspect prospectif (cf. chapitre 3, section 5).

## Bibliographie

- Allen, James F. 1984. « Towards a general theory of action and time ». *Artificial Intelligence*, 23 (2) : 123-154.
- Amsili, Pascal, et Anne Le Draoulec. 1996. « An account of negated sentences in the DRT framework ». In *The Tbilisi Symposium on Language, Logic and Computation : Selected Papers*. Ginzburg, Khasidashvili, Vogel, Levy et Vallduvì (éds.). CSLI Publications.
- Asher, Nicholas. 1993. *Reference to abstract objects in discourse*. Kluwer Academic Publ.
- Aslanides Rousselet, Sophie. 1998. « Exprimer linguistiquement une relation entre deux événements : les connecteurs de la simultanéité en français ». *Cahiers Chronos*, 3 : 277-293.
- Aunargue, Michel, Myriam Bras, Laure Vieu et Nicholas Asher. 2001. « The Syntax and Semantics of Locating Adverbials », *Cahiers de Grammaire*, 26 : 11-35.
- Bäuerle, Rainer, Christoph Schwarz, et Arnim von Stechow, (éds.) 1983. *Meaning, use, and interpretation of language*. De Gruyter.
- Bennett, Michael Ruisdael, et Barbara Hall Partee. 1978. *Toward the logic of tense and aspect in English*. Bloomington : Indiana University Linguistics Club.
- Benveniste, Émile. 1966. *Problèmes de linguistique générale*. 2 vol. Paris : Gallimard.
- Benzitoun, Christophe. 2006. « Description morphosyntaxique du mot *quand* en français contemporain ». Thèse de doctorat, France : Université de Provence.
- Berthonneau, Anne-Marie. 1989. « Composantes linguistiques de la référence temporelle : les compléments de temps, du lexique à l'énoncé ». Université Paris Diderot - Paris 7.



- Berthonneau, Anne-Marie, et Georges Kleiber. 1993. « Pour une nouvelle approche de l'imparfait : l'imparfait, un temps anaphorique méronomique ». *Langages*, 112 : 55-73.
- Borillo, Andrée. 1988. « Quelques remarques sur *quand* connecteur temporel ». *Langue française*, 77 : 71-91.
- Borillo, Andrée, Myriam Bras, Co Vet, Anne Le Draoulec, Laure Vieu et Henriëtte de Swart. 2004. « Tense and aspect ». In *Handbook of French Semantics*, édité par Francis Corblin et Henriëtte de Swart, 213-308. CSLI Publications.
- Bras, Myriam. 2008. « Entre relations temporelles et relations de discours ». Université de Toulouse le Mirail : dossier d'HDR.
- Bras, Myriam, Anne Le Draoulec, et Laure Vieu. 2003. « Connecteurs et temps verbaux dans l'interprétation temporelle du discours : le cas de *puis* en interaction avec l'imparfait et le passé simple ». *Cahiers Chronos*, 11 : 71-97.
- Bres, Jacques. 2003. « Non, le passé simple ne contient pas l'instruction [+progression] ... ». *Cahiers chronos*, 11 : 99-112.
- Carlson, Greg N. 1979. « Generics and Atemporal *When* ». *Linguistics and Philosophy*, 3 (1) : 49-98.
- Caudal, Patrick, Carl Vetters, et Laurent Roussarie. 2003. « L'imparfait, un temps inconséquent ». *Langue française*, 138 (1) : 61-74.
- Comrie, Bernard. 1976. *Aspect : an introduction to the study of verbal aspect and related problems*. Cambridge University Press.
- Condamines, Anne. 1990. « Les conjonctions de subordination temporelles en français ». *Cahiers de Grammaire*, 15 : 25-54.
- Corblin, Francis. 1999. « Une approche cognitive des conditionnelles : hypothèse et monotonie : L'hypothétique. » *Linx*, 41: 163-164.
- . 2002. *Représentation du discours et sémantique formelle : introduction et applications au français*. PUF, Collection Linguistique nouvelle.
- Corblin, Francis, et Henriëtte de Swart, (éds.) 2004. *Handbook of French Semantics*. CSLI Publications.

- Couper-Kuhlen, Elizabeth. 1989. « Foregrounding and temporal relations in narrative discourse ». In *Essays on Tensing in English : Time, Text and Modality*, édité par Alfred Schopf, 2 : 7-29. M. Niemeyer.
- Danlos, Laurence. 1988. « Connecteurs et relations causales ». *Langue française*, 77 (1) : 92-127.
- Davidson, Donald. 1967. « The logical form of action sentences ». University of Pittsburgh Press.
- Declerck, Renaat. 1988. « Restrictive *When*-Clauses ». *Linguistics and Philosophy*, 11 (2) : 131-168.
- . 1997. *When-Clauses and Temporal Structure*. Springer.
- Dilys, Rosalind. 1998. « Reference Values in Present-tense *When*-Clauses ». *Belgian journal of linguistics*, 12 : 189-208.
- Ducrot, Oswald. 1979. « L'imparfait en français ». *Linguistische Berichte*, 60 : 1-23.
- . 1991. *Dire et ne pas dire : principes de sémantique linguistique*. Hermann.
- Farkas, Donka F., et Yoko Sugioka. 1983. « Restrictive *If/When* Clauses. » *Linguistics and Philosophy*, 6 (2) : 225-258.
- Fintel, Kai Von. 2000. « What Is Presupposition Accommodation ? » <http://web.mit.edu/fintel/www/accomm.pdf>
- Flaux, Nelly, Dejan Stosic, et Co Vet, (éds.) 2010. *Interpréter les temps verbaux*. Sciences pour la communication : Peter Lang.
- Franckel, Jean-Jacques. 1989. *Étude de quelques marqueurs aspectuels du français*. Droz.
- Godard, Danièle, et Jacques Jayez. 1999. « Quels sont les faits ? ». In *L'emprise du sens. Mélanges de syntaxe et de sémantique offerts à Andrée Borillo, M. Plénat et al.* (éds.). Rodopi, 117-136.
- Grice, Paul Herbert. 1975. « Logic and Conversation ». In *Speech acts*, édité par Jerry L. Morgan et Peter Cole, 41-58. Syntax and semantics 3. Academic Press.

- Hamann, Cornelia. 1989. « English temporal clauses in a reference frame model ». In *Essays on Tensing in English : Time, text and modality*, édité par Alfred Schopf, 2 : 31-154. *Linguistische Arbeiten*, 228. M. Niemeyer.
- Heim, Irene Roswitha. 1982. « The Semantics of Definite and Indefinite Noun Phrases ». University of Massachusetts.
- Heinämäki, Orvokki Tellervo. 1978. « Semantics of English Temporal Connectives ». University of Texas, Austin.
- Hendriks, Petra, Helen de Hoop, Irene Krämer, Henriëtte de Swart et Joost Zwarts. 2010. « Rhetorical Structure ». In *Conflicts in interpretation*. Equinox Publishing.
- Hinrichs, Erhard. 1981. « Temporale Anaphora im Englischen ». Zulassungsarbeit zum Staats examen, Tübingen : Universität von Tübingen.
- . 1986. « Temporal anaphora in discourses of English ». *Linguistics and philosophy*, 9 (1) : 63-82.
- Hobbs, Jerry R. 2005. « Modélisation du discours : visées et structures du discours ». In *Interpréter en contexte*, édité par Francis Corblin et Claire Gardent, 196-227. Hermes science publ. : Lavoisier.
- Hoop, Helen de, et Henriëtte de Swart. 2000. « Temporal adjunct clauses in Optimality Theory ». *Revista di Linguistica/Italian Journal of Linguistics*, 12 : 107-127.
- Jayez, Jacques. 2010. « Projective Meaning and Attachment ». In *Logic, Language and Meaning*, édité par Maria Aloni, Harald Bastiaanse, Tiki de Jager, et Katrin Schulz, 325-334. Lecture Notes in Computer Science 6042. Springer.
- Kamp, Hans. 1979. « Events, instants and temporal reference ». In *Semantics from different points of view*, 376-418. Springer.
- Kamp, Hans, Josef Van Genabith, et Uwe Reyle. 2011. « Discourse Representation Theory ». In *Handbook of Philosophical Logic*, 15. Édité par Dov M. Gabbay et Franz Guenther, 125-394. Springer.
- Kamp, Hans, et Uwe Reyle. 1993. *From Discourse to Logic : Introduction to Modeltheoretic Semantics of Natural Language, Formal Logic and Discourse Representation Theory*. Kluwer.

- Kamp, Hans, et Christian Rohrer. 1983. « Tense in texts ». In *Meaning, use and interpretation of language*, 250-269.
- Karttunen, Lauri. 1974. « Presupposition and linguistic context ». *Theoretical Linguistics*, 1 (1-3): 181-194.
- Klein, Wolfgang. 1994. *Time in language*. Routledge.
- Krifka, Manfred. 1989. « Nominal reference, temporal constitution and quantification in event semantics ». In *Semantics and contextual expression*, édité par Joan van Benthem, P. Van Emde Boas, et Renate Bartsch. *Groningen-Amsterdam studies in semantics*, 11 : 75-115. Foris.
- Laca, Brenda. 2004. « Les catégories aspectuelles à expression périphrastique : une interprétation des apparentes « lacunes » du français ». *Langue française*, 1 : 85-98.
- . 2005. « Périphrases aspectuelles et temps grammatical dans les langues romanes. » In *Les périphrases verbales*, édité par Hava Bat-Zeev Shyldkrot et Nicole Le Querler, 47-65. J. Benjamins.
- Lambalgen, Michiel van, et Fritz Hamm. 2005. *The proper treatment of events*. Blackwell Publishing.
- Landman, Fred. 2004. *Indefinites and the type of sets*. Blackwell Publishing.
- Lascarides, Alex, et Nicholas Asher. 1993. « Temporal Interpretation, Discourse Relations and Commonsense Entailment ». *Linguistics and Philosophy*, 16 (5) : 437-493.
- Le Draoulec, Anne. 1998. « La négation dans les subordonnées temporelles ». *Cahiers Chronos*, 3 : 257-275.
- . 1999. « Subordonnées temporelles et présupposition : quand la pragmatique s'en mêle ». *Revue de Sémantique et Pragmatique* 5 : 257-275.
- . 2003. « *Quand, jusqu'à ce que et avant que* : quelques cas particuliers de subordination temporelle hors présupposition ». In *Dix ans de séminaire de didactique universitaire : recueil anniversaire d'articles, études et communications*, 175-196. Editura Universitaria Craiova.
- . 2005. « Connecteurs temporels d'immédiateté : le cas de aussitôt et soudain. » *Cahiers Chronos* 12 : 19-34.

- . 2006. « De la subordination à la connexion temporelle ». *Cahiers Chronos*, 15 : 39-62.
- Le Draoulec, Anne et Myriam Bras. 2007. « *Alors* as a possible temporal connective in discourse ». *Cahiers Chronos*, 17 : 81-94.
- Le Poidevin, Robin. 2003. *Travels in four dimensions: the enigmas of space and time*. Oxford University Press.
- Lewis, David. 1975. « Adverbs of Quantification ». In *Formal Semantics of Natural Language*, édité par Edward L. Keenan, 178-188. Cambridge University Press.
- . 1979. « Scorekeeping in a Language Game ». *Journal of Philosophical Logic* 8 (1) : 339-59.
- Martin, Fabienne. 2006. « Prédicats statifs, causatifs et résultatifs en discours. Sémantique des adjectifs évaluatifs et des verbes psychologiques ». Ph. D. Thesis, Université libre de Bruxelles.
- Moens, Marc. 1987. « Tense, aspect and temporal reference ». Ph. D. Thesis, University of Edinburgh.
- Moens, Marc, et Mark Steedman. 1988. « Temporal Ontology and Temporal Reference ». *Computational linguistics*, 14 (2) : 15-28.
- Molendijk, A. 1991. « On quand-clauses ». *Language and Cognition*, 1 : 243-254.
- Molendijk, Arie, et Henriette de Swart. 1998. « Frequency and Tense Use in French ». *Belgian Journal of Linguistics*, 12 (1) : 43-60.
- Olsson, Lars. 1971. *Étude sur l'emploi des temps dans les propositions introduites par quand et lorsque et dans les propositions qui les complètent en français contemporain*. Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Romanica Upsaliensia.
- Partee, Barbara H. 1984. « Nominal and temporal anaphora ». *Linguistics and philosophy*, 7 (3) : 243-286.
- Pekba, Thérèse Pacelli. 2003. « Connecteurs et relations de discours : les cas de *quand*, *encore* et *aussi* ». *Cahiers de linguistique française*, 25 : 237-56.
- Potts, Christopher R. 2005. *The logic of conventional implicatures*. Oxford University Press.

- Reichenbach, Hans. 1947. « The tenses of verbs ». In *Elements of symbolic logic*, Free Press.
- Rohrer, Christian. 1977. « How to Define Temporal Conjunctions ». *Linguistische Berichte*, 51 : 1-11.
- Roussarie, Laurent. 2000. « Un modèle théorique d'inférence de structures sémantiques et discursives dans le cadre de la génération automatique de textes ». Thèse de doctorat, Université Paris 7.
- Saez, Frédérique. 2011. La scalarité de l'intégration syntaxique : étude syntaxique, sémantique et pragmatique de la proposition en *quand*. Linguistics. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II.
- Sandfeld, Kristian. 1936. *Syntaxe du français contemporain*. Droz.
- Sandström, Görel. 1993. *When-clauses and the temporal interpretation of narrative discourse*. University of Umeå.
- Schaden, Gerhard. 2007. « La sémantique du parfait : étude des « temps composés » dans un choix de langues germaniques et romanes ». Thèse de doctorat, Université de Paris VIII.
- Simons, Mandy, Judith Tonhauser, David Beaver, et Craige Roberts. 2010. « What projects and why? ». *Semantics and Linguistic Theory*, 20 : 309-327.
- Smith, Carlota S. 1991. *The parameter of aspect*. Kluwer Academic Press.
- Stalnaker, Robert. 1973. « Presuppositions ». *Journal of Philosophical Logic*, 2 (4) : 447-457.
- . 1974. « Pragmatic presuppositions ». In *Semantics and philosophy*, édité par Milton K. Munitz et Peter K. Unger, 197-214. New York University Press.
- Sundell, Lars-Göran. 1984. « Remarques sur *quand* suivi de l'imparfait ». *Studia Neophilologica*, 56 (1) : 69-84.
- Swart, Henriëtte de. 1993. *Adverbs of quantification : a generalized quantifier approach*. Outstanding dissertations in linguistics, Jorge Hankamer (ed). Garland.
- . 1998. « Aspect Shift and Coercion ». *Natural Language & Linguistic Theory*, 16 (2) : 347-85.

- . 1999. « Position and Meaning : Time Adverbials in Context ». In *Focus : Linguistic, cognitive, and computational perspectives*, édité par Peter Bosch et Rob van der Sandt, 336-361. Cambridge University Press.
- . 2010. « Circonstanciels temporels et aspect verbal : interaction dans les contextes épisodiques et habituels ». In *Interpréter les temps verbaux*, édité par Nelly Flaux, Dejan Stosic, et Co Vet, 83-105. Peter Lang.
- Swart, Henriëtte de, et Arie Molendijk. 2002. « Le passé composé narratif : une analyse discursive de *L'Étranger* de Camus ». In *Temps et aspect : de la morphologie à l'interprétation*, édité par Brenda Laca, 193-211. Presses Universitaires de Vincennes.
- Tasmowski-De Ryck, Liliane. 1985. « L'imparfait avec et sans rupture. » *Langue Francaise*, 67 (1): 59-77.
- Togebly, Knud. 1953. « La concordance des temps en français ». *Studia Neophilologica*, 26 (1-2) : 143-56.
- Van de Velde, Danièle. 2013. « La datation des événements ». *Langue française*, 179 (3) : 49-68.
- Vendler, Zeno. 1967. *Linguistic in philosophy*. Cornell University Press.
- Vet, Co. 2002. « Les adverbes de temps : décomposition lexicale et “coercion” ». In *Temps et aspect. De la morphologie à l'interprétation*, édité par Brenda Laca, 179-192. Presses Universitaires de Vincennes.
- Vlach, Frank. 1993. « Temporal Adverbials, Tenses and the Perfect ». *Linguistics and Philosophy*, 16 (3) : 231-283.
- Vogeleer, Svetlana. 1998. « Quand inverse », *Revue Québécoise de linguistique*, 26/1 : 79-101.
- . 1999. « La subordonnée temporelle postposée et la thémativité. » In *La thémativité dans les langues : actes du colloque de Caen, 9-11 octobre 1997*, édité par Claude Guimier. Sciences pour la communication : Peter Lang.
- Vogeleer, Svetlana, et W. De Mulder. 1998. « *Quand* spécifique et point de vue ». *Cahiers Chronos*, 3 : 213-233.
- Weinrich, Harald. 1964. *Tempus : besprochene und erzählte Welt*. W. Kohlhammer.

———. 1973. *Le temps : le récit et le commentaire*. Traduit par Michèle Lacoste.  
Éditions du Seuil.



## ***Quand P* comme adverbial de localisation temporelle**

### Résumé

Nous nous demandons dans ce travail de quelle manière *quand* modifie l'interprétation qui serait faite d'une séquence de propositions  $P$ ,  $Q$  ou  $Q$ ,  $P$  lorsqu'il préfixe  $P$ . Après avoir souligné les problèmes que cette question soulève dans plusieurs études fondatrices en sémantique temporelle, nous apportons des arguments pour défendre la théorie, admise par plusieurs auteurs, selon laquelle *quand P* est un adverbial de localisation temporelle. Nous montrons que les propriétés discursives de  $P$ , souvent traitée dans la littérature comme une proposition présumposée, s'expliquent par cette seule contrainte : *quand* impose de traiter cette proposition comme la description d'un repère temporel utilisé dans l'interprétation de  $Q$ . Nous montrons en outre que la théorie selon laquelle *quand P* désigne un repère temporel permet de rendre compte des contraintes qui pèsent sur les relations chronologiques pouvant s'établir entre les événements  $e_P$  et  $e_Q$  des deux propositions. En particulier, nous avançons que l'inférence d'une relation de succession immédiate entre  $e_P$  et  $e_Q$  reflète l'une des relations qui peuvent s'établir entre le référent d'un adverbial de localisation et l'événement qu'il localise : le référent de l'adverbial sert de borne initiale à l'intervalle d'occurrence de l'événement. Enfin, nous étudions la manière dont la description d'éventualité et le marqueur temporel accueillis par  $P$  contribuent à la sémantique de l'adverbial *quand P*. Nous précisons les propriétés quantificatnelles et temporelles conférées au référent de *quand P* par les différents temps du français et expliquons par ces propriétés les contraintes de cooccurrence qui pèsent sur l'emploi des temps dans  $P$  et  $Q$ .

**Mots-clés :** sémantique temporelle ; structure temporelle du discours ; conjonction *quand* ; aspect lexical et grammatical ; temps du français ; adverbiaux de localisation ; Théorie des Représentations du Discours.

## ***Quand P* as temporal locating adverbial**

### Summary

In this work, we address the following question: how does *quand* change the interpretation that may be made of a sequence of clauses  $P$ ,  $Q$  or  $Q$ ,  $P$  when it prefixes  $P$ ? After highlighting the problems that this matter raises in several pioneering studies in temporal semantics, we provide arguments to defend the theory –accepted by several authors – that *quand P* is a temporal locating adverbial. We show that the discourse properties of  $P$ , which is often treated in the literature as a presupposed proposition, is explained by the following single constraint: *quand* demands to treat this clause as the description of a time mark to be used in the interpretation of  $Q$ . We further show that the theory that *quand P* designates a time mark accounts for the constraints on the temporal relations that can be established between  $e_P$  and  $e_Q$ , the events of both clauses. In particular, we argue that the inference that  $e_Q$  immediately follows  $e_P$  reflects one of the relations that can be established between the referent of a temporal locating adverbial and the event it locates: the referent of the adverbial provides an initial bound to the interval of occurrence of the event. Finally, we study how the event description and the tense of  $P$  contribute to the semantics of the adverbial *quand P*. We specify the quantificational and temporal properties imparted to the referent of *quand P* by the different tenses of French and explain these properties by co-occurrence constraints that impact the use of tenses in  $P$  and  $Q$ .

**Keywords :** temporal semantics; temporal structure of discourse; conjunction *quand*; lexical and grammatical aspect; tenses of French; locating adverbials; Discourse Representation Theory.

UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

**ÉCOLE DOCTORALE :**

ED 5 – Concepts et langages

Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, FRANCE

**DISCIPLINE :** Linguistique